

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PRÉMICES DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE  
DANS *LES PLOUFFE* DE ROGER LEMELIN :  
RELIGION ET POLITIQUE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MIREILLE VÉRONNEAU-McARDLE

NOVEMBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur de recherches, M. Jean-Christian Pleau, professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, de m'avoir aidée à cheminer dans cette entreprise. Je lui sais gré de ses conseils éclairés, de son sens du détail et de son vif intérêt pour la littérature.

Je remercie spécialement Marie-Josée McArdle et Philippe Tessier d'avoir consacré de leur temps à améliorer la teneur et la présentation de ce mémoire.

Je remercie enfin Yves Roy, Marie-Hélène Véronneau-McArdle, Véronique Maranda et Anne Plourde de leurs conseils et de leur soutien moral.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L'INFLUENCE AMÉRICAINE ET LA TRADITION CATHOLIQUE.....	9
1.1 Mise en contexte.....	10
1.2 L'Église catholique.....	12
1.2.1 La convergence des discours chez le prêtre.....	13
1.2.2 Les indices d'une rupture dans le clergé.....	21
1.3 Le personnage de Denis Boucher.....	22
1.3.1 Les contradictions dialogiques conscientes.....	24
1.3.2 Les contradictions dialogiques non conscientes.....	26
1.4 Les discours de l'auteur.....	29
1.4.1 La pluralité des discours.....	30
1.4.2 Le jugement de l'auteur et l'effet ironique.....	33
CHAPITRE II	
LE NATIONALISME ET L'IMPÉRIALISME.....	37
2.1 Mise en contexte.....	38
2.2 Le discours nationaliste.....	39
2.2.1 Le curé Folbèche et l'intériorisation du discours nationaliste.....	39
2.2.2 Le nationalisme et le personnage de Denis Boucher.....	43
2.3 Le discours impérialiste.....	46
2.3.1 L'esprit de bonne entente entre les autorités catholiques et gouvernementales.....	46
2.3.2 La contradiction dialogique chez le prêtre.....	47
2.4 Les discours de l'auteur.....	49
2.4.1 Le jugement de l'auteur envers Denis Boucher.....	50
2.4.2 La satire du défilé royal.....	57

CHAPITRE III	
L'INTERNATIONALISATION ET LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE.....	65
3.1 Mise en contexte.....	67
3.2 Les discours sur la conscription.....	68
3.2.1 L'opposition à la conscription.....	69
3.2.2 L'approbation de la conscription.....	74
3.3 Le personnage de Denis Boucher.....	76
3.3.1 L'évolution vers l'enrôlement.....	77
3.3.2 Le jugement de l'auteur.....	82
3.4 Les discours de l'auteur.....	84
3.4.1 Les genres intercalaires : la parodie de l'épopée.....	85
3.4.2 La confusion dans les discours de l'auteur.....	90
CONCLUSION.....	99
APPENDICE A.....	111
Extrait 1.....	111
Extrait 2.....	119
Extrait 3.....	123
Extrait 4.....	127
Extrait 5.....	130
BIBLIOGRAPHIE.....	138

## RÉSUMÉ

L'intrigue des *Plouffe* de Roger Lemelin (1948) se situe à Québec entre 1938 et 1945, une époque où le clergé catholique exerce toujours une influence considérable sur la population canadienne-française. Les bouleversements politiques générés par la Deuxième Guerre mondiale entraînent un déséquilibre dans les rapports entre l'Église et l'État. Le roman de Lemelin expose certaines thématiques découlant de l'influence de ces perturbations politiques et sociales. Par exemple, l'œuvre traite de la progression de l'influence américaine, de la remise en question du nationalisme canadien-français conservateur et de l'internationalisation engendrée par la guerre; ces thèmes font tous évoluer dans le récit l'interaction des domaines religieux et politique.

Vu les enjeux qu'il aborde, ce roman suggère déjà l'entrée du Québec dans l'ère moderne, même si son contexte de création précède d'une vingtaine d'années la période qu'on nomme la Révolution tranquille. Aussi, grâce à la recherche récente sur la période 1930-1960, à laquelle s'intéressent récemment plusieurs historiens, *Les Plouffe* peut désormais être réinterprété en fonction de la dimension moderne qu'il contient.

Le style littéraire de Lemelin et le contenu social des *Plouffe* sont reliés, et cela apparaît dans multiplicité de discours déclinés dans l'œuvre. Les procédés de dialogisme, identifiés par Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman*, permettent de discerner, parmi les divers discours idéologiques de l'œuvre, les positions modernes adoptées dans certains cas par l'Église, par le personnage de Denis Boucher et par l'auteur, actualisant ainsi la lecture du roman. L'étude de la forme nous permet donc d'en révéler l'aspect moderne.

MOTS-CLÉS : *LES PLOUFFE*, ROGER LEMELIN, RÉVOLUTION TRANQUILLE, MODERNITÉ, SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE.

## INTRODUCTION

De 1953 à 1959, la télévision permet au roman québécois *Les Plouffe*<sup>1</sup> de s'introduire toutes les semaines dans les foyers, car Roger Lemelin connaît dès la publication de cette œuvre en 1948 un succès retentissant, et celle-ci fait par la suite l'objet de plusieurs adaptations. Entre autres grâce à la grande visibilité dont jouit ce roman, il acquiert au fil des ans le statut d'œuvre fondatrice de la culture québécoise. Racontant l'histoire d'une famille ouvrière pendant la Seconde Guerre mondiale, *Les Plouffe* est qualifié de roman de mœurs urbaines<sup>2</sup>, un courant dont on retient plusieurs autres œuvres, notamment *Bonheur d'occasion*<sup>3</sup>. Quelques années seulement après la publication des *Plouffe*, les critiques appréhendent déjà dans ce type de roman assez de spécificités pour considérer que la littérature québécoise subit une évolution, notamment à cause de l'intégration de l'espace urbain. On remarque aussi que les auteurs de ce courant littéraire se préoccupent du contexte social, tout en s'interrogeant sur le rapport entre la société et l'individu. C'est d'ailleurs ce qui procure à ces œuvres leur portée universelle<sup>4</sup>. Par exemple, les quatre enfants de la famille Plouffe présentent des aspirations personnelles distinctes, mais se rejoignent finalement par l'espoir de trouver leur véritable place dans la société. *Les Plouffe* partage en outre avec d'autres romans publiés entre 1944 et 1961 une esthétique réaliste. Les personnages entretiennent un lien avec leur milieu physique, historique et social, et l'action est guidée par des éléments majeurs du contexte réel des années concernées par l'intrigue. Par exemple, dans *Les Plouffe*, la plupart des personnages appartiennent au milieu ouvrier et subissent encore les contrecoups de la crise économique. De plus, la Deuxième Guerre mondiale se répercute dans l'intrigue, et

---

<sup>1</sup> Roger Lemelin, *Les Plouffe*. Québec : Bélisle, 1948, 470 p.

<sup>2</sup> Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal : L'Hexagone, 1989, p. 33. On retrouve différentes appellations de ce courant. Dostaler O'Leary le nomme « roman de mœurs à incidences sociales ». Voir « Romans de mœurs et romans sociaux », chap. in *Le roman canadien-français*, Ottawa : Le cercle du livre de France, 1954, p. 81; Ben-Zion Shek parle quant à lui de « urban social realism ». Voir « The World of Roger Lemelin », chap. in *Social Realism in the French-Canadian Novel*, Montréal : Harvest, 1977, p. 112.

<sup>3</sup> Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal : Société des Éditions Pascal, 1945, 532 p.

<sup>4</sup> O'Leary, *op. cit.*, p. 81.

l'évolution des personnages dépend en grande partie de ce conflit. Outre la guerre, un grand éventail de thématiques sociales apparaissent aussi à divers degrés dans presque toutes les péripéties. Entre autres, le roman expose très bien une réalité de l'époque : l'omniprésence de la religion catholique dans tous les domaines. Dans ce mémoire, nous concentrerons précisément nos recherches sur le catholicisme dans l'œuvre de Lemelin, et ce, sous l'angle de ses rapports avec la politique.

Ce roman québécois, en partie à cause de sa structure, de ses thèmes et de l'évolution de ses personnages, invite naturellement à réfléchir sur le climat historico-politique de sa diégèse. C'est aussi le réflexe qu'ont eu la plupart des critiques s'étant intéressés aux *Plouffe* parce que non seulement la toile de fond est omniprésente dans l'œuvre, mais parce qu'elle fait écho à des événements réels de l'histoire. Nous aussi, nous nous questionnerons sur le texte dans son rapport à l'histoire québécoise, en étudiant l'importante problématique de l'interaction entre l'Église et la société civile de l'époque. Ces rapports sont très exploités dans ce roman de Lemelin, et le texte les traduit d'une façon particulière : *Les Plouffe* expose en fait déjà un bon nombre de conjonctures relatives aux domaines politique et religieux qu'on a plus souvent attribuées au renouveau des années 1960, coïncidant avec la mort de Duplessis et l'évolution du Québec de la Grande Noirceur vers la Révolution tranquille. Comment peut-on alors justifier ce décalage d'une vingtaine d'années entre les « faits historiques » et l'exposition que fait le roman d'une situation religieuse et politique dépeignant des enjeux de société beaucoup plus près de la Révolution tranquille que de la Grande Noirceur? Car ce roman, bien qu'il ait été rédigé et publié sous Duplessis, affiche des éléments résolument modernes. Pour répondre à cette question, nous devons interroger le texte, et ce, par l'entremise de plusieurs aspects, par exemple, la façon dont est dépeinte la situation de l'Église catholique québécoise. Notamment, nous observerons les prises de position de membres du clergé, qui appartiennent à divers échelons de la hiérarchie. Nous examinerons aussi les interactions entre les paroissiens et le clergé catholique. La voix de l'auteur, lorsqu'elle



transparaît, sera également évaluée. Toutes les analyses textuelles convergeront vers le même objectif, soit celui de vérifier si le roman comporte une dimension « moderne<sup>5</sup> ».

En ce qui concerne la notion de modernité, nous l'utiliserons dans ce mémoire pour opposer la « nouveauté » à la société traditionnelle — le concept même de modernité n'étant pas notre objet d'étude. Ce terme fera référence aux facettes de la société québécoise qu'on dit « post-Révolution tranquille ». Justement, plusieurs études historiques récentes réalisées dans la dernière décennie se sont penchées sur l'avènement de la modernité au Québec. Ces recherches ont en commun de remettre en question le point de vue habituellement porté sur cette période historique. Les angles de recherche qu'elles adoptent nous incitent à croire que la Révolution tranquille a jusqu'à tout récemment été présentée dans une perspective qui négligeait des aspects substantiels de l'histoire. À la lumière de ces nouveaux constats, nous nous proposons d'effectuer une lecture renouvelée des *Plouffe*, qui utilisera des clefs historiques récentes. En d'autres mots, ces lectures de la Révolution tranquille enrichiront notre analyse d'éléments non encore considérés auparavant.

Comme premier exemple de telles considérations historiques, nous pouvons évoquer une invraisemblance structurelle dans la présentation classique de l'histoire québécoise, relevée par Gérard Bouchard. Cet historien se questionne sur les traits de la société canadienne-française antérieure à 1960 (le ruralisme, le cléricisme à outrance, l'hégémonie du religieux, l'analphabétisme) et se demande comment on peut expliquer que ces traits se soient effacés aussi rapidement, c'est-à-dire sur une période de seulement dix ou quinze ans<sup>6</sup>. Il suggère ainsi que les changements, longtemps attribués au résultat de la Révolution tranquille, étaient en voie d'être réalisés bien avant 1959. De cette façon, il contrecarre le point de vue classique sur la Révolution tranquille et admet la possibilité de l'amorce de cette révolution autour des années 1930 plutôt qu'autour des années 1960. Michæl Gauvreau, dans son étude sur les origines catholiques de la Révolution tranquille,

---

<sup>5</sup> Jean-Philippe Warren, « Petite typologie philologique du "moderne" au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3 (septembre-décembre 2005), p. 495-525. L'auteur de cet article encourage à utiliser la terminologie autour de la modernité avec précaution : « ... les rares auteurs ayant suivi une définition un tant soit peu consistante n'ont jamais saisi l'occasion de l'explicitier en termes clairs, comme ils l'ont fait, par exemple, pour la notion d'idéologie, de classes sociales ou du libéralisme. » (p. 497)

<sup>6</sup> « L'imaginaire social de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3 (septembre-décembre 2005), p. 416.

observe quant à lui dès 1931 une transformation de la famille traditionnelle québécoise, qui subit une sorte d'éclatement<sup>7</sup>. Il parle entre autres de la formation de groupes de jeunes catholiques. Ces groupes ont pour objectif de contrer le délaissement de la pratique religieuse, puisque le catholicisme représente déjà un ensemble de valeurs dépassées pour plusieurs de leurs contemporains, soit la génération ayant grandi entre 1930 et la fin des années 1950<sup>8</sup>.

Il existe maintenant un consensus entre plusieurs historiens. Jean-Philippe Warren établit que notre perception du processus de modernisation du Québec a été biaisée parce que nous n'avons pas toujours su reconnaître les efforts du gouvernement québécois pour s'engager dans la voie de la modernité. Il explique que la point de vue critique « classique » néglige le fait que ces autorités politiques étaient à court de moyens pour accéder, par exemple, aux nouvelles technologies<sup>9</sup>. Aussi, dans les années 1950 et 1960, l'Église cède à l'État certains de ses secteurs d'intervention. Selon Raymond Lemieux, ce legs ne doit pas être perçu comme une perte regrettable pour l'Église. Nous avons tendance à interpréter cette transmission des pouvoirs comme étant négative pour l'Église parce qu'elle coïncide temporellement avec le délaissement de la pratique religieuse. Pourtant, Lemieux défend l'idée que l'Église a cédé des institutions que ses moyens n'étaient plus en mesure de soutenir, tout simplement<sup>10</sup>. D'autres chercheurs et historiens, comme Jean Hamelin et Nicole Gagnon dans leur *Histoire du catholicisme québécois*<sup>11</sup>, ainsi que Guy Laforest dans son article<sup>12</sup>, citent aussi des exemples de « créativité moderne<sup>13</sup> » de l'Église et de contributions d'ordres religieux catholiques à la modernisation du Québec,

---

<sup>7</sup> *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, Montréal : Fides, 2008, p. 77.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>9</sup> Warren, *loc. cit.*, p. 508-509.

<sup>10</sup> Paul-Eugène Chabot, « Le catholicisme québécois » [Entrevue avec Raymond Lemieux], *RND : Revue Notre-Dame*, vol. 101, n° 1 (janvier 2003), p. 20.

<sup>11</sup> *Le XX<sup>e</sup> siècle : De 1940 à nos jours*, T. 2 d'*Histoire du catholicisme québécois*, Montréal : Boréal Express, 1984, 426 p.

<sup>12</sup> « Le sculpteur collectif et l'État pastoral », *Recherches sociographiques*, vol. 27, n° 1 (1986), p. 133-152.

<sup>13</sup> Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Sainte-Foy (Québec) : IQRC, 2000, p. 48.

notamment en ce qui a trait à leurs actions pour aider les familles et les ouvriers<sup>14</sup> ou encore à leur coopération avec le gouvernement en vue de renouveler la gestion de certaines institutions<sup>15</sup>. Encore une fois, ces constats n'ont pas toujours été à l'avant-plan des recherches historiques des années 1970 et 1980, même si l'Église catholique s'est peut-être mieux adaptée aux changements sociaux qu'on ne l'a longtemps cru. De plus, les membres du bas clergé sont inclus dans ce processus d'adaptation, alors qu'on les a souvent perçus comme étant réfractaires à toute forme de renouveau.

Ces résultats, auxquels parviennent les chercheurs mentionnés plus haut, permettent de susciter de nouvelles interprétations du roman parce que nous sentons une correspondance importante entre les éléments de réflexion de ces historiens et ce récit romanesque. L'œuvre de Lemelin exploite effectivement des thèmes au cœur des changements qui ont bouleversé le Québec sur les plans social, politique et religieux. Nous n'avons qu'à penser à la place appréciable attribuée à l'influence américaine tout au long du récit. Nous sommes tentée d'établir un rapport (qu'il conviendra de préciser) entre l'importance accordée à cette influence dans le roman et le processus de modernisation du Québec. De plus, l'éclatement de la famille et le désintérêt global pour la pratique traditionnelle de la religion catholique font aussi partie des thèmes des *Plouffe*. La présence de ces sujets et la manière dont ils sont traités reflètent certainement que le processus de modernisation du Québec était déjà enclenché au moment de la rédaction du roman.<sup>16</sup> C'est pourquoi on retrouve des traces tangibles de modernité dans l'approche des thématiques sociale, politique et religieuse de l'auteur.

Toutefois, notre lecture ne peut être complète sans l'analyse de l'œuvre d'un point de vue stylistique, car nous sommes convaincue que la forme peut être aussi révélatrice que le fond quant à la dimension des *Plouffe* qui reflète la modernité sociale. Notre analyse formelle trouvera sa base dans les réflexions de Mikhaïl Bakhtine<sup>17</sup> sur les procédés de

---

<sup>14</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 68-69.

<sup>15</sup> Laforest, *loc. cit.*, p. 140.

<sup>16</sup> Nous sommes consciente que le roman de Lemelin ne peut pas être un parfait reflet de la société, mais ce mémoire adopte la posture qu'il existerait un lien entre *Les Plouffe* et la société québécoise, et c'est précisément cette interaction qui nous intéresse.

<sup>17</sup> *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, 1978, 491 p.

dialogisme dans le roman. Parmi les concepts qu'il a approfondis, nous en utiliserons plus particulièrement trois. D'abord, il sera question des « zones des personnages ». Ces zones sont principalement constituées de deux dimensions, c'est-à-dire de l'intériorité du personnage, en grande partie dépendante de la narration, et de son extériorité, souvent déterminée par ses dialogues. Nous verrons subséquemment que la déconstruction de ces zones suscite souvent des réflexions allant au-delà du personnage lui-même. Ensuite, la « construction hybride » est un autre concept de Bakhtine qui aura un rôle capital dans nos analyses. Cette notion s'applique à la phrase elle-même, c'est-à-dire que nous devons en observer les éléments syntaxiques ou sémantiques pour l'identifier. Ce procédé stylistique permet à l'auteur de multiplier les sens d'un même énoncé. Dans cette perspective, la phrase est complexe, porteuse de plusieurs discours. Enfin, nous nous servons du concept bakhtinien des « genres intercalaires ». Ce procédé s'inscrit dans le texte en empruntant à un genre précis certains de ses traits les plus frappants. L'auteur qui utilise ce procédé le fait la plupart du temps pour parodier les événements décrits. Dans *Les Plouffe*, nous verrons comment Lemelin utilise le genre épique pour stratifier son propos. Ces trois notions, fondamentales selon Bakhtine pour effectuer une lecture éclairée d'une œuvre romanesque, seront explicitées au sein des analyses.

Pour construire notre travail, nous avons sélectionné trois angles possibles d'interprétation en fonction des rapports entre religion et politique dépeints dans le roman. Le mémoire se structure en trois chapitres traitant respectivement d'une facette particulière de ces rapports. Les extraits des *Plouffe* que nous avons désignés constituent des moments-clefs du récit en ce qui a trait aux relations État-Église. Au début de chaque chapitre, et avant de procéder aux analyses, nous tâcherons de mettre en contexte, à l'aide d'éléments réels de l'histoire québécoise, la thématique principale dont il sera question. Il s'agira simplement de rappeler les faits saillants de la situation historique à laquelle nous nous référons afin de faciliter la lecture des extraits littéraires et la compréhension de l'analyse.

Pour ce qui est du premier chapitre, nous examinerons le rapport entre la tradition catholique et l'influence américaine. À ce sujet, il sera question de l'émoi causé par la visite d'un pasteur américain dans le quartier. À la base, la notion de l'américanisme se rapproche de l'influence américaine. Elle se définit comme étant l'imitation du mode de vie américain au sein d'une population. Nous utiliserons plus souvent l'expression

« influence américaine », qui sous-entend dans le roman les influences protestantes et libérales, ainsi que les questions de capitalisme et d'économies canadienne et québécoise. Dans ce mémoire, l'influence américaine sera constamment mise en opposition avec la tradition catholique.<sup>18</sup> En réfléchissant aux valeurs du catholicisme et à celles du capitalisme, nous avons cru nécessaire d'observer à l'intérieur du texte l'interaction entre ces deux systèmes aux principes contradictoires. Dans le deuxième chapitre, nous nous sommes penchée sur un événement majeur du récit : la cérémonie d'accueil du roi d'Angleterre, George VI, en 1939, car cette péripétie engendre une prédominance des questions d'identité nationale dans cette partie du texte. Le clergé catholique de cette époque étant pour la plupart nationaliste, on voit déjà se profiler les problèmes que peut engendrer une telle visite.<sup>19</sup> Enfin, les derniers extraits auxquels nous nous sommes intéressée, dans le troisième chapitre, commandaient d'élargir le point de vue politique à l'échelle internationale, puisque le déclenchement de la guerre coïncide avec les dernières parties du roman. L'œuvre propose deux aspects conflictuels en lien avec la Seconde Guerre mondiale : celui que nous venons d'énoncer, plus large, concernant les pays entre eux et celui, plus étroit, qui atteint de plein fouet le Canada, c'est-à-dire les perturbations sociales et politiques que cause la menace de la conscription.

Bien que chaque chapitre traite, sous des angles distincts, des rapports entre la religion et la politique, nous reviendrons régulièrement sur les mêmes éléments de réflexion. Pour tous les enjeux, il sera question de la position adoptée par les membres du clergé. Nous examinerons premièrement l'évolution de ces derniers dans le roman; deuxièmement, nous vérifierons si les événements sont porteurs de ruptures dans le système clérical. Par la suite, nous nous pencherons sur le personnage de Denis Boucher. Bien qu'il n'appartienne pas à la famille Plouffe, Denis figure dans le roman comme un personnage central, car ses actions génèrent des événements majeurs sur le plan dramatique. Puis, Denis se distingue des autres personnages en adoptant des causes ou en véhiculant des idées différentes de celles de la masse. Denis, peut-être plus que les autres, fait preuve de lucidité par rapport à sa condition sociale, emblématique de celle de la plupart des Canadiens français du roman. L'auteur a-t-il voulu attribuer à Denis Boucher la capacité d'être

---

<sup>18</sup> Soulignons que l'influence américaine ne se ramène pas au seul capitalisme. D'ailleurs, l'Église aussi participe de la logique du capitalisme étant donné certaines décisions prises par ses dirigeants, sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement.

<sup>19</sup> Dans la diégèse, cela se traduit par le conflit entre le curé Folbèche et le cardinal Villeneuve.

éveillé à d'autres possibilités sociales? Étant donné le caractère singulier de ce personnage, il sera aussi question de l'auteur, car un possible rapprochement existe entre les discours auctoriaux et ceux de Denis. Cependant, pour savoir s'il existe vraiment un recoupement entre eux, nous devons observer leurs discours et en faire ressortir les attributs. Pour ce faire, nous utiliserons les concepts bakhtiniens; les procédés de dialogisme seront ce qui nous permettra de distinguer et d'interpréter les formes de discours à l'intérieur du roman.

## CHAPITRE I

### L'INFLUENCE AMÉRICAINE ET LA TRADITION CATHOLIQUE

Plusieurs études des *Plouffe* ont relevé que ce roman adressait une critique sévère à l'Église catholique<sup>20</sup>. Dans ce chapitre, nous placerons en opposition la dimension traditionnelle de l'Église et l'influence américaine, puisque cette influence occupe aussi une place appréciable dans l'œuvre. Au sein du roman, la tradition catholique et l'influence américaine se confrontent constamment, ressortent aux yeux du lecteur comme des opposés, et ce, dans plusieurs circonstances : quand le protestantisme rencontre le catholicisme, quand les mœurs traditionnelles sont rejetées par les jeunes et surtout quand le primat de l'individu, sous l'influence des valeurs libérales et capitalistes, redéfinit la notion de bien collectif. Parce que ces quelques aspects de l'influence américaine s'apparentent à ceux qu'on attribue aussi aux conséquences de la Révolution tranquille, la présence de cette influence dans le roman pourrait nous aider à atteindre notre objectif, c'est-à-dire l'identification des indices de l'émergence du processus de modernisation de la société.

L'opposition de ces deux aspects sociaux nous amènera à considérer trois dimensions textuelles. En ce qui concerne l'influence américaine, nous verrons d'abord la réaction de membres de l'Église provenant de différents échelons de la hiérarchie cléricale. Pour décrire l'attitude des membres du bas clergé, l'auteur a la plupart du temps privilégié le conservatisme. Aux yeux du curé Folbèche des *Plouffe*, l'influence américaine paraît presque toujours nocive, alors qu'elle est mieux tolérée par le cardinal Villeneuve<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Voir notamment Théophile Bertrand, « *Les Plouffe* », *Lectures*, vol. 5, n° 4 (décembre 1948), p. 205-209; Victor Barbeau, *La face et l'envers*, Montréal : Académie canadienne-française, 1966, p. 110-114; Shek, *op. cit.*, p. 112-156.

<sup>21</sup> Contrairement au curé Folbèche qui est un personnage purement fictif, Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve a été archevêque de Québec et cardinal. Cette personnalité réelle a été empruntée par Lemelin pour devenir un personnage des *Plouffe*.



Ensuite, il sera question de l'interaction entre le personnage de Denis Boucher et le pasteur Brown. Ces rapports incarnent l'apport plus positif de l'influence américaine au Québec. Quant à l'auteur, il dénonce par l'acte d'écriture un état social qu'il juge problématique, c'est-à-dire la domination du clergé. À première vue, sa lutte semble dirigée contre l'Église, qui s'efforce d'anéantir tout signe d'émancipation pressenti dans la population canadienne-française. Cependant, une lecture approfondie du discours auctorial nous permet d'y découvrir une plus grande complexité. Grâce aux procédés littéraires qu'il emploie, nous nous apercevons que ce discours décline plusieurs niveaux de sens, qui ne traduisent pas systématiquement un rejet du catholicisme.

### 1.1 Mise en contexte

Le clergé québécois a longtemps manifesté des réticences à se rapprocher de l'étranger anglophone, américain ou même canadien, et ce, même s'il était catholique. Les racines françaises du catholicisme en territoire canadien sont en grande partie responsables de sa propension au rejet de l'anglophonie<sup>22</sup>. Mais cette fermeture de l'Église catholique québécoise ne saurait être tolérée encore longtemps par une population vivant dans un environnement où le progrès technique augmente l'accessibilité au monde extérieur. Cette institution, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ressent déjà « les affres d'une véritable hémorragie<sup>23</sup> » dans son organisation et s'interroge sur les causes de l'abandon de la pratique religieuse des Québécois. Les États-Unis, aux côtés d'autres éléments sociaux, sont accusés d'en être la cause par les plus traditionalistes, même si, en réalité, l'effondrement de la pratique dominicale touche d'autres endroits que le Québec et d'autres religions que le catholicisme. À titre d'exemples, l'Italie et l'Angleterre ont vu elles aussi leur religion dominante subir un déclin semblable<sup>23</sup>. La chute de la pratique religieuse traditionnelle doit donc être attribuée à un ensemble de facteurs variés et non uniquement à la progression de l'influence américaine. De plus, les Américains se sont imposés au Québec à la fois sur les plans culturel et économique, ce qui apporte des difficultés supplémentaires à la compréhension de toutes les causes de ce phénomène,

---

<sup>22</sup> Claude Fohlen, « L'«américanisation» du catholicisme canadien », *Revue internationale d'études canadiennes*, n° 19 (printemps 1999), p. 160.

<sup>23</sup> Raymond Lemieux, « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 2 (1990), p. 146.



étant donné que, sur certains aspects, la présence américaine est considérée comme souhaitable, tandis que, sur d'autres, elle est jugée néfaste.

Aussi, des différences de perception majeures en ce qui concerne cette influence existent à l'intérieur même du clergé dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette divergence d'opinions se reflète dans *Les Plouffe*<sup>24</sup>, et Richard A. Jones l'évoque, lui aussi, dans son article. Il parle d'abord de l'épiscopat qui est reconnaissant de la prospérité que les industries américaines procurent aux villes québécoises. Ensuite, il est question des curés qui, de leur côté, sont mitigés quant à cette avancée industrielle américaine. En général, les prêtres sont pour le développement économique du pays, qui empêche l'exode des Québécois, mais ils voient dans le progrès et l'industrialisation la perte de la société traditionnelle dans laquelle ils exercent plus facilement leur pouvoir<sup>25</sup>. Toutefois, l'écart s'agrandit parce que, plus les années passent et plus l'esprit de bonne entente entre le haut clergé et l'État devient la ligne de conduite à adopter. Le climat de guerre y est pour beaucoup dans ce rapprochement, car les politiciens exercent une pression sur les évêques et le cardinal Villeneuve pour être appuyés dans leurs démarches<sup>26</sup>. Nous verrons subséquemment comment *Les Plouffe* synthétise ces attitudes cléricales et politiques en accentuant la connivence entre le haut clergé et le gouvernement, notamment en ce qui a trait à l'influence américaine.

---

<sup>24</sup> « Les forces historiques et économiques qui sont en train d'imposer les États-Unis comme influence principale au Canada sont beaucoup plus fortes que les pauvres curés paroissiaux. D'ailleurs, la hiérarchie de l'Église est déjà en train de pactiser avec l'ennemi anglophone. » Jonathan Weiss, « *Les Plouffe* et l'Américanisme au Québec », *Revue canadienne des études sur le nationalisme*, vol. 3, n° 2 (printemps 1976), p. 228-229.

<sup>25</sup> Richard A. Jones, « Le spectre de l'américanisation », in *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, sous la dir. de Claude Savary, Québec (Québec) : Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 154.

<sup>26</sup> Par exemple, sur la question de la conscription (dont nous traiterons au troisième chapitre), « [les] divergences [au sein du clergé] ne tardent pas à s'accroître, sous l'action des hommes politiques qui ne cessent de solliciter l'appui et le concours des évêques. » En juin 1940, le cardinal Villeneuve invitera même l'ensemble du clergé à se soumettre aux autorités civiles. Voir Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 16.

## 1.2 L'Église catholique

Dans *Les Plouffe*, le curé Folbèche s'inscrit comme une représentation du bas clergé<sup>27</sup>, en réaction contre les changements sociaux en cours, et notamment contre la progression de l'influence américaine au Québec. Le prêtre vit un premier choc lorsqu'il apprend que le pasteur Brown, à la demande de Denis Boucher, a visité la famille Plouffe. Cela produit chez lui un mélange de sentiments, allant de l'inquiétude à la volonté de combattre celui qu'il considère comme un ennemi. On peut se demander ce qui justifie cette violente panique du curé, étant donné que l'américanisme n'a encore causé que peu de remous dans le récit. En fait, nous verrons dans l'analyse que cette réaction démesurée est symptomatique d'une certaine conscience chez Folbèche d'avoir à contrer les effets d'une menace trop puissante pour être combattue, c'est-à-dire le pouvoir économique. Antoine Sirois relève à ce sujet que, dans les romans québécois, la présence d'un Américain déguise souvent le danger de la domination capitaliste<sup>28</sup>. En contrepartie, cette puissance est attrayante pour le gouvernement fédéral à la recherche de capitaux qui contribueraient au déploiement de l'économie canadienne; les accords commerciaux discutés entre Mackenzie King et les États-Unis en 1935 et en 1938 en sont la preuve<sup>29</sup>. Même si le roman ne fait pas état de cette situation économique réelle du Québec et du Canada, il la rappelle indirectement grâce à la présence de Tom Brown. Par exemple, l'Américain symbolise l'image de la fortune, accessible à Guillaume Plouffe par le biais d'une carrière dans le baseball professionnel américain. Nous verrons aussi que *Les Plouffe* signale un rapprochement, critiquable selon Folbèche, entre le cardinal Villeneuve et Mackenzie

---

<sup>27</sup> Comme le relève Paul Wyczynski dans son étude, *Les Plouffe* utilise beaucoup la tonalité ironique et le mode de la caricature. Voir « Panorama du roman canadien-français », chap. in *Le roman canadien-français*, t. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, Montréal : Fides, 1977, p. 20. Le personnage du curé, bien entendu, exacerbe des traits conventionnels selon ce mode de représentation. Nous en tenons compte dans ce travail.

<sup>28</sup> Dans les romans de 1919 à 1959, une majorité d'Américains sont associés aux domaines de l'industrie ou du commerce et ils sont souvent riches ou millionnaires : « Les connotations d'argent, de pouvoir, de sciences et de communications semblent bien rattachées au monde anglophone. » Voir « L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois », *Recherches sociographiques*, vol. 23, n° 1-2 (janvier-août 1982), p. 191.

<sup>29</sup> H. Blair Neatby, « King, William Lyon Mackenzie », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCESearch&Params=f1](http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCESearch&Params=f1), consulté le 11 avril 2010.

King<sup>30</sup>. La différence de perception de ces deux membres de l'Église, séparés par la hiérarchie cléricale, est symbolique d'une rupture qui ira en s'agrandissant dans le récit.

### 1.2.1 La convergence des discours chez le prêtre

Le curé Folbèche est la figure dominante du bas clergé dans le roman, et Lemelin profite de ce personnage, déjà créé dans *Au pied de la pente douce*<sup>31</sup>, pour véhiculer une image des curés de paroisses. Selon Falardeau, plusieurs romans québécois de l'époque des *Plouffe* ont contribué à créer un stéréotype du personnage du prêtre. Selon l'intention des auteurs, il est respecté ou dénigré, écouté ou contredit, mais, la plupart du temps, il personnifie le contrôle de la religion sur la population<sup>32</sup>. Le curé Folbèche, quant à lui, est plus souvent contredit qu'écouté, mais nous verrons, au cours de ce mémoire, que la façon dont Lemelin décrit les membres du bas clergé est plus nuancée qu'il ne le paraît au premier abord.

Ces nuances, nous les ferons ressortir en nous appuyant sur des concepts théoriques de Bakhtine. Selon lui, les personnages romanesques recèlent une pluralité de discours. Ceux-ci se révèlent entre autres par l'entremise des deux zones dont sont dotés les personnages de roman. En général, la zone interne correspond à la narration et la zone externe, aux dialogues. L'amalgame des discours que portent ces zones produit plusieurs degrés de signification. Ces étages de sens dépassent bien souvent les données transmises, à première vue, par les dialogues<sup>33</sup>. Les deux zones peuvent être convergentes ou divergentes, selon les personnages ou le contexte dans lequel ils s'inscrivent. Par exemple, la zone interne du

---

<sup>30</sup> Chef du Parti libéral de 1919 à 1948, William Lyon Mackenzie King a été élu premier ministre du Canada pour la première fois en 1921. Son dernier mandat s'est achevé en 1948.

<sup>31</sup> Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce*, Montréal : L'Arbre, 1944, 332 p.

<sup>32</sup> Jean-Charles Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2 (1964), p. 137. Il inclut dans ces romans *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Pierre le magnifique*. Voir aussi : Yves Thériault, *Les vendeurs du temple*, [Québec] : Institut littéraire du Québec, 1951, 263 p. Le roman contribue en fait à créer une représentation nouvelle du curé, c'est-à-dire qu'il laisse voir de plus en plus la perte de contrôle du curé sur ses ouailles.

<sup>33</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 140.

curé Folbèche, dans l'extrait que nous étudierons maintenant<sup>34</sup>, est occupée par trois sentiments à l'égard de l'américanisme, soit une très forte inquiétude mais aussi de l'indignation contre l'envahisseur et une volonté de combattre ce dernier. Quant aux dialogues, ils sont en adéquation avec la narration en ce qui concerne la question de l'influence américaine.

Nous le verrons à l'aide d'un premier passage. Secoué par la visite du pasteur Brown chez les Plouffe, Folbèche s'est empressé d'aller donner à la maîtresse de maison des conseils avisés. Nous le retrouvons alors qu'il quitte M<sup>me</sup> Plouffe :

— Faites donc ce que je vous dis, madame Plouffe. Nous courons un danger grave.

— Craignez pas, monsieur le curé, je vais y voir. Vous me connaissez. Je suis de religion. Prenez attention de ne pas vous accrocher, c'est à pic.

Quand M. le curé Folbèche se fut assuré que Denis Boucher l'attendait sur le trottoir, il baissa la tête, releva légèrement sa soutane par le devant et entreprit de descendre l'escalier pendant que sur son visage se superposait le souci de ne pas perdre pied au souci bien plus important qui avait motivé sa visite alarmée chez les Plouffe.<sup>35</sup>

Dans cet extrait, les deux zones que comprend le personnage de Folbèche, soit les zones internes et externes, vont dans la même direction. Nous le constatons puisque le prêtre formule verbalement sa crainte par le mot « danger », et que la narration renforce ce sentiment tout au long de l'extrait : quand le curé s'apprête à quitter la maison des Plouffe, il est mentionné deux fois qu'il ressent du « souci ». Au premier degré, deux soucis sont distingués dans l'esprit du curé Folbèche : celui que lui cause la présence du pasteur et celui de ne pas tomber en descendant l'escalier extérieur des Plouffe. Pourtant, la construction de la phrase suggère qu'il s'agit en réalité du même tracassé. L'emploi sylleptique de l'expression « ne pas perdre pied » suggère à première vue que M. Folbèche pourrait débouler l'escalier. Mais elle désigne aussi symboliquement la chute de l'Église au Québec causée par le désintérêt pour la pratique religieuse. Cet exemple montre bien que

---

<sup>34</sup> Voir appendice A, extrait 1, p. 111-118. Nous travaillerons à partir de cet extrait tout au long de ce chapitre.

<sup>35</sup> Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Montréal : Stanké, 1999, p. 57-58. Toutes les citations des *Plouffe* seront tirées de cette édition. Les pages citées seront dorénavant entre parenthèses.

les dialogues et la narration travaillent de concert : ils insinuent dans le texte l'idée de la crainte du curé devant l'avancée sociale et économique des États-Unis au Québec.

Ce passage n'est qu'un premier exemple grâce auquel nous constatons le rôle substantiel du thème de l'influence américaine dans *Les Plouffe*. Jonathan Weiss, dans son article sur le sujet, explique quant à lui certaines incidences de cette influence sur l'identité canadienne-française. Par exemple, les États-Unis permettent au Québec d'affirmer sa différence grâce à sa langue; ils laissent aussi croire à la possibilité de la réussite personnelle; en revanche, l'histoire américaine n'a encore permis à aucune minorité culturelle de survivre à l'assimilation<sup>36</sup>. Dans cette perspective, l'influence américaine peut être perçue comme une menace, notamment par le curé Folbèche. L'inquiétude de ce personnage s'expliquerait par sa volonté de préserver l'identité et la culture canadiennes-françaises. En outre, Gérard Bouchard constate dès la décennie 1920-1930 au Québec, une « libéralisation des mœurs, imprégnées de la culture étatsunienne<sup>37</sup> », ce qui contribue au sentiment d'inquiétude des représentants du bas clergé par rapport aux États-Unis. Aussi, selon Richard A. Jones, entre 1920 et 1945, on observe une recrudescence de la peur des États-Unis dans la population canadienne-française<sup>38</sup>. Notons que Jones et Bouchard s'accordent tous deux sur le fait que l'influence américaine, en tant qu'indicateur de modernité, a des répercussions tangibles sur la société québécoise dès les années 1920, ce qui alimente la thèse selon laquelle le Québec s'imprègne de cette culture avant les années 1960.

Pour continuer, un deuxième passage tiré du roman permet de constater que le curé Folbèche perçoit le pasteur et le protestantisme comme ses adversaires. Son appréhension est soutenue par le texte qui métaphorise la figure de l'ennemi :

---

<sup>36</sup> Weiss, *loc. cit.*, p. 230. Cette étude des *Plouffe* soulève des enjeux très intéressants dans le roman en fonction de l'américanisme. En revanche, la question de l'assimilation culturelle pourrait sans doute être approfondie et nuancée avec des données actuelles.

<sup>37</sup> Bouchard, *loc. cit.*, p. 419.

<sup>38</sup> Jones, *op. cit.*, p. 147.

[... la tête du curé], renversée, imposante, grave, si pâle au-dessus de la robe noire, n'avait jamais paru si préoccupée par les grandeurs du sacerdoce, si tourmentée par l'inquiétude. Cette inquiétude profonde qu'on éprouve devant un ennemi qu'on sent immense parce qu'il se tient en arrêt, et que ses dimensions se dessinent encore dans la brume. (p. 59)

La métaphore de la dernière phrase sous-tend l'idée de la crainte et suggère que Folbèche redoute que la foi de ses paroissiens ne soit déjà ébranlée par l'influence américaine. Elle exprime bien le fait que les curés catholiques ne consentent pas encore à collaborer avec d'autres religions chrétiennes pour contrer l'étiollement de la foi. En fait, selon l'étude de Claude Racine sur l'anticléricalisme dans le roman québécois, les catholiques se méfient plutôt des protestants et considèrent que les valeurs de ceux-ci vont à l'encontre des leurs<sup>39</sup>.

Également, *Les Plouffe* montre bien que, même si le curé Folbèche veut éloigner ses ouailles des autres religions ou des tendances sociales qu'il juge nuisibles, cela ne suffit plus parce que les Américains ne s'en tiennent pas à une intrusion culturelle. Plus pragmatiquement, ils s'imposent aussi par l'investissement de leurs capitaux, et la société traditionnelle est bouleversée par l'attrait que commence à exercer l'argent sur les Canadiens français. Auparavant, ceux-ci étaient pauvres, pour la plupart, et la richesse constituait la valeur de l'ennemi. Mais les temps changent et, pour reprendre la formule d'Yvan Lamonde, l'avoir a déjà commencé à modifier l'être<sup>40</sup>. Cela explique pourquoi l'aliénation économique est considérée comme l'un des thèmes incontournables du roman de mœurs urbaines<sup>41</sup>, puisque les États-Unis restent l'un des meilleurs modèles du capitalisme dans les années 1940. Dès lors, on comprend mieux qu'une telle place soit attribuée à l'influence américaine dans *Les Plouffe*.<sup>42</sup> Pour le curé, la domination économique américaine paraît d'autant plus imposante parce qu'il lui est impossible d'en contrôler les contrecoups. Dans le cas des *Plouffe*, l'Américain Tom Brown est un pasteur et non un industriel et n'incarne pas tant le pouvoir économique comme l'*American way of life*. Sa présence accentue dans le texte l'intérêt grandissant des Canadiens français pour

---

<sup>39</sup> *L'anticléricalisme dans le roman québécois (1940-1965)*, Montréal : Hurtubise HMH, 1972, p. 117.

<sup>40</sup> *Ni avec eux ni sans eux : Le Québec et les États-Unis*, Québec : Nuit blanche, [1996], p. 66.

<sup>41</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 56.

<sup>42</sup> Voir Sirois, *loc. cit.*, p. 197.

le sport américain (le baseball) ainsi que pour la culture américaine (son cinéma, sa musique, ses magazines...)<sup>43</sup>

Finalement, l'Américain incarne dans le roman l'image de la modernité. Le curé vit dans l'angoisse perpétuelle d'ignorer les conséquences de la progression de ses antagonistes : l'américanisme et la modernité. À cause de l'introduction dans la paroisse d'agents extérieurs qu'il ne peut repousser, Folbèche appréhende l'éclatement des cadres du petit monde fermé qu'il s'applique depuis toujours à protéger. Warren nous éclaire en définissant la modernité telle qu'elle était conçue par les curés et par d'autres instances traditionnelles. Pour eux, elle signifie la croissance de trois principales attitudes sociales, soit l'individualisme, le matérialisme et le rationalisme, qui prônent des valeurs (comme la liberté, le sensualisme, l'hédonisme, la sécularisation de la société) bien entendu à l'encontre de celles de la société traditionnelle. Ces convictions des penseurs canadiens-français dont parle Warren se rapprochent de celles de Folbèche. Opposés à la modernité — qui a pour eux aussi un sens très américain —, ils se doivent d'en restreindre la progression<sup>44</sup>. Mais malgré ses tentatives d'endiguer l'influence ou le cheminement de ses rivaux spirituels et sociaux, le curé Folbèche pressent le fléchissement de son ascendant sur certains de ses paroissiens, dont Denis Boucher, au profit de l'américanisme : « Au temps où il ne doutait pas de son autorité absolue sur les membres de sa grande famille paroissiale, réduire Denis à un humiliant silence lui eût été un jeu. Mais depuis l'apparition de certains symptômes de désobéissance, son infaillibilité lui paraissait moins certaine. » (p. 66) Bref, le curé s'oppose à toute forme d'influence américaine, avant tout parce qu'il souhaite restreindre la propagation des valeurs modernes, voire libérales, auprès de ses ouailles.

On discerne aussi chez le curé Folbèche une forme d'indignation contre l'agent perturbateur. Le prêtre souhaite conserver la mainmise sur les actions de ses ouailles, mais constate que son statut perd en prestige, malgré que les causes de cette chute soient pour lui encore floues. Il exprime en premier lieu son indignation à Denis Boucher, qui est responsable de la visite de Tom Brown chez les Plouffe : « Révérend Tom Brown! Et un

---

<sup>43</sup> Guillaume Plouffe est l'exemple typique du Québécois appelé à changer de mode de vie en allant faire une carrière lucrative aux États-Unis.

<sup>44</sup> Warren, *loc. cit.*, p. 511-512.



Anglais, encore! Ça se faufile d'un petit air innocent dans de bonnes familles catholiques et ça leur met le doute au coeur. » (p. 62) Dans la narration, le curé dirige aussi sa colère contre Tom Brown lui-même : « Voilà maintenant qu'un pasteur protestant venait former une équipe de baseball dans sa paroisse! C'était le bouquet! » (p. 60) Enfin, plus largement, il s'indigne contre l'indépendance d'esprit de ses paroissiens :

Mais la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre. Comment l'empêcher de surgir! La famille ne se rebiffait-elle pas aujourd'hui que le père voulait se reposer? Elle le traitait de vieux démodé et prétendait user de sa formation et de l'esprit catholiques pour se conduire elle-même. Elle avait lu les journaux, interprétait à sa façon la guerre d'Espagne et discutait les sermons, critiquait les prélevés sur les revenus que le père exigeait d'elle. Jusqu'aux marguilliers qui voulaient prendre des décisions! (p. 60)

À l'aide de ces deux derniers extraits des *Plouffe*, nous pouvons de mieux en mieux comprendre les mécanismes du texte et notamment identifier la présence du style indirect libre. Dans ce cas-ci, la ponctuation en particulier nous permet de relever cette forme de discours : les points d'exclamation sont multipliés dans les dialogues de Folbèche et, comme ce signe de ponctuation revient également dans la narration correspondant à sa zone interne, les phrases exclamatives suggèrent une prolongation de ces discours directs. La ponctuation ajoute alors instantanément une dimension au texte, en laissant transparaître le discours intérieur du curé à travers la narration. Bref, le lecteur capte deux discours plutôt qu'un seul et assiste ainsi à une narration « dialogisée ». Cela fait place « non point à un dialogue dramatique, articulé en répliques, mais [à] un dialogue particulier au roman, réalisé à l'intérieur des structures d'apparence monologique.<sup>45</sup> » On voit dès lors que la zone entourant chacun des personnages leur est très personnelle, et ce, également d'un point de vue stylistique. En outre, la présence d'une ponctuation expressive nous incite à porter attention à d'autres détails suggérant la présence du discours interne du curé : il devient maintenant encore plus clair que même les phrases déclaratives traduisent l'intériorité de Folbèche. C'est le cas dans la première phrase du même passage, où les épithètes « dangereuse et ingrate » connotent négativement la période de l'adolescence et de la jeunesse. De plus, la « crainte », dont on sait le curé atteint, revient à la fin de l'énoncé. Le vocabulaire reflète aussi le jugement du curé à l'endroit de ses paroissiens. Nous le voyons grâce à l'emploi de deux verbes : « se rebiffer » indique que le curé est

---

<sup>45</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 140-141.



choqué de l'attitude des paroissiens envers lui; le verbe « prétendre » laisse entendre que le curé n'estime pas ses ouailles capables de réfléchir à l'actualité politique. On sent également, grâce à l'emploi de ces verbes, qu'il s'offusque d'être traité de « vieux démodé ». Enfin, les expressions « sermons » et « prélevés sur les revenus » renforcent le discours intérieur du prêtre, puisqu'elles font penser à des préoccupations typiquement sacerdotales.

Nous en sommes maintenant à observer le troisième sentiment issu de la zone du curé, c'est-à-dire son ambition de combattre ce qu'il interprète comme un danger pour la paroisse, soit l'américanisme. Le curé, même si sa lutte est perdue d'avance, est convaincu qu'il est de son devoir de préserver intacts les modes de vie et de pensée de ses paroissiens. Des trois émotions vécues par Folbèche, c'est sans doute son besoin de lutter qui émerge le plus de sa zone externe, soit dans les discours directs qu'il adresse à Denis. Le jeune homme trahit en quelque sorte Folbèche en amenant Tom Brown dans la paroisse<sup>46</sup>. Par conséquent, il s'attire les foudres de son curé : « Je ne t'avais surtout pas dit de t'acoquiner avec des pasteurs protestants et de les amener dans ma paroisse semer le germe du schisme. C'est pour ça, mon garçon, que je veux te parler! » (p. 62) L'agressivité du curé envers Denis s'intensifie au fil de la conversation :

Et c'est toi, un gars qui veut être reporter à *L'Action chrétienne*, qui te fais ami d'un pasteur protestant et qui l'emmènes dans ma paroisse organiser un club de baseball! Et tu viens me demander une lettre de recommandation! Ou bien t'es un hypocrite qui m'a trompé ou bien t'es un imbécile! (p. 62-63)

Il se dégage de la zone interne du curé la volonté ferme de livrer bataille au protestantisme et à l'influence américaine, et la narration renferme l'attitude d'un curé Folbèche qui aspire à chasser l'ennemi : « ... il traqu[e] le diable... » (p.61) et « ... le pourchass[e] dans tous les coins. » (p. 61) Il prodigue même des conseils aux prêtres qui travaillent à l'université et qui accueillent parmi eux des protestants : « ... il disait aux jeunes prêtres sa réprobation de leur conduite toujours trop libre, toujours trop moderne. » (p. 64) De plus, la narration utilise la raideur physique de Folbèche pour symboliser son engagement :

---

<sup>46</sup> Sachant que Tom Brown est un amateur de baseball, Denis l'incite à venir dans la paroisse pour y organiser une équipe et pour qu'il rencontre Guillaume Plouffe, la vedette sportive du quartier.

« Tout le corps du curé se raidit dans une attitude défensive, tandis que les plis de sa soutane semblaient se figer dans une rigidité de statue. » (p. 64-65) Cette métaphore autour de la soutane exprime le conservatisme auquel se conforment à la fois le curé et, plus largement, le système clérical. De cette façon, le texte s'applique à faire sentir l'austérité du catholicisme et il fait ressortir la résistance au changement par le biais du personnage du curé. C'est lui qui représente la dimension traditionnelle de l'Église. Comme l'explique Marie-Andrée Roy, la « nette distance [de l'Église mondiale] à l'égard des modèles d'organisation sociale contemporains » s'explique entre autres par les logiques temporelles et spatiales qui la régissent. Depuis vingt siècles, l'Église survit à des conflits de toute sorte et continue pourtant d'exercer son pouvoir partout dans le monde. Une telle longévité fait en sorte que les réformes ne lui semblent pas pressantes, ce qui justifie en partie la distance qu'elle conserve par rapport aux institutions et aux organisations contemporaines<sup>47</sup>. Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi l'Église tarde à cautionner les changements. Quant au curé Folbèche des *Plouffe*, il entrevoit l'arrivée d'une évolution des mœurs, ce qui engendre chez lui un comportement réactionnaire, semblable à celui de cette institution. Cependant, même si Roy explique la distance tranquille avec laquelle l'Église semble observer le monde contemporain, il reste que, au quotidien, les membres actifs au sein de la communauté vivent une sorte de concurrence avec les adeptes des valeurs modernes sur lesquels ils ont de moins en moins d'emprise. C'est exactement ce que doit affronter le curé Folbèche dans le roman. Le curé suit le courant d'une Église qui s'oppose à la nouveauté, au progrès industriel et moral, à la modernisation économique et sociale et au modernisme artistique et religieux<sup>48</sup>. En d'autres mots, il subit de la pression de part et d'autre, coincé entre l'évolution d'une société et les ordres du Saint-Siège. Ainsi, en proposant une fiction dans le cadre d'une société en processus de modernisation, *Les Plouffe* fait ressortir le manque de souplesse de cette institution religieuse et contribue à la lutte contre les valeurs traditionnelles.

---

<sup>47</sup> « Le changement de la situation des femmes dans le catholicisme québécois », *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 2 (1990), p. 96-97. Ce jugement d'ensemble de Roy appellerait quelques nuances, y compris dans les années 1940, où il existait déjà des mouvements plus libéraux au sein du catholicisme européen.

<sup>48</sup> Warren, *loc. cit.*, p. 513.

### 1.2.2 Les indices de rupture dans le clergé

Toujours dans le même extrait des *Plouffe*, on remarque que ni les évêques ni le cardinal n'ont encore une place prédominante. En revanche, quelques signes nous indiquent déjà comment se positionneront ces membres du haut clergé sur la question de l'américanisme et que, tôt ou tard, un désaccord surviendra entre le curé Folbèche et le cardinal Villeneuve. Le curé de paroisse est contraint de subir l'influence des États-Unis, d'autant plus que, en haut lieu de la hiérarchie cléricale, les contacts avec le protestantisme, par l'entremise des Américains, se consolident de plus en plus<sup>49</sup>. Nous le constatons, même si, à cette étape du récit, nous n'avons pas encore un accès direct au discours du cardinal. L'extrait suivant nous permet toutefois d'en recomposer une partie. Dans le flot de la discussion sur Tom Brown, le curé échappe à haute voix cette réflexion :

— Je me demande à quoi pense le Cardinal pour laisser entrer ceux qui ne sont pas catholiques à l'Université?

Effrayé de cette réflexion devant [Denis], il lui jeta un regard à la dérobée afin de s'assurer que celui-ci ne l'avait pas saisie. (p. 63)

Deux enjeux importants des *Plouffe* se logent dans cet extrait, le premier étant que le curé Folbèche verbalise son opposition à la présence des non-catholiques — lire des protestants — à l'université. Le deuxième enjeu se situe dans la révélation d'un désaccord au sein de l'Église, un conflit dont le curé regrette aussitôt d'avoir divulgué l'existence à Denis. Lemieux et Montminy établissent un lien de cause à effet entre les disparités au sein de cette institution religieuse et son intégration obligée à la modernité. Selon lui, la tendance à valoriser les rapports de fraternité confronte celle qui encourage les rapports d'autorité<sup>50</sup>. Le roman rend compte de ce désaccord, qui n'est encore toutefois qu'au stade de l'incubation : plus loin dans l'extrait, Denis prétend que plusieurs catholiques de l'université fréquentent le pasteur Brown. À ce propos, un lien se crée spontanément dans l'esprit de Folbèche, qui rétorque : « C'est entendu. Le Cardinal a bien rencontré Mackenzie King. Mais il ne l'a pas emmené dans ma paroisse fonder un club. » (p. 63)

---

<sup>49</sup> Weiss, *loc. cit.*, p. 228-229.

<sup>50</sup> Lemieux et Montminy, *op. cit.*, p. 48.

Par ce dialogue, le prêtre soulève la connivence entre le cardinal Villeneuve et Mackenzie King. Mais plus implicitement, il reconnaît aussi que le premier ministre et le cardinal consentent à la présence américaine au Québec. Pourtant, même si la réponse du curé Folbèche révèle la nature des relations entre les Américains et les autorités politique et religieuse québécoises, le personnage, lui, ne semble pas encore comprendre toute la portée de ces alliances, puisque sa conception du conflit dans le clergé se borne à l'échelle de sa paroisse.

L'ironie de la situation réside dans le fait que le roman dénonce l'interaction de plus en plus tangible entre le haut clergé et l'État et, de fait, entre Américains, Canadiens anglais et Canadiens français. Selon Arguin, l'exposition de ce type de conflit est typique du roman de mœurs urbaines. L'œuvre littéraire, au moyen de ce lien qu'elle montre entre les autorités religieuses et politiques, tient celles-ci pour responsables de l'état de soumission économique dans lequel sont maintenus les Canadiens français. Un conflit de valeurs existe entre autres parce que les dirigeants font miroiter l'argent, la valeur de l'autre — celle du Canadien anglais et de l'Américain —, comme une source de prestige<sup>51</sup>. L'harmonie entre les paliers supérieurs du clergé et le gouvernement développe chez les jeunes Canadiens français un sentiment de pression, issu de la progression des valeurs économiques. À ce sujet, nous verrons dans la partie suivante que Denis incarne très bien cette génération de jeunes à la recherche d'une reconnaissance sociale liée de près à leur réussite financière. Par ailleurs, ce lien entre l'Église et le gouvernement fédéral permet à l'auteur de délester une partie du clergé de sa tendance xénophobe. Bref, cet extrait aborde des sujets complexes et il est déjà possible de voir que les thématiques présentées dans *Les Plouffe* exposent plusieurs points de vue.

### 1.3 Le personnage de Denis Boucher

Le personnage de Denis Boucher est peut-être celui qui illustre le mieux l'existence de signes avant-coureurs de la modernité avant les années 1960. Bien qu'il n'appartienne pas à la famille Plouffe, il demeure central, car il contribue à l'évolution de l'intrigue. Personnage complexe, portant en lui une forte dualité, Denis entretient une relation

---

<sup>51</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 37. Bien entendu, ce type d'analyse se radicalisera à partir des années 1960 avec les romanciers de la Révolution tranquille, ce qui va dans le sens de l'ouvrage d'Arguin.

particulière avec le clergé tout au long du roman, entre autres parce que le curé Folbèche est responsable de son éducation. Cependant, en vieillissant, Denis voit la société autrement, et son nouveau point de vue outrepassa largement les limites de son éducation catholique. L'évolution de la société, ajoutée à la propension de ce personnage à s'intéresser à la nouveauté — ironiquement, cette propension est en partie imputable à ses études catholiques qu'il a pu poursuivre, un privilège dont la plupart des autres paroissiens n'ont pu se prévaloir — l'encouragent à s'ouvrir sur le monde et l'entraînent à refuser toute protection et tout cadre. Ainsi, il s'insurge envers quiconque tente de réprimer ses élans, par exemple le curé. O'Leary remarque à ce propos qu'il arrive souvent que les prêtres des romans québécois, à force de rejeter toute forme de changement, obtiennent les résultats inverses de ceux escomptés auprès de certains : au lieu de déclencher l'insurrection contre le pouvoir politique, ils la déclenchent contre eux-mêmes<sup>52</sup>. Cette idée est justement formulée dans la narration des *Plouffe*, à propos de Denis qui doit subir les insultes de Folbèche : « "L'imbécile" du curé avait crevé la coquille d'où s'agitaient les menues indignations qu'il avait accumulées depuis l'éveil de son esprit devant les hiérarchies de l'uniforme et les injustices qui en découlent. » (p. 63) Il convient ici de nuancer nos propos : la révolte intime de Denis envers un curé contraignant ne se dirige ni fondamentalement contre l'Église catholique ni contre ses valeurs. Plutôt, Denis se montre attiré par l'inconnu, ce qui inclut les États-Unis, et se rebelle contre son curé afin d'accéder à ce nouvel univers. Lemieux nous éclaire encore une fois sur les possibles raisons d'agir de ce personnage. Selon lui, « [la] modernité, le marché, les communications et les médias sont devenus les nouvelles institutions d'encadrement.<sup>53</sup> » Il croit également que le délaissement de l'Église n'a pas été motivé par un mécontentement, mais parce que les institutions modernes se sont mises à exercer leur influence de manière autrement plus efficace que les traditionnelles. Également, nous tâcherons de considérer Denis à la façon d'André Belleau, c'est-à-dire non pas comme le double de l'auteur, mais plutôt comme un « possible de l'auteur<sup>54</sup> » : Denis servirait de véhicule à certaines de ses idées, sans le représenter tout à fait. Et ces idées sont pour la plupart reliées de près à celles de la Révolution tranquille. Pourtant, le personnage de Denis est bel et bien né de la plume de Lemelin, pendant la période qu'on appelait la

---

<sup>52</sup> O'Leary, *op. cit.*, p. 83-84.

<sup>53</sup> Chabot, *loc. cit.*, p. 18

<sup>54</sup> *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec : Nota Bene, 1999, p. 88-89.

Grande Noirceur et qui, selon plusieurs historiens, était encore profondément ancrée dans la tradition. Mais la Grande Noirceur est-elle un mythe, comme le prétend Gérard Bouchard dans l'ensemble de son article<sup>55</sup> ? Dans cette optique, le personnage de Denis Boucher contribuera à renouveler notre lecture du roman.

### 1.3.1 Les contradictions dialogiques conscientes

Contrairement au curé Folbèche, les zones interne et externe de Denis se contredisent. Nous commencerons par observer le personnage par l'entremise de son intériorité. D'abord, on constate que, malgré que Denis agisse à l'encontre des valeurs traditionnelles que lui a enseignées le curé, il le fait avec une certaine insouciance. Nous verrons que cette attitude s'apparente à celle de plusieurs jeunes Québécois de cette époque.

En ce qui concerne ses rapports avec Tom Brown, Denis ne s'en fait pas : « La vie lui paraissait belle. Tous ses projets réussissaient. Hier soir Stan Labrie avait accepté la demande du pasteur et déjà le club paroissial était formé au complet. » (p. 57) Dans ce passage, on voit que Denis approuve intérieurement la présence de Tom Brown. Cela lui importe peu qu'il soit protestant et américain, car Denis apprécie le vent de changement soufflant sur la monotonie de la vie paroissiale<sup>56</sup>, tant et si bien que ses rapports avec Brown ne lui causent encore aucun remords. Selon Claude Racine, la présence d'un étranger a deux fonctions dans le roman : celle de fasciner et celle de remettre en question l'ordre établi<sup>57</sup>. À l'évidence, ces deux fonctions sont remplies par le pasteur. Par conséquent, Denis souhaite encore plus le côtoyer. Voici une deuxième manifestation de son insouciance. Alors qu'il doit se défendre contre le curé, Denis Boucher réagit de cette façon : « [Il] ferma les yeux, afin de mieux regarder en lui-même et ramasser toutes ses forces pour faire face à l'attaque. Quoi répondre? Comment s'excuser? L'idée qu'il était perdu l'effleura à peine. » (p. 62) Un parallèle existe entre l'insouciance de Denis dans le

<sup>55</sup> Bouchard, *loc. cit.*, p. 411-436.

<sup>56</sup> Denis s'inscrit parfaitement dans l'évolution de la perception de l'étranger dans le roman québécois. Entre 1919 et 1959, l'anglophone non seulement perturbe de moins en moins, mais se fait de plus en plus sympathique, ce qui montre bien cette évolution québécoise par rapport à l'étranger. Aux yeux des personnages, il semble de moins en moins menaçant, et c'est le cas de Tom Brown selon le point de vue de Denis. Sirois, *loc. cit.*, p. 189.

<sup>57</sup> Racine, *op. cit.*, p. 101-102.



roman et celui d'un nombre croissant de Québécois qui prennent leurs distances avec l'autorité cléricale. Par exemple, Richard A. Jones parle dans son étude des recommandations ou des condamnations du journal *L'Action catholique* de l'époque. Il explique que les jeunes Canadiens français se moquent de ces consignes, puisqu'on observe toujours chez eux une hausse des comportements proscrits, par exemple l'exode rural, la consommation chez les Juifs ou les Anglais et les soirées de danse ou de cinéma : « Bref, ils [font] comme les Américains.<sup>58</sup> » Alors, la désobéissance proviendrait-elle en partie de l'influence américaine? Cela correspond en tout cas à ce que montre le roman, puisque les premiers manquements de Denis à l'égard du curé surviennent justement à l'arrivée d'un pasteur américain. En somme, l'américanisme effraie les partisans de la tradition, tandis que, pour Denis, il est un « outil » : celui-ci se sert du pasteur dans sa recherche d'une issue du carcan dans lequel il se trouve, c'est-à-dire sa paroisse.

La narration révèle toutefois une deuxième facette de Denis lors de cet échange : se rendant compte que le curé continue de l'assaillir, il passe lui aussi en mode offensif : « Maintenant il était prêt à se battre à armes égales, à feindre l'innocence, à berner ce vieux sermonneur afin de mieux servir ses fins. » (p. 60-61) Tout comme le curé Folbèche, il cherche à avoir le dessus dans la discussion. Cependant, il existe une différence majeure entre leurs deux batailles : alors que Folbèche lutte par convictions, Denis, lui, veut simplement relever le défi de déjouer le curé. Nous le voyons dans le passage suivant : « Ah! non, il n'allait pas se laisser prendre au dépourvu par l'ennemi qui voulait paraître paternel, ennemi imaginaire. Il fallait rester sur ses gardes, continuer prudemment le jeu d'escrime, l'œil au guet. » (p. 61) Au cours de cette conversation, Denis cherche sans relâche l'argument qui lui donnera l'avantage. Le vent tourne pour lui quand le prêtre s'échappe à propos de la présence des protestants à l'université : « Mais la rage d'invectives à laquelle Denis était en proie venait de découvrir, avec l'aide de cette phrase du prêtre, la grande excuse tant cherchée. Denis rayonnait d'un bonheur subit. » (p. 63) Denis manigance ainsi, car la confiance du curé lui est précieuse et il cherche à la regagner. L'obtention de sa lettre de recommandation repose grandement sur leurs bons termes<sup>59</sup>. C'est pourquoi Denis ment au curé en racontant que Tom Brown envisage une conversion au catholicisme : « Il m'a laissé entendre que la religion catholique l'attirait de

---

<sup>58</sup> Jones, *op. cit.*, p. 156.

<sup>59</sup> Denis convoite un poste de journaliste à *L'Action Chrétienne*. Le curé, en le recommandant, doit l'aider à l'obtenir.

plus en plus. Alors, vous comprenez, je fais mon possible. C'est pour ça que je pensais avoir bien agi. » (p. 64) Devant la perplexité du curé à l'annonce de cette nouvelle, Denis prend l'attitude de circonstance en « [écoutant] avec attention, [fronçant] parfois les sourcils ou [faisant] de la tête des signes de dénégation. » (p. 65) En d'autres mots, il joue la comédie devant Folbèche pour mieux le leurrer : « Il dévisagea le prêtre, puis ouvrit la trappe à une bouffée de l'enthousiasme dont son cœur était assez plein pour qu'il pût le gaspiller, même par comédie. Sa figure était radieuse et ses yeux brillaient d'une confiance naïve. » (p. 61) Tom Brown, évidemment, n'a jamais songé à la conversion, mais Denis n'a aucun scrupule à duper son curé. Bref, on voit par ce mensonge que les zones interne et externe de Denis sont en contradiction. Jusqu'à maintenant, l'incohérence reste assez superficielle parce que Denis en a conscience. Il ment, mais délibérément, pour arriver à ses fins et pour conserver de bons rapports tant avec le pasteur Tom Brown qu'avec le curé Folbèche.

### 1.3.2 Les contradictions dialogiques non conscientes

Par l'entremise de ses dialogues, Denis laisse paraître un double discours, soit une divergence entre sa pensée et sa paroles. Il est alors conscient de la contradiction entre ses zones interne et externe. Par contre, en étudiant seulement la zone interne de Denis, c'est-à-dire sans tenir compte de ses dialogues, on s'aperçoit qu'elle renferme elle-même des contradictions. De cette façon, Denis donne l'impression que son discours interne est confus. La logique bakhtinienne veut que la zone du personnage soit codifiée par son propre langage littéraire. Suivant cette logique, les procédés narratifs employés par l'auteur pour décrire la zone intérieure de Denis renforceraient cette ambivalence, cette confusion. Et c'est le cas, puisque l'extrait suivant montre déjà qu'il existe une incohérence interne chez Denis :

Tom Brown ne tarissait pas d'éloges sur le pittoresque des Plouffe et sur le bel esprit sportif des Québécois. Denis sourit. Il ne lui restait qu'à obtenir sa place de reporter à *L'Action Chrétienne*.

Il s'était à peine engagé sur le trottoir de bois qui conduisait chez les Plouffe qu'il s'arrêta net et pâlit sous son hâle, comme si le choc produit par son arrêt trop subit eût renversé sur sa figure une nappe de l'inquiétude dont la tête d'un adolescent est pleine. (p. 57)



Ce passage montre que Denis peut passer d'un état émotif à un autre sans presque aucune transition, car la rencontre imminente avec Folbèche, revenant de chez les Plouffe, le fait changer brusquement d'humeur. Une minute auparavant, dans l'esprit de Denis, rien n'entachait ses rapports avec Tom Brown. Puis, lorsqu'il aperçoit le curé, tout s'assombrit. Le lecteur, grâce au contexte, déduit que Denis appréhende maintenant la discussion avec Folbèche, qui lui reprochera de côtoyer le pasteur. Pourtant, aucun indice textuel ne prépare à ce passage impromptu chez Denis de la joie à l'inquiétude. L'ascendant de l'Église, encore bien ancré dans les mentalités, incite-t-il Denis à craindre le curé? En fait, plusieurs passages narratifs montrent que le curé reste pour Denis une figure d'autorité : « [Folbèche] s'approcha si près que Denis recula d'un pas. De peur de paraître coupable, il se rangea aux côtés du prêtre et marcha lourdement, faisant craquer les planches du trottoir afin d'atténuer l'embarras du silence. » (p. 60) Denis se sait fautif aux yeux du curé et souffre du silence qui persiste entre eux : « Denis Boucher surveillait la bouche épaisse du prêtre responsable de son éducation, religieuse ou autre. Il avait lancé sa phrase comme un hameçon et s'attendait que la réponse, cordiale ou autoritaire, vînt alléger ou contracter son cœur. » (p. 60) Même si le jeune homme est dans une phase de libération, le curé arrive à le « gla[cer] encore une fois de son regard presque méprisant. » (p. 61) En présence du curé Folbèche, il retrouve même des comportements juvéniles : « Denis Boucher l'interrompt du même index craintif qu'il levait, une dizaine d'années auparavant, pour demander une explication de catéchisme. » (p. 64) Le sentiment de culpabilité manifesté par Denis porte à croire que les valeurs catholiques influencent encore sa morale.

Nous venons de voir que la zone interne de Denis comportait plusieurs sentiments, soit l'insouciance, l'envie de déjouer le curé et aussi une crainte persistante envers cette figure cléricale, symbolique de son appartenance religieuse. Cela permet déjà de constater des contradictions chez ce personnage. Le prochain passage nous fait lui aussi accéder à une facette de Denis, qui constitue un autre indice de sa confusion interne. Il révèle que le jeune Denis, en plus de mentir au curé, se ment en quelque sorte à lui-même : « Pourquoi tenait-il tant aux attentions de ce pasteur américain? Denis était trop ambitieux pour ne pas s'étonner d'avoir visé un but qui ne lui rapporterait aucun avantage. » (p. 66) Il est vrai que, tout compte fait, Denis retire peu d'avantages concrets de sa relation avec Tom Brown. Une explication plausible de son attitude est que l'attraction de Denis pour l'étranger découle de sa honte de ses origines familiales et sociales. Maurice Arguin

remarque à ce sujet l'attitude négative de Denis envers sa famille et son milieu<sup>60</sup>, ce qui expliquerait son irrémédiable attirance vers l'Américain. Denis prodigue de grands efforts pour s'extirper de son milieu social. Le lien qu'il tisse avec Tom Brown lui permet en partie de réaliser cet objectif, puisqu'il lui octroie la chance, dans une certaine mesure, de s'éloigner du terrain connu de son éducation catholique; moralement, les Américains figurent aux yeux des Canadiens français, mieux que quiconque, un milieu fascinant et corrupteur<sup>61</sup>. En outre, l'ambition sociale de Denis est aussi à l'origine de ses contradictions. Selon Robert Charbonneau, Denis veut fuir le quartier qui l'a vu naître. Son refus des conventions et ses interventions, qui ont des répercussions importantes sur l'avenir des autres personnages, sont symptomatiques du malaise constant qui l'habite : une envie de s'opposer à son milieu, tout en étant forcé de s'y soumettre<sup>62</sup>. Dès lors, nous comprenons que Denis ne recherche pas à s'opposer au curé Folbèche de façon systématique. Simplement, le prêtre se rapproche de tout ce qu'il veut fuir, et le rejet des valeurs paroissiales participe de sa tentative d'émancipation de cet environnement social<sup>63</sup>. Warren, en résumant l'attitude des Québécois avant les années 1960, apporte à son tour un éclairage sur les raisons de la présence dans la littérature québécoise de personnages, tels que Denis, aux prises avec ce genre de dualité. Il mentionne à cet effet le « restons traditionnels et progressifs » du gouvernement duplessiste. Même l'appellation « Révolution tranquille » traduit l'attitude des Canadiens français, à la recherche d'un équilibre, peut-être impossible, entre le progrès et la tradition. Selon lui, cette ambivalence est causée par la dichotomie entre les domaines moral et technique<sup>64</sup>. Dans les troisième et quatrième parties des *Plouffe*, Denis véhicule bien certaines idées libérales. Il alors est utilisé par l'auteur comme le représentant des opposants aux régimes traditionnels, qui soutiennent que le Québec, pour se moderniser, devrait effectuer des réformes au sein de ses institutions sociales, politiques et économiques<sup>65</sup>. Les « antitraditionalistes » reprochent au clergé d'être un instrument de domination, d'être

---

<sup>60</sup> « Milieu détesté dans *Au pied de la Pente douce*, trahi dans *Les Plouffe* et en marge duquel il se situe dans *Pierre le magnifique*. », Arguin, *op. cit.*, p. 86.

<sup>61</sup> Sirois, *op. cit.*, p. 192-193.

<sup>62</sup> « Roger Lemelin », chap. in *Romanciers canadiens*, Québec : Presses de l'Université de Laval, 1972, p. 73-74.

<sup>63</sup> Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal : HMH, 1967, p. 201.

<sup>64</sup> Warren, *loc. cit.*, p. 517.

<sup>65</sup> Jones, *op. cit.*, p. 157.

hostile envers les politiciens libéraux et d'être à la tête d'un système d'éducation qui ne répond plus aux besoins de la société. Denis, quant à lui, formule ce type de discours, mais à sa manière, c'est-à-dire en affrontant l'autorité du curé. Il se place dans le courant de l'effritement des croyances religieuses et de la laïcisation<sup>66</sup>. Finalement, ce personnage s'inscrit dans *Les Plouffe* comme un agent de changement, certes, mais avec les réticences propres aux années 1940. Cela explique pourquoi sa zone interne est en accord avec la nouveauté, avec la modernité, mais qu'à la fois elle ne peut renier entièrement ses origines, du moins, elle ne le peut pas à ce stade du récit.

#### 1.4 Les discours de l'auteur

Selon Bakhtine, le texte littéraire dissimule toujours le discours de l'auteur, même si ce discours est occulté par les personnages ou encore par l'apparente neutralité de la narration. Certains personnages, comme celui de Denis Boucher, révèlent toutefois davantage la pensée de l'auteur. C'est le cas dans un passage déjà cité, où la manière dont est qualifiée l'inquiétude de Denis, « dont la tête d'un adolescent est pleine » (p. 57), dissimule le jugement de l'auteur : même si ce passage relève de la zone interne de Denis, il apparaît peu probable qu'il porte un tel jugement sur sa propre condition d'adolescent. De cette manière, l'auteur superpose plusieurs discours, dont le sien, dans une même phrase. Ce procédé, nous l'aurons deviné, se répète à maintes reprises dans le texte, et ce, dans toutes ses dimensions<sup>67</sup>. En ce qui concerne l'influence américaine et la tradition catholique, le discours de l'auteur revêt des traits particuliers et identifiables, car les romans québécois d'avant 1940 et ceux d'après sont différents, l'écriture elle-même ayant évolué<sup>68</sup>. Les œuvres de cette période charnière de l'histoire ont intégré un nouveau style, imputable à la croissance de l'urbanisation, à l'industrialisation et aux thématiques qui en découlent, telles que le déracinement, l'éclatement des institutions, les

---

<sup>66</sup> Bouchard, *loc. cit.*, p. 420.

<sup>67</sup> L'étude d'Anne Élane Cliche d'*Au pied de la pente douce* utilise aussi les concepts bakhtiniens. Nous pouvons constater plusieurs similitudes entre cet autre roman de Lemelin et *Les Plouffe*, notamment en ce qui concerne le dialogisme. Voir « Un romancier de carnaval? », *Études françaises*, vol. 23, n° 3, 1987, p. 43-54.

<sup>68</sup> Voir O'Leary, *op. cit.*, p. 81; Michel-Lucien Gaulin, « Le monde romanesque de Roger Lemelin et de Gabrielle Roy », in *Le roman canadien-français*, t. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, sous la dir. de Paul Wyczynski, Montréal : Fides, 1977, p. 133; Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 112; Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 125.

conflits de valeurs et l'isolement. Ces bouleversements sociaux résultent en partie de l'influence américaine, tant sur le plan idéologique qu'économique, et contribuent à l'effervescence littéraire. Jean-Charles Falardeau réfléchit à la relation d'interdépendance entre l'œuvre littéraire et la société. Selon lui, l'œuvre convoque le lecteur dans son univers romanesque, qui ne correspond pas à la société réelle, mais qui en découle tout de même. L'auteur partage une vision unique, la sienne, issue de la société à laquelle il est inéluctablement lié et de laquelle il se distancie plus ou moins par l'entremise de l'écriture. Cette vision auctoriale « ne serait pas ce qu'elle est si les choses n'étaient d'abord ce qu'elles sont.<sup>69</sup> » Cela exprime le rapport de l'auteur à la société réelle, peu importe le degré de recomposition de celle-ci dans l'œuvre. Les romans de mœurs urbaines, dont *Les Plouffe*, composent un échantillonnage riche pour qui, comme Falardeau, se penche sur les milieux sociaux dans les romans québécois, puisqu'ils traitent du choc causé par le passage de la société traditionnelle à la société moderne, des problèmes d'adaptation qui sont reliés à ces perturbations et des conflits de valeurs. Lamonde observe de son côté une progression de ces milieux sociaux dans le roman. À son avis, les espaces et les codes urbains dans lesquels se placent les romans québécois se redéfinissent et deviennent plus américains. Les romanciers manifestent de plus en plus leur identité dans leur appartenance à l'Amérique plutôt qu'à la France<sup>70</sup>. Nous verrons comment les perturbations sociales se répercutent dans les discours de l'auteur, tout en gardant à l'esprit que le lien sociétal peut s'affirmer dans l'œuvre tant par sa teneur que par sa forme.

#### 1.4.1 La pluralité de discours

Par l'entremise du curé Folbèche et de Denis Boucher, nous voyons que les discours du roman se rattachent à une forme précise, et que le style littéraire aide lui-même à décrire l'aspect de la société dont l'auteur traite. À ces premiers procédés formels que nous avons vus s'ajoutent aussi ceux empruntés au roman humoristique, bien que *Les Plouffe* n'appartienne pas tout à fait à ce genre. Un exemple de procédé tiré du style humoristique est la dissimulation de la parole d'autrui — le plus souvent, le « langage populaire » — dans une narration en apparence objective. Bakhtine identifie le recours au langage

---

<sup>69</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 123.

<sup>70</sup> Lamonde, *op. cit.*, p. 74.

commun comme l'un des fondements du roman humoristique et aussi comme l'une des façons d'intégrer différentes strates de langage, voire de sens, au roman. On reconnaît le langage commun parce qu'il est utilisé autant à l'oral qu'à l'écrit par la plupart des gens appartenant à un certain milieu. L'utilisation du langage commun sert à transmettre dans le texte l'opinion publique. Mais ce qui rend d'autant plus intéressant l'observation de ce langage est le jeu auquel se prête l'auteur, puisqu'il s'en écarte plus ou moins, qu'il « l'objectivise en se plaçant en dehors, en réfractant ses intentions au travers de l'opinion publique (toujours superficielle, et souvent hypocrite), incarnée dans son langage.<sup>71</sup> » Toujours dans l'extrait des *Plouffe* se rapportant à la discussion entre Denis et le curé, nous reconnaissons l'intégration du langage commun, qui appartient aux Canadiens français de l'époque. En effet, même en l'absence de discours directs venant d'eux, l'opinion populaire se lit à même la narration. Voici un premier exemple de l'insertion textuelle du langage commun dans le roman : « L'épidémie qui déferlait sur le christianisme depuis vingt ans avait-elle contaminé la famille unie de ses ouailles du microbe si redouté du communisme? » (p. 59) Cet extrait traduit une réflexion du curé Folbèche, mais l'allusion au communisme, qualifié de « microbe », pourrait provenir de la bouche de la plupart des catholiques traditionnels. Il en est de même pour d'autres expressions communes telles que « la poigne solide d'un vrai père » (p. 59), « une belle église, un beau presbytère, de fières écoles » (p. 60) ou encore « la dangereuse et ingrate période de l'adolescence » (p. 60). Ces extraits, tirés de la narration, relèvent tous du lieu commun dans le contexte de l'époque. En outre, le recours au langage commun se glisse même dans les discours directs, et pas que dans la narration. Cela fait en sorte, encore une fois, qu'on puisse retrouver dans la même allocution la superposition de plusieurs discours. Dans l'exemple suivant, Denis Bouchier s'exprime par le lieu commun : « C'est la jeunesse, monsieur le curé. C'est la jeunesse. On se sent léger. » (p. 61) Le curé fait de même en parlant de Tom Brown, qui selon lui, fait semblant d'être sympathique : « D'ailleurs, la visite, c'est comme ça. C'est tout miel et tout sucre pour être bien dans votre maison. » (p. 65) La portée des dialogues est multipliée quand les personnages s'expriment par l'emploi de ces jugements courants. Le langage commun est parsemé dans toutes les parties du texte, et son utilisation peut être interprétée, selon André Belleau, comme le dessein de l'auteur d'affirmer l'importance du langage et de la culture populaires dans la société. Il croit que, pour des raisons historiques, le Québec reste très imprégné de la culture populaire et il estime cette culture aussi complète et englobante que

---

<sup>71</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 123.

son versant « sérieux »<sup>72</sup>. Belleau ajoute qu'il faut distinguer la raison de l'expression. Selon lui, les auteurs québécois ont particulièrement conscience de cette différenciation, et cela se répercute dans leur manière d'agencer les niveaux de langue dans leur roman : le personnage qui parle le mieux n'est pas forcément celui qui a raison<sup>73</sup>. En employant le langage commun dans *Les Plouffe*, l'auteur veut-il attribuer un pouvoir de parole à ceux qui ne l'ont guère souvent, comme c'est le cas, par exemple, des paroissiens? Par ce recours délibéré au langage courant dans son œuvre littéraire, l'auteur contribue également à briser les conventions établies. Il participe à l'éclosion d'une littérature québécoise riche d'une esthétique personnelle. Selon Arguin, la langue québécoise, d'abord un handicap majeur pour l'écrivain, est finalement devenue le moteur de son évolution sur le plan de sa conscience stylistique<sup>74</sup>. De cette manière, *Les Plouffe* s'affirme comme un roman qui réclame déjà une progression sociale, même s'il a été écrit dans les années 1940, et le recours au langage commun nous encourage à croire que cette lutte pour la modernité s'effectue tout autant sur le plan de la forme que sur celui du fond.

En plus des discours recensés dans les zones des personnages et celui du langage courant, il en existe encore plusieurs autres qui stratifient le roman. Selon Belleau, les mots et les phrases arrivent à l'esprit de l'écrivain déjà chargés d'un bagage de sens, qui provient des discours littéraires et sociaux<sup>75</sup>. Par exemple, le discours catholique est l'un des plus présents dans *Les Plouffe*. L'auteur en utilise ses expressions typiques comme : « les grandeurs du sacerdoce » (p. 59), « leur mère, la Sainte Église » (p. 59) ou « sa belle église consacrée » (p. 61). D'une façon semblable, les discours nationaliste et anti-impérialiste enrichissent l'ensemble du texte. Dans *Les Plouffe*, l'auteur s'intéresse d'ailleurs aux rapports particuliers entre le nationalisme et le catholicisme au Québec. Le chapitre suivant nous permettra de revenir en détail sur ces rapports, mais déjà quelques discours directs du premier extrait en donnent un aperçu. Par exemple, Denis, dans le but de gagner la confiance du curé, lui promet d'adopter un ton anti-impérialiste dans ses articles : « ... je balafrerai la face de nos ennemis les Anglais... » (p. 62) Folbèche, de son

---

<sup>72</sup> « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, n° 111, vol. 19, n° 3 (mai-juin 1977), p. 33.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>74</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 16.

<sup>75</sup> André Belleau, « Condition d'une sociocritique », *Liberté*, n° 111, vol. 19, n° 3 (mai-juin 1977), p. 113.

côté, admet sans honte son impression négative des anglophones quand il reproche à Denis de fréquenter Tom Brown : « Et un Anglais, encore! » (p. 62) Ces multiples étages sémantiques produisent un dialogue permanent entre les thématiques sociales importantes du texte et nous rappellent ainsi leur « indissociabilité ».

#### 1.4.2 Le jugement de l'auteur et l'effet ironique

Plusieurs critiques ont relevé la verve de Lemelin et son adresse à parodier. Selon Daniel Bertrand, un des biographes de Lemelin, les Plouffe caricaturent peut-être mieux la famille québécoise qu'ils n'en font un portrait type. Ils revêtent des traits familiers, mais ils ne permettent pas aux Québécois de s'identifier tout à fait à eux<sup>76</sup>. Le style humoristique de Lemelin, sa plume qu'on sent ironique et l'agencement particulier des discours sont peut-être la cause de la prise de distance naturelle du lecteur à l'égard des personnages. Car l'auteur ne fait pas que dépeindre les facettes de ces figures québécoises : il les critique. Par exemple, la récrimination adressée à la tradition catholique est exposée dans le texte au moyen de différents procédés, et cela se répercute beaucoup dans l'image que projette le curé Folbèche. Pour le montrer, nous reprendrons un exemple relevé en début de chapitre lorsqu'il était question de l'inquiétude du curé : « ... sur son visage se superposait le souci de ne pas perdre pied au souci bien plus important qui avait motivé sa visite alarmée chez les Plouffe. » (p. 58) Cet extrait reflète la zone du personnage du prêtre, mais le discours de l'auteur est inséré dans les qualificatifs du souci, soit « bien plus important ». Ce procédé est appelé par Bakhtine la « motivation pseudo-objective<sup>77</sup> ». Celle-ci peut se manifester sous la forme d'une remarque, qui semble au premier abord sérieuse et objective, mais qui en réalité est plutôt ironique. Cette précision, « bien plus important », apportée par l'auteur, donne au souci de Folbèche un caractère ridicule, même si l'expression devait normalement laisser croire le contraire. Cette ironie de l'auteur, nous la détectons entre autres parce que l'ensemble du portrait de Folbèche est caricatural : d'autres éléments mis en place dans le texte nous confirment que l'auteur se moque de lui. Par exemple, un peu plus loin, la description qui est faite du curé révèle encore le jugement de l'auteur, et la motivation pseudo-objective est à nouveau utilisée :

---

<sup>76</sup> *Lemelin l'enchanteur*, Montréal: Stanké, 2000, p. 96.

<sup>77</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 138-139.



Ses épaules étaient plutôt tombantes, comme tirées vers le bas par la soutane sobre et propre, mais qui, pour le prêtre, semblait devenue trop lourde. Le socle, heureusement, rassurait par sa solidité. Les bottines de M. Folbèche excitaient l'envie des amateurs de semelles épaisses et les marguilliers même les plus courtisans n'avaient jamais pu convaincre le cordonnier de leur poser des semelles semblables à celles de M. Folbèche. Ceux qui avaient tenté l'exploit établissaient, des yeux, en présence de leur pasteur, de discrètes comparaisons de pieds. Les semelles du curé battaient toujours les leurs par deux lignes au moins. (p. 59)

La motivation pseudo-objective peut résider en un seul mot. Dans ce cas-ci, l'adverbe « heureusement » crée l'effet d'ironie. Inséré dans la narration descriptive, il ajoute une touche de subjectivité, signalant du même coup au lecteur la possibilité d'un glissement vers une tonalité caricaturale, et c'est finalement ce qui se produit. L'accent porté sur l'épaisseur des semelles des chaussures de M. Folbèche confirme l'intention de l'auteur de caricaturer ce personnage, ce qui est une tendance constante chez Lemelin. Puis, dans ce même passage se joint au procédé de la motivation pseudo-objective celui de la construction hybride. L'hybridité permet elle aussi de dédoubler le sens d'une phrase. Elle correspond « à un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux « langues », deux perspectives sémantiques et sociologiques.<sup>78</sup> » Bakhtine mentionne en outre qu'aucune frontière ou indication formelle, dans la syntaxe ou la composition de la phrase, ne signale l'existence d'un changement de registre. Ce dernier passage des *Plouffe* comporte aussi une construction hybride, car deux sens se dégagent de la première phrase. L'idée de la descente frappe déjà lorsqu'il est question des épaules de Folbèche, « tombantes, comme tirées vers le bas » : on insiste à nouveau sur l'idée de la chute de l'Église, symbolisée par la faiblesse physique du prêtre. Mais lorsqu'il est question de la soutane, les sens continuent de se multiplier, car la qualification du vêtement par les épithètes « sobre et propre » va à l'encontre du reste de l'énoncé et paraît presque superflue. Auparavant, nous avons déjà observé la métaphorisation autour de ce vêtement. Il semble que ce soit encore le cas dans ce passage. Effectivement, la sobriété et la propreté peuvent très bien qualifier l'Église elle-même, et cela l'oppose d'autant plus à l'influence américaine, réputée pour ses mœurs libérales. De plus, la soutane est également considérée comme « devenue trop lourde », ce qui renforce l'idée qu'elle symbolise la perte de pouvoir de

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 125-126.



l'Église catholique. La construction hybride est aussi utilisée dans l'extrait suivant<sup>79</sup> : « [...] le curé] jeta le regard machinal et distrait du grand seigneur terrien qui fait semblant d'inventorier par habitude jusqu'aux coins les plus reculés de son domaine... » (p. 58) Cette fois, l'auteur accorde du prestige au curé, en le comparant à un grand seigneur, propriétaire de vastes terres, mais il minimise tout à la fois la prestance de ce rôle en prenant la peine de préciser que le regard du seigneur est « machinal et distrait » et qu'il ne fait que « semblant d'inventorier ».

Le discours de l'auteur malmène donc le catholicisme. En revanche, Lemelin, comme son personnage Denis Boucher, juge davantage la tradition catholique que la religion en soi. Il n'en attaque pas la dimension spirituelle, mais bien ses figures d'autorité qui contraignent les comportements, qui dressent les consciences. Comme le prêtre incarne justement les valeurs d'autorité et de rigidité de la religion, il est naturel qu'il soit ciblé par la satire de l'auteur<sup>80</sup>. Aujourd'hui, nous sommes en droit de nous demander si cette attitude critique des auteurs était nécessaire. Gérard Bouchard nous porte à croire que oui, puisqu'avec le recul il identifie trois échecs de la religion catholique au Québec : elle n'a réussi ni à imprégner les esprits, ni à soulever dans sa population des élans collectifs, ni à avoir une vision commune de l'idéal social. À cause de ces trois insuccès, le catholicisme n'aurait pas légué de patrimoine symbolique durable<sup>81</sup>. En critiquant l'Église catholique, le roman montre que ces échecs étaient déjà prévisibles et on peut soutenir qu'il réclamait indirectement une décléricalisation.

D'un autre côté, il faut aussi considérer que le milieu dans lequel baigne Roger Lemelin l'encourage à critiquer la tradition catholique. Le modernisme artistique devance généralement celui du domaine religieux<sup>82</sup>. Il est intéressant de remarquer que le roman est publié en 1948 sur la toile de fond de la parution du *Refus global*. Évidemment, il y a une différence de degré entre les revendications des signataires et celles de Lemelin, qui sont plus modestes. Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, on sent que les revendications se prononcent contre un large éventail de constituantes de la société associées au

---

<sup>79</sup> Le curé sort de chez les Plouffe et s'apprête à rejoindre Denis Boucher qui l'attend sur le trottoir.

<sup>80</sup> Racine, *op. cit.*, p. 78.

<sup>81</sup> Bouchard, *loc. cit.*, p. 431.

<sup>82</sup> Warren, *loc. cit.*, p. 505.

passéisme, notamment la tradition religieuse, l'ordre établi et l'habitude<sup>83</sup>. Bref, les artistes et l'auteur des *Plouffe* présentent un point commun : ils sont plus axés sur le rejet du passé que sur la valorisation du renouveau qu'ils espèrent, peut-être parce que le monde moderne auquel ils rêvent se dessine encore de façon très abstraite pour eux et qu'ils ne savent pas encore exactement comment l'appréhender.

Grâce aux thématiques de la tradition catholique et de l'influence américaine, plusieurs éléments sont déjà mis en place pour entrevoir les prémices de la Révolution tranquille dans *Les Plouffe*. Le bas clergé demeure traditionnel, mais le texte remet en question son esprit de conservation, et on sent déjà dans le haut clergé une ouverture à l'américanisme au Québec. Par ailleurs, le personnage de Denis Boucher n'est pas encore totalement déchiffré, mais il paraît se raccrocher à la modernité autant que possible, malgré l'influence du contexte auquel il appartient. Nous avons également déjà identifié quelques indices d'interprétation du discours auctorial. Les procédés littéraires, tels que la motivation pseudo-objective et les autres types de construction hybride, permettent à l'auteur de stratifier son texte et nous nous attendons dès lors à ce que la formulation d'une idée puisse en camoufler d'autres. Cette dynamique textuelle rappelle le personnage de Denis, chez qui on peut observer une dichotomie semblable entre le comportement et la pensée. En ce sens, le lien entre l'auteur et le personnage de Denis tend à se confirmer, du moins par rapport à la tradition catholique et à l'influence américaine. Nous examinerons subséquemment si ce rapprochement se renforce quand nous étudierons les autres thèmes, mais surtout nous tâcherons de comprendre s'il peut élucider notre lecture du roman.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 506.

## CHAPITRE II

### LE NATIONALISME ET L'IMPÉRIALISME

La deuxième partie du roman se déroule en 1939. La déclaration de la guerre en Europe cause plusieurs bouleversements politiques. D'entrée de jeu, cette partie du roman établit le lien entre la visite de Tom Brown et la suite des événements, comme si la venue d'un étranger signalait dans le récit l'introduction du Québec dans une période de perturbations sociales. Cela est insinué très tôt dans le texte : « D'habitude, chez [les Plouffe], on passait d'une année à l'autre sans qu'il y eût rien de changé que les calendriers. Mais depuis la venue du pasteur Tom Brown, une ère nouvelle éclosait, portant une mystérieuse semence d'événements. » (p. 129) Cette partie du roman, comme les suivantes en fait, commence par un « microbulletin » d'informations internationales : « Mai 1939! Hitler provoquait l'Europe. Les journaux débordaient de nouvelles importantes. Pour la première fois dans l'histoire de la Couronne britannique, les souverains débarquaient à Québec et visitaient le Canada. » (p. 129) L'association entre l'entrée en guerre et l'intérêt de l'Angleterre pour ses anciennes colonies se fait assez abruptement, sans transition, et l'opportunisme des Britanniques est ouvertement décrié, d'une part par l'auteur, vu cette entrée en matière, et d'autre part par un personnage comme Théophile Plouffe : « Peuh! Le roi! Ça vient nous voir quand c'est mal pris. Il a peur d'Hitler, il vient nous parler en français pour mieux nous rouler dans la conscription. » (p. 132) D'un mouvement naturel, les nationalistes comme le père Plouffe cherchent en l'Église catholique — qui s'est toujours élevée comme un rempart contre l'assimilation britannique — une alliée pour rejeter l'ennemi anglais. Malheureusement pour eux, plus le Québec est secoué par les événements internationaux, plus un conflit au sein de l'Église émerge, et nous pouvons déjà prévoir que le cardinal Villeneuve adoptera le même discours que celui de Mackenzie King en ce qui concerne la visite des souverains, c'est-à-dire qu'il l'appuiera. Toujours en fonction des rapports entre l'Église catholique et la politique, il sera maintenant question des différents discours reliés

à la thématique du nationalisme, et nous ferons ressortir certains moments du récit entourant la visite des souverains britanniques en sol canadien en 1939.

## 2.1 Mise en contexte

La Deuxième Guerre mondiale est bien sûr un événement politique majeur aux répercussions multiples dans l'évolution sociale et politique du Québec. Elle est déclenchée le 1<sup>er</sup> septembre 1939, mais, pour le Canada, l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, le 3 septembre, est encore plus déterminante. À la recherche de l'appui de son ancienne colonie canadienne, les souverains britanniques traversent l'Atlantique. Aux mois de mai et de juin 1939, George VI et sa femme Élisabeth visitent le Canada : « Cet important voyage royal a pour but de renforcer le soutien du Canada à l'endroit de la Grande-Bretagne à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Le succès est immense, les foules en extase manifestent de forts sentiments pro-britanniques.<sup>84</sup> » Même au Québec, le couple royal obtient dans l'ensemble un accueil chaleureux des Canadiens français, qui ne semblent pas encore établir le lien de cause à effet entre la guerre et cette visite.

Le charme n'opère cependant pas sur d'irréductibles nationalistes canadiens-français, car ceux-ci entretiennent encore des sentiments négatifs, vestiges des conflits passés avec l'Angleterre. C'est pourquoi les questions identitaires reviennent au cœur des préoccupations reliées à cet événement politique : à l'époque des *Plouffe*, le nationalisme se définit par le rejet de l'autorité britannique et par la valorisation de la mère patrie, la France. Les discours nationalistes rejoignent ceux de l'abbé Lionel Groulx, qui encouragent les Québécois à s'accrocher aux origines françaises et à refuser toute influence anglo-saxonne<sup>85</sup>. L'anglophobie est encore courante et entretient un lien inéluctable avec l'anti-impérialisme. Ainsi, nous observerons le thème du nationalisme par le biais de l'imminence de la guerre, tout en nous questionnant sur l'évolution de cette idéologie politique. L'histoire a montré que le nationalisme de droite avait muté en un mouvement de gauche, davantage après les années 1960; le passage des nationalistes d'un

---

<sup>84</sup> Robert M. Stamp et Jean-Paul Roy, « Visites royales », *L'encyclopédie canadienne*, en ligne, s. d. <[www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ART0006992](http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ART0006992)>, consulté le 2 janvier 2010.

<sup>85</sup> Weiss, *loc. cit.*, p. 229.

parti comme l'Union nationale à un autre comme le Parti québécois est révélateur à ce propos, si l'on se fie aux lignes directrices dominantes de ces organisations politiques. La baisse de popularité de l'Union nationale à partir des années 1960 et l'accession au pouvoir du parti libéral<sup>86</sup> sont également symptomatiques du fait que les Québécois tendent vers un renouveau politique et qu'ils poursuivent leur quête identitaire. *Les Plouffe* donne-t-il déjà des indices de cette transformation politique à venir? La recherche de cette évolution et de ses séquelles sur l'Église catholique au sein du roman guideront notre lecture du texte dans ce chapitre.

## 2.2 Le discours nationaliste

En observant en particulier l'idéologie nationaliste dans le roman, les rapports entre la religion et la politique semblent se concrétiser encore plus, puisqu'ils sont exacerbés par la venue des souverains britanniques au Québec, une présence qui suscite énormément de réactions. Dans les extraits auxquels nous nous référerons, le discours nationaliste est principalement véhiculé par trois personnages. Il s'agit de Théophile Plouffe, du curé Folbèche et de Denis Boucher. Si ces personnages se démarquent en représentant cette doctrine politique avec force, leurs attitudes par rapport à l'événement de la visite royale se distinguent. Le curé Folbèche et Denis Boucher ne s'entretiendront pas entre eux à ce sujet, mais nous pourrons tout de même établir leur rapport au nationalisme par les discussions qu'ils auront respectivement avec Théophile Plouffe<sup>87</sup>.

### 2.2.1 Le curé Folbèche et l'intériorisation du discours nationaliste

Dans le chapitre précédent, nous avons relevé la cohésion entre les zones intérieure et extérieure du curé Folbèche, soit dans la narration et dans les discours directs qui se rapportaient à lui. Cela changera maintenant qu'il se trouve dans une situation où il autocensure son sentiment patriotique envers le Canada français, de peur d'être accusé de

---

<sup>86</sup> Le Parti libéral du Québec est au pouvoir de 1960 à 1966 et ensuite de 1970 à 1976. Entre les deux, on observe un retour de l'Union nationale.

<sup>87</sup> Voir appendice A, extraits 2 et 3, p. 119-126.

désobéissance par les autorités ecclésiastiques<sup>88</sup>. Le curé choisit de dissimuler sa sympathie à la cause de Théophile Plouffe.

Le père Plouffe est en fait l'une des plus évidentes incarnations de l'anglophobie dans le roman. Même si le diocèse a reçu l'ordre du cardinal de parer les maisons du quartier pour accueillir les souverains, Théophile désobéit à l'autorité religieuse en refusant de décorer la sienne, et fait du même coup un pied de nez à l'Angleterre : « Dans sa nudité sale, parmi ses sœurs attifées des plus gais colifichets, [sa maison] se préparait à braver le roi d'Angleterre. » (p. 131) Dépouillée de toute décoration, on la décrit comme « une tache énorme » (p. 131). On renvoie aussi la maison « butée » (p. 131) au visage de Théophile : « La barbe longue, les traits durcis par une indignation qui le faisait grogner, il avait l'air aussi buté que sa maison. » (p. 132) Théophile s'écarte de la fête pour dénoncer les raisons politiques de la présence de la royauté britannique en sol canadien. Ainsi, il fait preuve de plus de lucidité que la plupart des Canadiens français, qui oublient leurs scrupules envers les Anglais le temps de la visite des souverains.<sup>89</sup> De son côté, Théophile est persuadé que l'Angleterre menace une fois de plus de placer le Québec sous son joug. Il réagit violemment pour contrer cette forme d'aliénation politique dont sont une fois de plus victimes les Canadiens français<sup>90</sup>.

Théophile et le curé Folbèche partagent des idées conservatrices en ce qui a trait à l'identité nationale. L'interaction entre ces deux personnages est capitale pour comprendre l'opinion du curé sur la question du nationalisme, puisque Théophile verbalise à la fois son propre discours et celui du prêtre. La narration elle-même le confirme : « M. le curé lié par ses responsabilités, ne pouvait dire sa pensée et il venait à lui, Théophile, pour lui faire crier les paroles qu'un curé, en la circonstance, devait taire. » (p. 139) Théophile comprend toutefois que le curé doit maquiller ses véritables convictions : « Vous devez obéir, c'est entendu. Et je vous respecte quand je sais ce que vous pensez. » (p. 140) La fusion idéologique entre ces deux personnages est telle que Théophile

---

<sup>88</sup> Nous reviendrons au point 2.3.2, p. 47, sur les dialogues du curé Folbèche qu'on peut qualifier d'impérialistes.

<sup>89</sup> Cette lucidité est le résultat de la cohérence de Théophile dans l'ensemble du roman par rapport au nationalisme. Ce personnage incarne un courant idéologique, sans être nécessairement représentatif de la pensée de l'auteur.

<sup>90</sup> Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 135.

s' imagine même « [entrer] dans le cœur de M. Folbèche et [...] y lire ses pensées les plus intimes. Ébloui par cette intimité, il se [voit] prenant le curé par le bras et s'élevant avec lui dans un vol majestueux au-dessus d'immenses champs d'épis canadiens-français. » (p. 140) L'adéquation entre la zone intérieure du curé et les discours de Théophile s'explique entre autres par cette tendance des nationalistes à rechercher le soutien des curés catholiques pour défendre leurs intérêts et pour combattre l'autorité britannique. Cette alliance est même admise et diffusée dans certains médias. Par exemple, une revue comme l'*Action française* s'affiche à cette époque comme étant catholique et nationaliste. En parlant de cette revue dans son article, Jean-Claude Dupuis affirme que la pensée directrice de ce média visait le rayonnement de la nationalité canadienne-française, dans tous les domaines, et que cette nationalité n'allait pas sans l'association de la langue française et de la foi catholique<sup>91</sup>. Rencontrer dans *Les Plouffe* un curé politisé et nationaliste n'a donc rien d'étonnant. De plus, Romain Légaré, qui a étudié en particulier les personnages de prêtres, prétend que Folbèche se montre même sous un aspect plus politique que sacerdotal<sup>92</sup>. Il n'a pas tort. Par contre, dans l'extrait que nous étudions maintenant, les dialogues du curé ne laissent rien paraître de son combat pour la culture canadienne-française. C'est pourquoi il devient nécessaire de nous appuyer sur la narration pour reconstituer son point de vue politique.

Puisque le curé cache son patriotisme canadien-français, cette partie du texte expose inévitablement une dichotomie entre les zones intérieure et extérieure ce personnage. Par exemple, bien que le curé interroge Théophile, d'un ton naïf, sur l'absence de décoration de sa maison, il le fait avec « des yeux pétillants de malice » (p. 138), et Théophile décode tout de suite cette « lueur malicieuse qui [brille] dans le regard du curé » (p. 138) comme son appui à la cause nationaliste. C'est pourquoi le père Plouffe lui répond sans gêne qu'il est « contre les Anglais [...]. Le roi comme les autres » (p. 138). Le curé nous confirme son vrai sentiment puisqu'il est « intérieurement ravi de cette réponse » (p. 138), et cela exprime bien, encore une fois, le décalage entre ses paroles et sa pensée. Même les dialogues de Théophile mettent en relief la contradiction entre les zones du curé : « Pensez-vous qu'un bon Canayen comme vous [...] qui nous avez appris comment les Anglais nous ont envahis, comment ils ont essayé de nous faire perdre la Foi, notre

<sup>91</sup> « Nationalisme et catholicisme », *Action nationale*, vol. 82, n° 4 (avril 1992), p. 526.

<sup>92</sup> « Le prêtre dans le roman canadien-français », in *Le roman canadien-français*, t. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, sous la dir. de Paul Wyczynski, Montréal : Fides, 1977, p. 170.



Langue [...] va me faire accroire qu'il est pour le roi des Anglais? » (p. 140) En écoutant Théophile, le curé est « attendri par une inspiration patriotique » (p. 140), ce qui augmente encore la force de son sentiment nationaliste dans la narration.

Théophile se sert des rébellions des Patriotes pour tenter de réveiller chez le prêtre son sentiment de révolte envers les Anglais, et il ressort de ce dialogue un enjeu majeur du roman, celui de la rupture au sein du clergé. Les discours directs de Théophile sont alors utilisés comme des lieux de stratification de sens, tout autant que la narration. Ainsi que l'a remarqué Bakhtine, les paroles des personnages comportent, elles aussi, plusieurs degrés d'autonomie, notamment du point de vue sémantique. Elles peuvent proposer un angle d'observation inattendu, par exemple en réfractant les intentions de l'auteur. Ce dernier peut disposer des dialogues pour y introduire un second langage, étranger à celui du personnage, que ce soit le sien ou celui d'un autre<sup>93</sup>. Nous observerons cette stratification dans l'extrait suivant, où Théophile s'adresse à Folbèche :

— Cher monsieur le curé. C'est un homme prêt à se faire tuer pour vous qui vous parle. Vous autres, nos bons curés, vous nous avez toujours conservés et vous n'avez jamais changé de moyens. C'est simple : on a été, on est contre, pis on sera toujours contre les Anglais. Avec les évêques, c'est toujours plus compliqué. Vous savez l'histoire du Canada par cœur. Rappelez-vous 1837. Les troubles. Vous autres, les curés, vous étiez avec le peuple, vous nous cachiez dans les églises, vous vous battiez pour l'indépendance du Canada. Pis, tout d'un coup, bang! les évêques décident qu'on était mieux de rester fidèle à l'Empire britannique. Ça a été la même chose contre les Américains.

.....  
M. Folbèche était content. Le peuple se ralliait donc à eux, les modestes curés qui n'enseignaient pas à l'Université et ne deviendraient jamais évêques? Les ouailles s'étonnaient de voir l'Archevêché différer d'opinion avec le bas clergé en matière de politique. Le vieux curé s'inquiéta un instant de cette division apparente dans la hiérarchie cléricale, mais le plaisir d'avoir l'opinion publique de son côté facilitait à son esprit les raccords les plus ardues. (p. 140-142)

D'abord, le nationalisme est appelé à subir une transformation. L'extrait, en mentionnant l'étonnement des paroissiens sur les désaccords politiques dans l'Église, suggère que cette idéologie se scinde désormais en deux trajectoires, l'une plus traditionnelle et l'autre plus moderne. Cependant, Folbèche omet de considérer cette transformation dans son

---

<sup>93</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 136.

raisonnement. Pour lui, tous les Canadiens français envisagent l'avenir du Québec de façon semblable, Théophile représentant à ses yeux l'exemple type du nationaliste canadien-français, qui « a été », qui « est contre » et qui « sera toujours contre les Anglais ». C'est pourquoi le curé ressent un tel soulagement à l'écoute du discours de son paroissien. Ensuite, les dialogues de Théophile verbalisent un aspect de la pensée du curé, en faisant référence au conflit à l'intérieur de l'Église : il accuse à deux reprises les évêques de prendre des décisions contraires à la volonté des curés et de la population canadienne-française. Ces discours directs mettent en relief la fracture dans l'Église, et celle-ci est symptomatique de l'évolution dans cette institution. Maintenant, les Théophile Plouffe et les curés Folbèche — campés, inflexibles, dans leurs positions — se dissocient du cardinal Villeneuve et de certains évêques. Compte tenu du climat de la guerre, ces derniers, au sommet de la hiérarchie cléricale, adoptent une position en continuité avec le bon-ententisme traditionnel. Ils agissent également de la sorte par obligation morale d'intervenir pour aider les nations opprimées<sup>94</sup>. Mais, peu importe leurs raisons, en appuyant la participation au conflit, ils témoignent aux yeux des nationalistes de leur fidélité à l'Angleterre et au gouvernement canadien. La décision du cardinal Villeneuve et de certains évêques engendre une division au sein du bas clergé québécois, et cette rupture se répercute dans le nationalisme. Nous l'avons dit, le nationalisme et le catholicisme ont longtemps entretenu d'étroits rapports, mais on voit maintenant, grâce à l'attitude du cardinal, que cette tendance s'atténue dans les paliers supérieurs du clergé, vu les événements internationaux. Dans la partie suivante, qui porte sur Denis Boucher, il sera question du nationalisme de droite, que l'auteur critique fortement. Cependant, le personnage de Denis véhicule également que cette idéologie est appelée à évoluer.

### 2.2.2 Le nationalisme et le personnage de Denis Boucher

Le personnage de Denis Boucher permet aussi d'aborder le nationalisme de droite et la transformation prochaine de cette idéologie politique. Nous l'avons présenté dans le premier chapitre comme étant plus ouvert que les traditionalistes catholiques sur la question de l'américanisme; il aurait été logique de voir Denis contre les valeurs du nationalisme de droite. Pourtant, il n'en est rien. Nous avons perçu Denis, dans le chapitre précédent, comme étant d'un naturel instable, et cela se manifeste maintenant

---

<sup>94</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 14.

sur le plan politique. Cette inconstance chez lui, qui revient continuellement, devient dans notre analyse la seule régularité que présente ce personnage. Ses contradictions sont déjà visibles lorsqu'on apprend qu'il doit produire deux comptes rendus du défilé royal. Denis a réussi à devenir reporter à *L'Action Chrétienne*, mais il rédige également un compte rendu pour un autre journal, *Le Nationaliste*, sous le pseudonyme de « L'Indou », et ce, même si ces deux journaux ont des visées politiques opposées. Bref, Denis doit formuler deux discours différents à propos du même événement. Dans l'extrait étudié, les dialogues de Denis laissent à croire, dans un premier temps, que son véritable discours politique est le nationalisme. Son arrivée sur les lieux du défilé est révélatrice à ce sujet :

Un jeune homme, cartable à la main, fit soudain irruption dans la rue Montmagny. C'était Denis Boucher. [...] À brûle-pourpoint il demanda au groupe de badauds qu'il avait percé :

— Il n'arrive donc pas, ce pantin royal? (p. 148)

Dès le début de la scène, la connotation péjorative de l'expression « pantin royal », dans la remarque que Denis adresse de surcroît à un groupe d'inconnus, donne un ton nationaliste à son discours. Nous savons déjà que Denis peut mentir (comme il l'a fait à propos de la conversion de Tom Brown), mais ses mensonges lui permettent habituellement d'obtenir un avantage. Dans ce cas-ci, le fait qu'il adresse une telle remarque à un groupe d'inconnus suggère qu'il ne ment pas, puisqu'il n'a aucun intérêt à le faire dans ce contexte. En outre, la zone intérieure de Denis laisse entendre un discours investi de cette même visée politique :

... il portait aux nues sa paroisse et sa ville natales et considérait le reste de l'univers comme du menu fretin. Son métier lui avait permis de rencontrer de jeunes intellectuels qui publiaient un journal patriotique à tendances fascistes : *Le Nationaliste*. Ils avaient accueilli sa fougue à bras ouverts... (p. 148)

De plus, la narration révèle la satisfaction éprouvée par Denis en apercevant la maison des Plouffe qui se démarque des autres par son dépouillement : « Soucieux, il promena quelques instants un œil de clinicien sur les gerbes de têtes, les galeries bondées, les cyclistes et les banderoles, puis esquissa un sourire de satisfaction en constatant la nudité de la maison des Plouffe. » (p. 149) Plus loin, la ferveur nationaliste de Denis est renforcée par sa discussion avec Théophile Plouffe. Mais, au contraire du curé, Denis

manifeste clairement dans ses discours directs son rapprochement idéologique avec Théophile. Au départ, Théophile se méfie de Denis. Avant de savoir que celui-ci signe « L'Indou » dans *Le Nationaliste*, M. Plouffe lui reproche à l'avance le compte rendu qu'il fera dans *L'Action Chrétienne* : « Tu vas parler des applaudissements, des drapeaux, de la police montée, du roi et de la reine avec des mots qui sentent les fleurs. C'est à mourir de honte. » (p. 150) Cependant, Denis ne tarde pas à exprimer son parti pris à Théophile :

— [...] Vous ne regardez pas passer le roi?

Théophile [...] fixa [Denis] d'un air excédé.

— Non. J'ai pas besoin de te le dire. Tu sais pourquoi.

Denis, la mâchoire serrée par une indignation soudaine, baissa la tête et poussa un long soupir.

— Ouais, c'est une belle chipoterie. (p. 150)

Le discours nationaliste ressort à la fois de sa zone interne, étant donné son sentiment d'« indignation soudaine », et de sa zone externe, grâce à la deuxième expression péjorative qu'il emploie pour qualifier le défilé, « une belle chipoterie ». Et il en rajoute un peu plus loin en parlant de la « parade honteuse » (p. 150). Pour l'instant, il appert que le nationalisme de Denis recoupe celui de Théophile et du curé.

Cette discussion entre Denis et Théophile au sujet du défilé fait référence aux choix controversés des politiciens fédéraux à l'approche de la guerre. L'auteur, dans une perspective critique de cette situation politique, se devait de provoquer une telle discussion. Il dépeint aussi dans son roman que la plupart des paroissiens de St-Joseph semblent, de leur côté, plus ou moins attentifs aux causes et aux conséquences de cette visite royale, ce qui se rapproche de la réalité de l'époque : peu de gens en 1939 se sont indignés de la tentative de séduction élaborée par l'Angleterre, dénoncée par André Laurendeau comme étant de la « propagande impériale<sup>95</sup> ». Selon lui, l'approche de la guerre guide déjà beaucoup les comportements des politiciens, et cette visite royale s'ajoute aux nombreux autres moyens mis en place en vue de la participation du Canada

---

<sup>95</sup> *La crise de la conscription : 1942*, Montréal : Éditions du Jour, 1962, p. 13.

au conflit<sup>96</sup>. Bref, Mackenzie King essaie d'habituer tranquillement les Canadiens français à l'idée d'une conscription, et cette stratégie fait l'objet d'une lecture critique chez l'auteur.

### 2.3 Le discours impérialiste

L'événement de la visite du roi d'Angleterre donne au roman tous les éléments nécessaires pour explorer, d'une part, les rapports entre Canadiens français et anglais et, d'autre part, ceux du Canada avec l'Empire britannique. Le clergé, nous l'avons dit, est divisé en ce qui concerne les rapports à l'Angleterre. Nous verrons en quoi les évêques et le cardinal, tout comme le gouvernement fédéral, sont plus impérialistes que nationalistes, ces deux discours étant dans le roman diamétralement opposés. Même si l'histoire donne en général au clergé une tendance nationaliste, cette attitude ne concorde pas toujours avec celle de tous les évêques et des cardinaux, et ce n'est pas non plus celle que l'auteur a voulu exposer dans son œuvre. Selon Claude Racine, plusieurs romans québécois, dont *Les Plouffe*, font état de la division du clergé en ce qui a trait à l'impérialisme. La plupart des romans affichant le clergé comme « l'âme de la résistance nationale » montrent souvent aussi l'envers de la médaille, c'est-à-dire une certaine attitude bonne-ententiste dans l'Église, puisque les instances supérieures du clergé catholique détestent alimenter les révolutions. C'est pourquoi l'autorité religieuse a tendance à se placer, d'instinct, du côté du pouvoir établi<sup>97</sup>. Et il revient à cette même autorité de dicter aux prêtres la conduite à adopter.

#### 2.3.1 L'esprit de bonne entente entre les autorités catholiques et gouvernementales

Il est nécessaire d'évaluer comment interagissent les autorités religieuses et politiques au sein du roman. Toutefois, les dialogues des membres du haut clergé sont encore absents à cette étape du récit. C'est pourquoi, une fois de plus, nous accèderons à leurs discours par

---

<sup>96</sup> Laurendeau note dans son essai quelques changements politiques traduisant cette volonté gouvernementale : l'augmentation de 70 % des budgets de défense en 1939, la définition d'un plan de participation du Canada et l'entraînement d'un corps expéditionnaire. *Id.*

<sup>97</sup> Racine, *op. cit.*, p. 140-141.

l'entremise de la narration, qui montre tout de même les couleurs de leurs convictions : « Le Cardinal, dans une lettre pastorale récente, avait pourtant demandé à tout le diocèse de se parer des plus beaux atours pour recevoir les souverains, sommé tous les bedeaux de la ville de faire sonner les cloches et prié les curés de chanter le *Domine, Salvum Fac Regem* avec les versets de l'oraison *Pro Rege*. » (p. 131) Puis, les dialogues d'autres personnages viennent suppléer à cette narration, évoquant eux aussi le discours du cardinal. Par exemple, Théophile Plouffe déclare pardonner au curé Folbèche d'avoir décoré ses arbres parce qu'il sait les curés obligés d'obéir « aux ordres de Son Éminence » (p. 139). Puis, par le biais d'un dialogue de Denis, on comprend que le haut clergé contrôle le contenu du journal *L'Action Chrétienne* : « Vous connaissez le mot d'ordre à *L'Action Chrétienne* : sujets les plus fidèles des souverains. On sait d'où il vient, ce mot d'ordre. » (p. 150) Un autre exemple se retrouve dans un dialogue de la mère Plouffe. Par rapport à la visite royale, Joséphine se conduit comme la majorité des paroissiens : le temps de la présence du roi en sol canadien, elle se soumet à l'autorité du cardinal et abandonne ses convictions politiques. Elle tente même de convaincre son mari de la laisser décorer leur maison : « À part ça, si on met pas de drapeaux, ça pourrait te nuire à *L'Action Chrétienne* qui imprime des pages complètes pour dire qu'on est les sujets les plus fidèles des souverains. » (p. 133) On peut lire dans ce dialogue un double discours : celui de Mme Plouffe et celui du haut clergé. Sachant que les directives du cardinal influencent le contenu des articles, les paroles de Joséphine traduisent sa propre opinion et nous permettent aussi de comprendre que le haut clergé participe à la propagande impériale.

### 2.3.2 La contradiction dialogique chez le prêtre

Nous nous attarderons maintenant à la tendance impérialiste des dialogues du curé Folbèche en comparaison avec son discours interne nationaliste. Par exemple, dans cet extrait, il demande à Théophile : « Qu'attendez-vous donc? Vous ne posez pas vos banderoles? » (p. 138), insinuant du même coup un reproche à Théophile. Puis, il excuse George VI de n'être pas canadien et laisse entendre qu'il ne mérite pas le mépris des nationalistes : « Mais le roi n'est pas un Anglais de l'Ontario. Et pensez, un roi, une reine, quel honneur pour votre paroisse! Ça n'arrive pas tous les jours. » (p. 138-139) Aussi veut-il donner l'exemple à Théophile : « Moi j'ai mis quelques pavillons dans mes arbres. Je ne me suis pas forcé. » (p. 139) Ces dialogues impérialistes entrent en contradiction



avec sa zone intérieure, que nous savons en accord avec le père Plouffe. La dichotomie est frappante dans l'extrait suivant, composé d'un de ses dialogues :

— [...] Il arrive que nous ne comprenions pas toujours les subtiles tactiques de nos évêques. Fermons les yeux. Ils conduisent notre barque à bon port.

M. Folbèche n'avait pas fermé les yeux et son regard avait longuement croisé celui de M. Plouffe. Théophile était radieux. (p. 139)

Cet extrait, en juxtaposant le dialogue et la narration, comprend à la fois la zone intérieure et la zone extérieure de Folbèche. La contradiction entre les deux zones se manifeste dans la répétition : « Fermons les yeux » est prononcé par le curé, alors que la narration indique bien que le prêtre « n'[a] pas fermé les yeux ». Aussi, étant donné le regard que s'échangent Théophile et le curé, la narration renforce leur connivence. Dans ce dernier passage, l'hypothèse de Bakhtine<sup>98</sup> à laquelle nous nous sommes référée précédemment peut être vérifiée, c'est-à-dire que le dialogue de Folbèche sous-entend plusieurs sens. Bien que le curé dise qu'il faut fermer les yeux, il pense en réalité exactement le contraire. Ainsi, le personnage superpose à son propre dialogue un deuxième sens. La répétition, quant à elle, attire l'attention sur cette contradiction chez Folbèche, puisqu'elle incite le lecteur à voir que le dialogue ne reflète pas la vraie pensée du curé. De plus, nous pouvons constater dans ce passage, mais aussi dans les précédents extraits de la discussion entre Théophile et le prêtre, l'orchestration d'un deuxième degré d'ironie, cette fois à l'intérieur même de la fiction : le texte laisse savoir que Théophile décode, lui aussi, le message implicite de Folbèche, malgré l'absence de dialogue qui exprimerait son sentiment nationaliste. Cette dualité introduite par la conversation confère au texte un niveau de complexité supplémentaire.

En ce qui concerne le désaccord entre les curés et le cardinal, le dialogue de Folbèche nous permet à nouveau de constater un écart entre sa pensée et ses paroles. Alors que Théophile tente de faire avouer au prêtre qu'il est de ceux ayant « combattu » (p. 140) les Anglais et surtout ayant « conservé » (p. 140) les Canadiens français tels qu'ils sont, Folbèche se prétend toujours du côté de l'épiscopat : « En effet, nous avons lutté et nous luttons encore. L'obéissance est parfois dure aux cœurs bien nés. Il faut cependant se

---

<sup>98</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 136.



sacrifier au but à atteindre et nos évêques savent quels moyens prendre pour réussir. » (p. 140) Même si Théophile rappelle au curé, par les événements des rébellions des Patriotes, que la division au sein de l'Église n'a rien de récent, Folbèche n'est pas prêt à l'admettre : « Tut, tut, tut, monsieur Plouffe. Ne risquez jamais de telles insinuations. Apprenez que l'Église est Une. » (p. 141) Pourtant, la zone intérieure de Folbèche contredit tout à fait son discours direct :

L'unité dans la division : c'était la puissance de l'Église. M. Folbèche examina les rares pavillons accrochés à ses arbres et haussa les épaules. Bien entendu, il n'aimait pas les Anglais ni leurs souverains en tant qu'Anglo-Saxons, mais ces banderoles rendaient surtout hommage à la race des saint Louis, à toute cette royauté qui avait connu ses plus florissantes époques grâce au christianisme. (p. 142)

Ces décorations profrançaises pour accueillir les Britanniques trahissent la contradiction qui habite le curé<sup>99</sup>. Mais pour l'instant, ce passage sous-entend surtout que Folbèche n'est pas encore complètement conscient de la portée de cette visite royale. En effet, la narration au sujet du curé ne fait encore aucune allusion au pressentiment d'une nouvelle conscription ou même d'une participation du Canada à la guerre<sup>100</sup>. Même si la division dans l'Église confirme que les intentions du cardinal diffèrent de celles du curé, Folbèche considère ces divergences d'opinions comme peu contraignantes : « L'unité de l'Église était sauve puisque l'Épiscopat n'insistait jamais auprès de ses curés pour leur faire suivre la ligne de conduite adoptée en haut lieu sur les relations de Québec et de l'Angleterre. » (p. 142) En somme, il croit encore qu'il pourra agir à sa guise auprès de ses ouailles sans avoir à en subir les conséquences.

## 2.4 Les discours de l'auteur

En ce qui concerne les discours de l'auteur, nous privilégierons deux angles d'analyse. Dans un premier temps, nous reviendrons sur Denis Boucher pour examiner une deuxième facette de ce personnage par rapport au nationalisme. Notons que, par rapport aux autres

<sup>99</sup> Nous verrons plus loin que le curé n'est pas le seul à avoir posé des banderoles symbolisant la France, ce qui nous encourage à croire qu'on peut déceler dans ce détail l'ironie auctoriale. Nous reviendrons sur cet aspect.

<sup>100</sup> Le troisième chapitre de ce mémoire s'attardera entre autres à la réaction du curé quand il apprend l'entrée en guerre du Canada.

chapitres, la place que nous accordons au jugement de l'auteur à l'égard de Denis est un peu plus importante. Étant donné ses choix politiques, Denis véhicule maintenant des discours moins conformes aux idées de l'auteur. C'est pourquoi le jugement est amplifié. Dans un deuxième temps, nous observerons la façon dont l'auteur voit le défilé royal pour tenter de connaître son impression sur cet événement important : cette cérémonie sert de pivot dans le déroulement de l'action parce que, pour les personnages, c'est le début des répercussions de la guerre.

#### 2.4.1 Le jugement de l'auteur envers Denis Boucher

Denis Boucher, au lieu de rester dans la lignée de la modernisation de la société (c'est ainsi que nous l'avons vu par rapport à Tom Brown), devient un des représentants d'une doctrine de droite, soit le nationalisme canadien-français. Ce revirement peut paraître contradictoire, et, dans un sens, il l'est et nous verrons pourquoi. Mais avant, il importe de mentionner que le personnage de Denis adopte, en général, « l'attitude de contestation<sup>101</sup> ». Selon Falardeau, la contestation est un moyen, pour le personnage ambitieux, en l'occurrence Denis Boucher, de réaliser une ascension sociale. L'article que Denis rédige pour *L'Action chrétienne* ne lui permet pas de contester. Ce compte rendu, au contraire, se soumet aux autorités politiques et religieuses. Étant donné la situation politique, Denis doit adopter le point de vue inverse pour pouvoir contester, ce qui revient au nationalisme. Falardeau croit aussi que les personnages écrivains font souvent écho au discours de l'auteur. Leurs affirmations résonneraient comme celles du romancier lui-même. De plus, ils assumeraient, mieux peut-être que les autres personnages, un désir d'émancipation sociale<sup>102</sup>. Par contre, le cas des *Plouffe* est différent en ce qui concerne le nationalisme. Maintenant journaliste, Denis s'éloigne davantage du discours de l'auteur qu'il ne s'en rapproche.

En observant la zone intérieure de Denis, nous nous apercevons qu'il est la cible d'un jugement de l'auteur. On peut déjà le déceler dans la narration quand le personnage arrive sur les lieux du défilé, même si, à première vue, le ton employé semble objectif : « Un

---

<sup>101</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 142.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 139.

jeune homme, cartable à la main, fit soudain irruption dans la rue Montmagny. C'était Denis Boucher. Élégamment vêtu, la figure préoccupée, il avait l'air du jeune reporter qui regarde distraitemment les choses et les gens comme des cobayes. » (p. 148) Dans ce passage, la présence de l'auteur est subtile, minimisée par le ton objectif dans lequel est modulé son jugement<sup>103</sup>. Néanmoins, nous remarquons que la description de Denis se divise en deux parties. La première est objective puisque, dans le cadre de la fiction, elle énonce des faits. Cependant, dans la deuxième partie de la description, qui commence à partir de l'apposition « Élégamment vêtu », nous pouvons déjà sentir l'installation d'une subjectivité dans le discours, étant donné l'émission d'un jugement personnel. Puis, l'expression « il avait l'air » signale aussi le glissement du discours apparemment objectif vers la pseudo-objectivité, et ce, pour deux raisons. La première est que l'emploi de l'expression « avoir l'air » suggère déjà que l'auteur émet son opinion sur Denis. La deuxième est que le fait d'« avoir l'air » plutôt que d'« être », pour Denis, diminue sa crédibilité en tant que reporter. Puis, la suite de l'énoncé confirme que l'auteur cherche à produire une description moqueuse de Denis dans son nouveau rôle. D'abord, l'épithète « jeune » souligne l'inexpérience. Ensuite, l'adverbe « distraitemment » évacue tout crédit à la définition du reporter, qui devrait plutôt observer de façon attentive. Enfin, en qualifiant les sujets de « cobayes », l'auteur accentue que le reporter est débutant, car même ce qu'il regarde suggère la notion d'expérimentation. Cette entrée en scène est lourde de sens parce qu'elle catégorise immédiatement Denis comme un novice dans ce métier.

Dans le premier chapitre, l'auteur s'amusait à caricaturer le curé Folbèche. Il semble maintenant que personne n'échappe à la satire, pas même Denis, qui a pourtant servi auparavant de véhicule à des idées progressistes. Quelques lignes après l'arrivée de Denis rue Montmagny, le jugement de l'auteur devient patent, car on sent sa volonté de dépeindre l'instabilité de son personnage. Déjà par rapport au pasteur Brown et au curé Folbèche, le jeune homme manquait d'intégrité. Nous verrons, dans le passage suivant, qu'il reproduit cette manière d'être, mais cette fois par rapport à ses croyances politiques. La précarité de ses convictions, qui conduit à son instabilité, n'est pas sans lien avec la toile de fond du récit, comme si Denis Boucher était utilisé par l'auteur pour personnifier les perturbations politiques subies par le Québec :

---

<sup>103</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 127.

Depuis un an, Denis Boucher avait évolué. Parti alors que son adolescence flottait à la dérive, sans carrière à espérer d'un internationalisme dans lequel sa province jouait le rôle du pittoresque, il avait, depuis qu'il était devenu secrétaire d'une section de la Saint-Jean-Baptiste, vogué vers l'îlot même qu'il avait fui alors qu'il était encore une épave : le nationalisme étroit. Autant il avait méprisé l'esprit de clocher et admiré le reste du monde, autant, maintenant qu'il avait le pied à l'étrier, il portait aux nues sa paroisse et sa ville natales et considérait le reste de l'univers comme du menu fretin. Son métier lui avait permis de rencontrer des jeunes intellectuels qui publiaient un journal patriotique à tendances fascistes : *Le Nationaliste*. Ils avaient accueilli sa fougue à bras ouverts, et Denis, flatté d'être ainsi reçu par des universitaires, s'était emparé de leur étendard. Dans leurs parolotes et dans leur journal, ces jeunes gens réglaient les questions économiques, sociales et politiques en les supprimant, en arrachant la province de Québec à la Confédération et en la plantant dans le plus borné des corporatismes. Aussi Denis, fatigué du ton mielleux que le rédacteur en chef de *L'Action Chrétienne* imposait à ses reportages, collaborait-il sous un pseudonyme au *Nationaliste*, par des articles virulents. (p. 148-149)

D'emblée, la première phrase de cet extrait renferme un triple discours. D'abord, elle suggère la zone interne du personnage de Denis, qui lui-même se sait plus éduqué que la plupart de ses concitoyens. Ensuite, elle relève du langage commun dans la paroisse, car cette éducation confère au jeune homme le respect de son entourage. Gaulin dénote qu'il arrive souvent, dans les quartiers ouvriers des romans, que quelques esprits forts s'imposent, même s'ils n'ont de plus que les autres qu'un « vernis de culture » et une certaine popularité<sup>104</sup>. C'est le cas de Denis, qui, malgré ses nombreuses maladresses, continue de déployer un tempérament de chef à l'endroit des autres. Mais, si l'on revient encore à cette première phrase de l'extrait concernant l'évolution supposée de Denis, nous pouvons aussi nous apercevoir qu'elle s'inscrit parfaitement dans le discours de l'auteur. La suite du passage le confirme d'ailleurs. Jusqu'à maintenant, le discours de Denis Boucher nous était apparu comme étant nationaliste. Tous ses dialogues, et même quelques passages de la narration, le laissaient entendre. Cet extrait, cependant, suggère l'inconstance chez Denis. L'auteur réussit, au sein de la même phrase, à décrire deux attitudes opposées chez lui : après avoir rêvé d'un internationalisme grandissant et espéré s'éloigner de sa province « pittoresque », Denis change son fusil d'épaule en « [vogueant] vers l'îlot même qu'il avait fui », c'est-à-dire en s'identifiant désormais au nationalisme et en empruntant de surcroît la branche des plus radicaux. Un peu plus loin, une nette opposition dans le comportement de Denis, et même dans ses convictions politiques, ressort encore de la narration. Celle-ci réussit parfaitement à illustrer l'écart entre le

---

<sup>104</sup> Gaulin, *op. cit.*, p. 138.

Denis de 1938 et celui de 1939. Auparavant, Denis comparait le Québec, « sa province », au reste du monde en songeant à l'« internationalisme ». Maintenant, non seulement fait-il l'éloge de sa « paroisse et de sa ville natales », ce qui suggère le rétrécissement de son champ d'observation, mais il les compare non plus au reste du monde, mais à l'immensité de l'« univers ». On s'aperçoit dès lors que Denis est devenu chauvin. Une telle attitude et l'agrandissement de l'écart entre ses comparatifs signalent une volonté de caricature de l'auteur.

Cependant, la solidité des convictions politiques de Denis s'apprête à être remise en doute et le texte, étant donné l'instabilité qu'il dépeint chez ce personnage, prépare le lecteur à recevoir le jugement de l'auteur. Ce jugement concerne, par exemple, la nouvelle amitié de Denis pour les journalistes du *Nationaliste*. Le jeune homme recherche le prestige d'appartenir à un groupe de « jeunes intellectuels » et souhaite être identifié lui-même comme tel. Puis, la narration permet encore une fois d'accéder aux sentiments de Denis. L'apposition illustre bien le fait que Denis s'enorgueillit d'être inclus dans un groupe de gens éduqués : « Denis, flatté d'être ainsi reçu par des universitaires, s'était emparé de leur étendard. » L'auteur, quant à lui, porte un regard critique sur ces journalistes. Un premier indice de son jugement réside dans le mot « parlores », issu du langage familier et péjorativement connoté, qui montre le peu de crédit qu'il accorde aux propos de ces journalistes. En outre, l'utilisation de ce mot nous amène à penser que l'auteur affiche délibérément son mépris pour des intellectuels trop refermés sur eux-mêmes pour que leur action ait une quelconque portée. Dès lors, on peut remarquer les différentes strates de sens appartenant à un même énoncé quand « les paroles "d'un autre", *sous une forme dissimulée*, (c'est-à-dire sans indication formelle de leur appartenance à "autrui", directe ou indirecte), s'introduisent dans le discours (la narration) de l'auteur.<sup>105</sup> » Un deuxième indice du jugement auctorial est visible dans les trois propositions participiales coordonnées, qui emploient les verbes « supprimer », « arracher » et « planter » et qui, dans ce contexte, sont résolument péjoratifs. De cette façon, l'auteur se dissocie encore plus du mouvement nationaliste. On sent même dans son discours une tendance fédéraliste, et le verbe « arracher », qui suppose l'idée de résistance, exprime bien les idées de droite du camp politique adverse — qui est conservateur. L'auteur insinue également que les nationalistes manquent d'ouverture et les accuse de vouloir imposer au Québec un système économique basé sur « le plus borné des

<sup>105</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 124. C'est l'auteur qui souligne.

corporatismes »<sup>106</sup>. On voit que le discours auctorial dans *Les Plouffe* se fait plutôt hostile au nationalisme, ce qui pourrait sembler en dehors de la pensée politique dominante de l'époque<sup>107</sup>. En fait, il semble que l'opposition au nationalisme dans la population corresponde à une réalité des années 1930-1940. Par exemple, l'élection du Parti libéral d'Adélard Godbout le 25 octobre 1939 et le tirage beaucoup plus élevé des journaux à tendance libérale, comme *La Presse*, en comparaison avec celui des médias conservateurs<sup>108</sup>, soutiennent cette réalité. Cela montre que l'observation des faits est capitale, car la représentation de la population canadienne-française peut subir une distorsion selon le point de vue adopté. Dans ce cas-ci, l'article de Bouchard suppose une évolution québécoise vers un système politique libéral dès les années 1930, ce qui porte à croire qu'un changement de mentalité est déjà en train de s'effectuer au Québec. Ainsi, le libéralisme de l'auteur, qu'on lit entre les lignes de son roman, s'inscrit dans cette perspective.

L'observation des discours reliés au nationalisme nous permet de constater que l'auteur se détache franchement des idées maintenant projetées par Denis. La critique du groupe d'appartenance de ce personnage et la valorisation d'une idéologie politique plus libérale le confirment. Cependant, on dirait que l'auteur cherche déjà à établir que le comportement nationaliste de Denis est transitoire, car il continue d'exploiter la forte confusion interne de ce personnage. Par exemple, un peu plus loin, l'oxymore accentue son indétermination :

Denis ne pouvait contenir son secret plus longtemps. Il jeta un œil furtif sur la galerie puis, dans une sorte de cri chuchoté, dit à Théophile :

— J'écris deux comptes rendus sur cette parade honteuse. Vous lirez *Le Nationaliste* demain, un article signé « L'Indou ». C'est moi « L'Indou ». Vous comprenez? triompha-t-il. (p. 150)

---

<sup>106</sup> « En réponse aux tensions sociales et aux luttes de classes, l'Église avait proposé l'organisation de la société sur une base corporative. » L'Église veut encourager les associations professionnelles catholiques (confessionnelles). On a toutefois du mal à concilier l'évolution de la société et les institutions confessionnelles. Voir Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 85.

<sup>107</sup> La croyance populaire, selon laquelle les Canadiens français étaient très nationalistes a sans doute été alimentée par les discours journalistiques de l'époque. Selon Gérard Bouchard, des journaux comme *Le Devoir* ou *L'Action catholique* dépeignaient une majorité de Canadiens français comme étant fascistes. Voir Bouchard, *loc. cit.*, p. 418.

<sup>108</sup> *Id.*



D'abord, l'auteur utilise la figure d'opposition pour décrire l'attitude de Denis, le « cri chuchoté » représentant tout à fait son attitude puisqu'il n'arrive pas à assumer totalement ses choix politiques. Il avoue son « secret » à Théophile seulement parce qu'il se sent en zone de confiance. De plus, l'auteur spécifie que Denis chuchote et triomphe à la fois, ce qui renforce la contradiction. Évidemment, Théophile réagit favorablement lorsqu'il apprend que Denis partage ses opinions nationalistes, mais la narration persiste à accentuer les contradictions du jeune homme : « Denis cueillait en ce moment tous les éloges adressés depuis quelque temps à son pseudonyme. » (p. 150) Par cette double identité que procure à Denis ce nom de plume, le personnage réaffirme son habileté à mentir et à jouer sur plusieurs plans à la fois. Tout en se réjouissant d'être approuvé par certains, il hésite encore à dévoiler à tous une position politique ferme. Nous comprenons dès lors que, à l'inverse de ce que Denis espère, ni son appartenance à un groupe d'universitaires ni son emploi de reporter ne font de lui quelqu'un de crédible. On s'aperçoit plutôt que ses discours sont vides, en grande partie parce qu'ils ne se fondent sur aucune conviction personnelle. Denis véhicule tous les discours à la fois — ou aucun — à force d'être indécis. Son ambivalence, qu'on avait déjà pressentie dans le chapitre précédent, est symptomatique d'une confusion interne suggérant qu'il subit les changements d'une société sans savoir encore comment les appréhender.

Cette dynamique autour de Denis est significative en ce qui a trait à l'idéologie nationaliste elle-même. Denis n'arrive pas à déterminer si le nationalisme conservateur lui permet ou non de réaliser une ascension personnelle et sociale. Weiss voit dans *Les Plouffe* un refus catégorique de Lemelin de valoriser le nationalisme orienté vers les origines françaises. Selon lui, le nationalisme défendu par l'auteur s'apparente davantage au développement de l'« américanité » du Québec<sup>109</sup>. Pourtant, Denis demeure un Canadien français. Il ne peut renier ni ses origines ni son appartenance aux lieux qui forment sa paroisse et son quartier, et c'est ce qui semble lui causer tant de difficulté à assumer qui il est. La forme du texte et la provenance d'un personnage sont en fait des composantes indissociables. Selon Ginette Michaud, l'appartenance marque le personnage au point de transparaître dans ses propos et dans sa langue<sup>110</sup>. Falardeau prétend aussi que le lieu donnant place à l'action du roman renseigne sur les personnages. Le quartier vit, lui

<sup>109</sup> Weiss, *loc. cit.*, p. 229-230.

<sup>110</sup> « Mille plateaux : topographie et typographie d'un quartier », *Voix et images*, vol. 42, n° 3 (printemps 1989), p. 479.



aussi. Il a une histoire, une mentalité, un dynamisme. Presque un personnage lui-même, il nous instruit sur les comportements (les attitudes, les ambitions, les relations) de ses habitants. Sans lui, il serait malaisé de comprendre les subtilités des personnages romanesques<sup>111</sup>. Ces réflexions des critiques sur l'appartenance du personnage expliquent que les choix politiques de Denis s'embrouillent. Il doit se soumettre à ses origines, tout en essayant de réaliser son ascension personnelle. Comme ses racines canadiennes-françaises sont, pour lui, incompatibles avec ses ambitions, on comprend mieux pourquoi le personnage affiche des attitudes contradictoires.

Nous devons maintenant revenir sur la question de la rupture dans le clergé, dont nous avons commencé à traiter précédemment, car cette division est elle aussi reliée à la question du nationalisme, en particulier parce que cette idéologie politique est sur le point de subir un revirement majeur. Nous retrouverons même une manifestation de cette rupture dans le personnage de Denis, étant donné que sa zone intérieure le montre hésitant à s'accrocher au nationalisme tel qu'il se présente à lui. Puisque le nationalisme est relié à l'Église catholique, et surtout aux prêtres, il se met à avoir mauvaise presse parce qu'il défend la tradition plutôt que la modernité. Denis en a conscience et cela lui donne peut-être une autre raison d'éprouver un malaise à s'avouer nationaliste. À cette époque, l'Église influence encore les comportements politiques de plusieurs façons. Royal Orr explique que l'influence de l'Église catholique, plus que spirituelle, s'étend jusque dans les sphères sociales, politiques et intellectuelles. Les politiciens sont eux-mêmes plongés dans un dilemme entre la progression du libéralisme politique et la domination du catholicisme, dilemme qui influence leurs prises de décision<sup>112</sup>. Qu'ils cherchent à se dissocier de l'Église ou à s'en rapprocher, ils doivent tenir compte de l'image qu'ils projettent quant à leur rapport à la religion. Denis vit une situation semblable. En adoptant la cause nationaliste, il s'associe à la volonté politique des prêtres, et nous avons vu dans le chapitre précédent que Denis cherche plutôt à critiquer l'Église catholique. Selon Arguin, le nationalisme dans le roman québécois évolue beaucoup entre 1944 et 1965<sup>113</sup>. Dans *Les Plouffe*, cette évolution est récente. Cela explique pourquoi le personnage de Denis affiche une incertitude quant au nationalisme.

<sup>111</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 126.

<sup>112</sup> « Notre héritage catholique » [Dossier « Catholicisme et société distincte »], *Présence*, vol. 1, n° 5 (octobre 1992), p. 12.

<sup>113</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 13.

### 2.4.2 La satire du défilé royal

La thématique du nationalisme, bien qu'elle s'inscrive déjà en début de roman, est ravivée avec la visite des souverains. Leur présence signifie d'office, pour les plus nationalistes, l'approche de la guerre. Le défilé royal offre à l'auteur la possibilité de rendre compte de l'instabilité politique vécue au Québec et causée par l'éclatement de la guerre en Europe, étant donné ses diverses répercussions socio-politiques en terre canadienne. De plus, la solidité de l'Église est victime, elle aussi, de l'approche de la guerre. Dans son ouvrage, Racine énonce quelques-unes des répercussions du développement du conflit mondial dans *Les Plouffe*, et la division du clergé au sujet de la situation nationale en fait partie. Il vise le curé Folbèche, aux prises avec sa fidélité à l'autorité catholique qui entre en conflit avec ses convictions politiques<sup>114</sup>. Les divisions qui se produisent dans le clergé atteignent aussi, plus largement, la société québécoise. Cela explique pourquoi le texte décrivant la célébration royale déploie plusieurs discours reliés à la société (par exemple, les discours nationaliste et catholique) et plusieurs styles (dont les diverses tonalités et le langage courant). La narration utilise également de nouveaux procédés, comme le style épique dans une intention parodique. On nomme ce dernier procédé le genre intercalaire. Il constitue, aux yeux de Bakhtine, l'une des manifestations formelles les plus fondamentales de l'introduction et de l'organisation du plurilinguisme dans l'œuvre romanesque<sup>115</sup>.

Nous commencerons à étudier le défilé royal à l'aide de la description de la rue qui accueille les souverains. Cette description arrive assez tôt dans le chapitre et donne déjà un aperçu de la perspective satirique adoptée par l'auteur pour décrire l'événement. On sent rapidement que, au-delà du rendu des lieux physiques, elle porte un deuxième discours, celui-là très critique envers la population québécoise :

---

<sup>114</sup> Racine, *op. cit.*, p. 140.

<sup>115</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 141.

La rue Montmagny offrait son visage des jours de procession. Des colliers de pavillons multicolores étaient accrochés aux façades des maisons, des banderoles couvertes de slogans les plus divers formaient des arcades au-dessus de la chaussée. On y lisait en grosses lettres rouges, bleues ou dorées : « Saint Joseph, donnez-nous des familles nombreuses », « Sacré-Cœur, éclairez-nous », « Dieu des armées, accordez-nous une bonne mort », « Sainte Jeanne d'Arc, sauvez la France », etc.

Des drapeaux de toutes sortes, du Bleu Blanc Rouge, en passant par le Fleur de Lys au Union Jack, offraient à l'œil des points de repère dans l'orgie des oripeaux et servaient de bannières aux divers groupes de couleurs, lesquelles, sans capitaines, eussent blessé l'œil par leur salmigondis. Ces décorations multicolores, qui clapotaient dans le vent, formaient un assez joli spectacle, où l'on devinait même l'indice d'un tempérament artiste, si l'on réfléchit qu'il était dessiné par un peuple sans drapeau, obligé de se servir de ceux des autres pour se composer des airs de fête. (p. 131)

La critique peut être perçue notamment dans les slogans inscrits sur les pavillons parce qu'ils reflètent une incompréhension politique des Canadiens français. Comme dans les pavillons aux couleurs de la France décorant les arbres du curé Folbèche, le rire de l'auteur résonne dans ces formules. L'allusion à Jeanne-d'Arc est évidemment maladroite devant les Anglais. Puis, sans être blasphématoires, certains slogans comportent néanmoins des effets de juxtaposition suggestifs. Par exemple, le Dieu des armées, jumelé à l'idée de la mort, évoque sans contredit les conséquences du conflit mondial. En dehors de ces formulations étranges, le texte crée d'autres effets de sens par la narration. Par exemple, la dernière phrase de l'extrait est très signifiante quant à l'évolution du nationalisme au Québec. Elle mentionne l'absence de drapeau de la population québécoise<sup>116</sup> et suggère l'idée d'un nationalisme canadien-français traditionnel encore dépendant de la France, par rapprochement, et de la Grande-Bretagne, par rejet. Si on déconstruit la dernière phrase, on constate également que la principale émet un jugement favorable par rapport au spectacle qu'elle décrit. Quant aux subordonnées qui lui sont rattachées, elles deviennent de plus en plus signifiantes en ce qui a trait à l'évolution du nationalisme. Dans la première, la référence au « tempérament artiste » apporte l'idée de la créativité et de la différence chez les Canadiens français. Dans la deuxième subordonnée, le « peuple sans drapeau » exprime le manque ressenti par cette population à la recherche de son identité. En soulignant ce manque, elle invite à la possibilité du développement d'une identité proprement québécoise. Enfin, dans le dernier segment de la phrase, on dit des Canadiens français qu'ils sont « obligé[s] » de se servir des autres drapeaux, voire des autres identités

---

<sup>116</sup> Le fleurdelisé n'est devenu le drapeau des Québécois qu'en 1948. C'est aussi l'année de la publication des *Plouffe*.

nationales « pour se composer des airs de fête ». Cela suggère une insatisfaction devant la situation et porte à croire que cette population cherche une solution, qu'elle trouvera éventuellement dans une évolution politique. L'énoncé exprime lui-même cette évolution idéologique par le biais de sa propre structure.

Afin de définir un autre procédé littéraire utilisé dans *Les Plouffe*, nous ferons une brève parenthèse pour revenir à la zone intérieure du curé, où nous trouvons très clairement le discours de l'auteur. Il a déjà été dit que la zone d'un personnage, même si elle appartient à la narration, peut refléter une intériorité, un point de vue ou des sentiments. On pourra aussi y observer que le langage littéraire se rapproche et se distancie, à intervalles plus ou moins réguliers, de la voix qu'on suppose appartenir à l'auteur. Bakhtine nomme ce concept « la réfraction des intentions de l'auteur<sup>117</sup> ». Il précise bien que cette réfraction peut être plus forte ou plus faible selon l'élément textuel observé. Parfois, on assiste même à une fusion presque complète des voix du narrateur et de l'auteur. L'exemple suivant, tiré de la zone du curé Folbèche, illustre bien, quant à lui, la distanciation : « Le vieux curé s'inquiéta un instant de cette division apparente dans la hiérarchie cléricale, mais le plaisir d'avoir l'opinion publique de son côté facilitait à son esprit les raccords les plus ardues. » (p. 142). Par les mots « à son esprit », l'auteur s'éloigne de l'opinion du curé, inscrivant en parallèle son propre discours, c'est-à-dire le fait qu'il doute, lui, que les raccords entre les deux paliers cléricaux soient possibles. L'auteur pénètre la zone du personnage et superpose son discours personnel à celui du curé, augmentant ainsi la densité sémantique de la phrase. La construction hybride, et précisément la motivation pseudo-objective utilisée ici, permet de cette façon de donner à certains mots « un son étranger<sup>118</sup> » par rapport au reste de la phrase. Il produit ainsi une distance entre ce qu'il écrit et ce qu'il pense réellement. Cette incursion dans la zone du curé permet de voir que l'auteur insère un certain nombre de procédés littéraires dans son texte et que cela lui confère une dynamique propre. Nous revenons maintenant à la cérémonie pour le roi, où nous constaterons que l'auteur reproduit un effet de distance semblable :

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 135-136.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 126.

Des gerbes de têtes, engorgées dans les fenêtres, se tournaient vers l'horizon. Les maisons favorisées de balcons tendaient à la parade des plats de badauds sagement réjouis. Quelques cyclistes audacieux, qui avaient faufile des banderoles de papier crêpé bleu blanc rouge entre les raies de leurs roues, zigzaguaient sur l'asphalte de la rue devenue un interminable tapis de cérémonie aux yeux des spectateurs impatients. (p. 147)

Dans cet extrait, la distanciation dépend en grande partie des derniers mots, « aux yeux des spectateurs impatients ». Il n'est pas fortuit que cette description de la fête, en apparence gentille et joyeuse, qui crée une attente chez le lecteur, se termine par une marque de distanciation aussi évidente. L'auteur veut se dissocier des révérences adressées au roi, d'où l'importance d'accentuer le fait qu'il reste à l'écart de l'opinion publique. De plus, l'auteur veut sans doute s'éloigner le plus possible de l'attitude des Québécois pour, par la suite, les critiquer à loisir :

Les Canadiens français ne sont pas tous comme M. Plouffe anglophobes ou farouchement nationalistes. En temps d'élection, cependant, il leur plaît qu'on attaque les Anglais sur la tribune, parce que c'est la tradition politique et qu'en rouspétant contre les anciens conquérants, ils se sentent des fiers-à-bras qui ont la réputation de ne pas se laisser marcher sur les pieds. Mais vienne une belle parade, 1760 n'existe plus, et hurra pour la procession! Élevés dans une province où l'on dépense des sommes folles pour la pompe et le décorum, il n'est rien qui les charme plus que les cirques et les confetti. Romains par le cœur, Normands par la tête, ils ont tout pour déconcerter les étrangers qui veulent les comprendre. Ils sont à la fois Français et Américains, ils sont simples et compliqués, ça leur fait plaisir et, l'œil ouvert, ils se laissent emporter dans les cercles vicieux avec un sourire malin. (p. 147-148)

Ce dernier passage reflète aussi avec force la distanciation de l'auteur. La première phrase pourrait laisser croire que l'auteur fait le procès de Théophile : il rappelle son anglophobie et attribue une connotation négative à son nationalisme à l'aide de l'adverbe « farouchement », suggérant l'hostilité de ce personnage envers toute autre idéologie politique. Pourtant, il se dégage de la suite de cet extrait que la critique concerne davantage les autres Canadiens français que Théophile Plouffe lui-même. La motivation pseudo-objective, se situant dans l'élément incident « cependant », sert d'avertissement en vue d'un changement de discours. Et effectivement, le discours adopté par la suite se transforme. Par exemple, l'utilisation du langage courant permet à l'auteur de faire parler les paroissiens plutôt que lui-même, ce qui augmente la distance entre ces discours communs et son propre discours. Nous ressentons cet éloignement lorsqu'il utilise des



expressions populaires telles que « fier-à-bras » et « ne pas se laisser marcher sur les pieds ». De plus, l'auteur se sert encore une fois de la construction hybride : « Mais vienne une belle parade, 1760 n'existe plus, et hurra pour la procession! » Cet énoncé comporte « deux perspectives sémantiques et sociologiques<sup>119</sup> ». La structure de la phrase permet d'isoler du reste la proposition exclamative. Celle-ci relève non seulement du langage parlé, mais l'usage du point d'exclamation au milieu de cet extrait narratif fait penser aux acclamations que l'on pourrait entendre dans la paroisse en ce jour de fête. Ce signe de ponctuation crée un effet de distanciation instantané entre le discours des habitants de Québec et celui de l'auteur, évoquant son refus de s'animer comme eux en présence du roi.

De plus, les oppositions pullulent dans cet extrait. Elles ressortent lorsque l'auteur énonce des contrastes comme « Français et Américains » et « simples et compliqués », grâce auxquels la confusion identitaire des Canadiens français est soulignée. Mais on sent véritablement l'ironie quand l'auteur déclare : « ... ça leur fait plaisir et, l'œil ouvert, ils se laissent emporter dans les cercles vicieux avec un sourire malin. » Cela suppose que les Canadiens français non seulement prennent plaisir à être contradictoires, mais qu'ils sont, en plus, conscients et responsables de leur malheur, c'est-à-dire de leur soumission à l'Empire britannique, et cela, tout en continuant à lutter pour leur identité française. Ils sont prêts à attaquer les Anglais en temps d'élections, mais à les fêter quand leur roi les visite. Leur tempérament festif est également critiqué quand il est dit que les Canadiens français se laissent facilement charmer par « les cirques et les confetti ». Enfin, l'auteur cherche à se dissocier non seulement de la population, mais aussi des décisions du gouvernement. Ces « sommes folles [dépensées] pour la pompe et le décorum » montrent qu'il est d'avis que les coûts reliés au défilé sont démesurés.

*Les Plouffe* peut déstabiliser le lecteur à certains égards, notamment en ce qui a trait à la présence accrue de la caricature, peu importe ce dont il est question dans le texte. Shek remarque à ce sujet que la tendance à caricaturer dont Lemelin faisait preuve dans *Au pied de la pente douce* devient une constante dans *Les Plouffe*<sup>120</sup>. Au premier abord, on pourrait s'attendre à ce que Lemelin cible un certain groupe à critiquer pour qu'un autre

---

<sup>119</sup> *Id.*

<sup>120</sup> Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 140.

soit mieux mis en valeur. Finalement, on s'aperçoit rapidement que tout est sujet à être distordu par l'œil critique de l'auteur. C'est pourquoi, après avoir noté les multiples défauts dépeignant les Canadiens français, l'auteur dépeint le défilé sans plus de considération : malgré son désaccord apparent avec l'opinion nationaliste, l'auteur raille tout autant à propos de la cérémonie. Ces contradictions, qu'on retrouve dans le texte décrivant le défilé royal, vont dans le même sens qu'un autre constat de Bakhtine sur la littérature romanesque : « ... le niveau supérieur explique toujours le niveau inférieur et jamais l'inverse.<sup>121</sup> » Par exemple, c'est l'énoncé qui détermine les mots, contrairement à ce qu'on aurait tendance à croire. De cette façon, il peut arriver de rencontrer des incohérences ou des paradoxes dans le texte romanesque, notamment en ce qui a trait au sens produit individuellement par les procédés littéraires. Mais l'effet de contradiction s'atténue lorsqu'on observe le texte dans son ensemble parce que le tout donne du sens aux parties.

La cérémonie royale est justement une partie du roman où l'on retrouve plusieurs contradictions. Cela se manifeste beaucoup par la pluralité de discours. En ouverture, le lecteur pourrait d'abord se laisser berner par le ton cérémonieux de la narration : « Le cortège royal allait arriver dans quelques minutes. » (p. 147) Mais un changement du niveau de langue survient, comme un signal : « Un murmure de foule cérémonieuse qui attend de la grande visite endimanchait l'atmosphère déjà parée par la magnificence de la légende impériale. » (p. 147) Cet extrait de la narration propose un mélange de styles littéraires. Nous observons d'abord le ton formaliste de la principale, mais une construction hybride typique<sup>122</sup> est pourtant utilisée dans cette phrase, car le jugement de l'auteur s'insère dans la proposition relative qui a son propre ton. On sent très bien l'enchâssement du langage courant, « qui attend de la grande visite », créant un contraste avec le reste de l'énoncé. L'auteur poursuit ensuite dans un style épique qu'on devine, grâce à ces indices, plus caricatural que sérieux : « On verrait des couronnes, des sceptres, un défilé d'une envergure qui défie l'imagination. » (p. 147) Cela montre bien que les procédés littéraires apportent dans le texte des sens différents et divergents, mais que, dans l'ensemble, ils aident l'auteur à traduire la confusion politique existant en toile de fond et à en refléter l'ambiguïté. Par exemple, le texte compare la visite du roi à une

<sup>121</sup> André Belleau, « Du dialogisme bakhtien à la narratologie », *Études françaises*, vol. 23, n° 3 (1987), p. 13.

<sup>122</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 139.



« mascarade » (p. 131) et à un « cirqu[e] » (p. 148). Puis, il associe le cortège à une « masse écarlate » (p. 156), évoquant les séquelles de la guerre. Les souverains eux-mêmes sont victimes des flèches de l'auteur. Alors que le lecteur s'attend à une description grandiose du couple royal, il est vite déçu que la reine ait finalement « l'air d'une Canadienne française endimanchée » (p. 156) et que le roi ressemble « à un vieil adolescent chamarré » (p. 156).

En somme, la façon dont l'auteur décrit les attitudes impérialistes ou anglophobes reste ambiguë. Il est impossible d'associer l'auteur à un parti : tantôt il se moque de l'anglophobie, tantôt il la légitime, comme si l'aversion de Théophile (et du curé) pour tout ce qui est d'origine anglaise ne devait pas être considérée comme purement xénophobe, puisqu'elle provient d'abord d'un intense sentiment de conservation devant une menace imminente d'assimilation. Si l'opinion arrêtée de Théophile semblait critiquée à la base, nous nous apercevons très vite qu'elle l'est moins, tout de même, que l'ambivalence des Canadiens français. L'auteur semble encore plus condamner la tiédeur que la prise de position ferme, même si celle-ci doit s'opposer à la sienne. Cela expliquerait pourquoi Denis, si ambivalent dans ses convictions, se retrouve jugé par l'auteur en ce qui a trait au nationalisme. Sans appuyer la fermeture d'esprit de Théophile, l'auteur semble néanmoins valoriser son inaltérable intégrité et réprouver l'indécision des autres Canadiens français.

Par contre, ce constat complexifie encore plus le discours de l'auteur parce que, force est de constater qu'il ne se positionne même pas lui-même au sujet du nationalisme, pas plus d'ailleurs qu'il ne le faisait à propos de l'américanisme. L'auteur critique finalement un comportement qu'il reproduit lui-même dans son roman. Peu de Canadiens français s'en tiennent à une seule idée politique, mais l'auteur n'offre pas clairement son point de vue, lui non plus, et dévoile de cette façon, peut-être malgré lui, qu'il est Canadien français<sup>123</sup>. Mais cette absence de prise de position parle, elle aussi. Seulement, elle nous oblige à déduire le discours de l'auteur, à le lire par l'entremise de ceux qui se dissocient du sien : « ... nous avons sous les yeux un "parler indirect", non dans un langage, mais *au*

---

<sup>123</sup> Voir Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal : Boréal, 2000, 194 pages. Dans cette étude, il est suggéré que l'ambivalence est une constante de l'identité canadienne-française.

*travers* d'un langage, au travers d'un milieu linguistique "étranger"; par conséquent, nous voyons également une réfraction des intentions de l'auteur.<sup>124</sup> » Cette absence du discours, qui, nous le voyons, est en soi un procédé, est expliquée par Falardeau dans la conclusion de son article. Selon lui, le roman québécois est pourvu de bonne volonté, en ce qui a trait à la vision sociale ou politique qu'il propose. Par contre, il n'est pas encore en mesure de s'affirmer tout à fait : il s'applique encore à la recherche, ardue, de nouvelles raisons de vivre<sup>125</sup>. Bref, l'époque à laquelle a été écrit ce roman, riche en transformations et en bouleversements, expliquerait en partie la persistance d'une indétermination dans le discours auctorial — même si celle-ci est interprétable.

Au cours de ce chapitre, les différents aspects textuels relevés en fonction du nationalisme nous ont permis d'ajouter des éléments à notre réflexion et d'approfondir certains rapports que nous avons déjà établis dans le chapitre précédent. D'abord, la représentation du nationalisme dans *Les Plouffe* nous amène à constater que le Québec du roman subit déjà un processus d'évolution, non sans lien avec la Révolution tranquille. Denis Boucher, par son manque de sincérité en adoptant la cause nationaliste, incarne bien la mutation de cette idéologie politique. En ce sens, on peut encore considérer qu'il s'accorde à la pensée de l'auteur puisqu'il ressent que le nationalisme canadien-français bat de l'aile, et puisque c'est aussi le message que nous lance l'auteur. Cependant, les rapports entre Denis et l'auteur ne sont plus les mêmes. Cette fois, Denis est jugé, d'une part, pour avoir adopté une idéologie conservatrice et, d'autre part, pour manquer de sincérité dans ses convictions politiques. En outre, le défilé royal est l'événement tout indiqué pour discuter des rapports complexes entre les Canadiens français et l'Empire britannique, ce qui rouvre inévitablement le débat sur la question identitaire. De plus, l'identité et le nationalisme québécois invitent naturellement l'Église catholique à se prononcer sur la question, et cela nous permet de voir que la scission s'agrandit au sein du clergé. Pour l'instant, dans l'Église québécoise, c'est encore la question de la fidélité qui ressort. Le personnage du curé Folbèche est représentatif à ce propos, étant donné son hésitation à se montrer nationaliste. En revanche, la question identitaire, entre autres thèmes, sera approfondie dans notre dernier chapitre, puisque nous aborderons le sujet de la conscription.

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 134. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>125</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 143.

### CHAPITRE III

#### L'INTERNATIONALISATION ET LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Dans les deux premières parties des *Plouffe*, outre Théophile et Denis Boucher, les personnages se montrent assez indifférents à la guerre. Celle-ci, encore loin de leur univers social, leur apparaît comme un spectacle au lieu d'une réalité. D'autres dimensions du texte cependant signalent l'arrivée du conflit mondial : l'ironie de la narration nous prépare à un tel renversement, note Élisabeth Nardout-Lafarge dans son article<sup>126</sup>. Il est vrai que les différents types de confrontations du récit font écho à la situation internationale. Par exemple, dans la famille, on voit la lutte du sport contre la culture classique<sup>127</sup> ; dans la paroisse, celle du catholicisme contre le protestantisme; dans le pays, celle reliée à la conscription. Puis, la temporalité du récit, au tempo des étapes du conflit, donne un souffle particulier au roman. Comme le constate Falardeau, mis à part l'amorce du roman à l'été 1938, la vie de cette famille ouvrière intègre le rythme de la Deuxième Guerre mondiale, à cause d'événements comme la visite royale et la déclaration de la guerre en 1939, ainsi que la capitulation de la France l'année suivante<sup>128</sup>.

La deuxième moitié des *Plouffe* voit la thématique de la guerre s'intensifier, ce qui ne se fait pas sans heurts, car le conflit mondial est sur le point d'atteindre un milieu social peu initié aux changements brusques que peut engendrer une guerre. Auparavant, la vision des personnages des *Plouffe* se réglait sur un univers plutôt étroit, c'est-à-dire la vie de

---

<sup>126</sup> « Stratégie d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, n° 2 (1991), p. 49.

<sup>127</sup> Ovide Plouffe se sent incompris. Alors qu'il accorde beaucoup d'importance à l'enrichissement intellectuel par la connaissance et la culture, la plupart des paroissiens n'en ont que pour le sport. Il en résulte que c'est son frère Guillaume qui s'attire les éloges.

<sup>128</sup> Falardeau, *Notre société et son roman*, p. 200.

quartier, de paroisse et de famille<sup>129</sup>. Évidemment, la guerre est redoutée par plusieurs personnages parce que, au-delà des événements tragiques qu'elle cause, elle est aussi tenue pour responsable d'une ouverture sur le monde dont les traditionalistes se seraient passés. Gaulin estime que l'élargissement du champ de vision de la population, comme conséquence de la guerre, fait naître un affolement, un désarroi certain<sup>130</sup>. Au Québec, la question de la guerre est très liée à celle de la conscription, et le roman examine l'impact de cette décision politique contestée. Encore plus que la conscription de 1917, celle de 1942 provoque la peur de l'inconnu, car elle survient à un moment charnière de l'histoire où moult changements sociaux sont déjà pressentis. Dans les circonstances, la résistance à la nouveauté, ou du moins à la perturbation des habitudes, est une réaction naturelle.

Dans ce contexte, l'auteur des *Plouffe* peut difficilement passer sous silence la réaction québécoise à la menace de la conscription. C'est pourquoi, dès le début de la quatrième partie, la peur de la population est évoquée dans la narration : « [... les] Québécois étouffaient d'incertitude. Seule une grandiose cérémonie religieuse pouvait calmer leur inquiétude. Coïncidence providentielle : l'on était à l'époque de la Procession spectaculaire que l'on organise en hommage au Sacré-Cœur, chaque année. » (p. 355-356) Comme on le voit, il est admis dans le roman que la procession de 1940 joue un rôle déterminant dans la symbolisation de cette résistance à la conscription. Inconsciemment, les participants à la cérémonie se joignent à une première marche vers ce qui composera leur avenir : une guerre à l'issue de laquelle ils trouveront leur société à jamais transformée. Nous verrons dans ce chapitre que la procession permet déjà d'entrevoir les indices de la modernité, que l'auteur orchestre par des jeux d'opposition avec la tradition. Ce roman subit lui-même l'ouverture au monde générée par la guerre : aux dires de Shek, la toile de fond des *Plouffe*, davantage que celle d'*Au pied de la pente douce*, s'accorde à un univers spatial plus vaste et finit par reléguer la paroisse au second plan dans l'action. Par exemple, les péripéties de la deuxième moitié des *Plouffe* nous plongent dans toute la ville de Québec, y compris dans la haute ville. Puis, les États-Unis et l'Europe en guerre sont évoqués à plusieurs reprises<sup>131</sup>. Cela n'est-il pas déjà une manifestation concrète d'un changement majeur en ce qui concerne la perception de l'auteur?

---

<sup>129</sup> Gaulin, *op. cit.*, p. 139.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>131</sup> Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 113.

### 3.1 Mise en contexte

Le 10 septembre 1939, le Canada entre en guerre aux côtés de l'Angleterre contre l'Allemagne. Cet événement déclenche instantanément dans l'imaginaire de la population québécoise le souvenir sensible de la conscription de la Première Guerre mondiale<sup>132</sup>. Il s'avère que la peur populaire est justifiée puisque peu de temps s'écoule avant que l'imposition d'une autre conscription ne soit évoquée par le parti de Mackenzie King. En juin 1940, l'Acte de réquisition des ressources naturelles est voté, donnant au gouvernement un contrôle accru sur les citoyens et les biens du pays<sup>133</sup>. Déjà se profilent au Canada des groupes adverses. Aux côtés du premier ministre du Canada se rangent les « conscriptionnistes ». Ce groupe comporte les politiciens des partis élus, le cardinal Villeneuve, certains évêques, une forte majorité de Canadiens anglais et des jeunes comptant sur la guerre pour développer le Québec sur les plans économique, politique ou social. Le camp des « anticonscriptionnistes » accueille plutôt les curés, les traditionalistes, une forte majorité de Canadiens français et les jeunes hommes ciblés par la conscription qui refusent de s'enrôler.

Puis, toujours en juin 1940, la chute de la France oblige Churchill à réagir contre l'Allemagne et incite Mackenzie King à mettre en branle l'enregistrement national et la conscription pour le service militaire à l'intérieur du pays. Cela cause un sentiment de d'inquiétude dans la population du Québec, même si le premier ministre se défend encore tout de même de vouloir imposer le service outremer<sup>134</sup>. Le bas clergé se range du côté de la population — contre la conscription —, mais le cardinal Villeneuve surprend les Canadiens français en prenant parti pour la politique de guerre du fédéral. Il subit une forte pression du gouvernement, découlant des événements internationaux. Par exemple, l'attaque de Pearl Harbor de décembre 1941 et l'écrasement à Hong Kong de deux bataillons canadiens par les Japonais l'encouragent à approuver la conscription<sup>135</sup>. Le cardinal défend publiquement la liberté d'opinion politique et explique son appui au gouvernement par le fait que l'Église n'est liée à aucun parti politique. Selon lui, le clergé

---

<sup>132</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 13.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>134</sup> Laurendeau, *op. cit.*, p. 53.

<sup>135</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 13.

catholique, au même titre que les citoyens, est libre d'approuver un parti dont elle juge les objectifs en accord avec le bien de la société<sup>136</sup>. Cette position du cardinal est tout de même douloureuse pour la population du Québec, étant donné que, du temps où il était prêtre, il avait donné son appui, avec autant de sincérité, à la cause canadienne-française<sup>137</sup>. Mais la liberté de choix que clame le cardinal appartient tout autant à la population, et les Canadiens français cessent de suivre ses conseils. Cela se reflète dans les résultats du plébiscite d'avril 1942 : le Québec dit non à 71 %, tandis que le Canada dit oui à 63 %, ce qui pousse Mackenzie King à faire de cette question une priorité à la Chambre des communes. La conscription est votée le 23 juillet 1942.

### 3.2 Les discours sur la conscription

Les personnages et personnalités du roman sont partagés au sujet de la conscription. La situation politique met aussi en relief deux points de rupture. D'abord, sur la scène politique, le lien de confiance est à nouveau brisé entre le Canada français et son gouvernement fédéral. Ensuite, dans l'Église, le parti adopté par le cardinal provoque une scission semblable entre lui et un groupe formé de la plupart des curés du Québec et de certains évêques. Le politique et le religieux, bien que théoriquement départagés dans un État laïc, se retrouvent ici fortement liés l'un à l'autre, surtout en ce qui concerne la conscription, puisque le nationalisme canadien-français et le catholicisme deviennent dans cette partie du roman des données pratiquement interchangeables. Les nationalistes manifestent contre la conscription, et ce groupe de militants inclut une bonne fraction du clergé québécois. De plus, la menace de la conscription produit une réaction dans la population : ceux qui délaissaient la pratique religieuse depuis quelque temps renouent maintenant avec l'Église qu'ils savent toujours prête s'élever contre les agressions anglaises ou canadiennes-anglaises<sup>138</sup>. Cela s'inscrit dans le roman par la forte participation à la procession du Sacré-Cœur. L'enjeu politique de la conscription motive les Canadiens français à prier et à déclencher un mouvement collectif de protestation.

---

<sup>136</sup> Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, *Le clergé et la politique*, Montréal : L'imprimerie populaire, 1936, p. 2.

<sup>137</sup> Laurendeau, *op. cit.*, p. 64.

<sup>138</sup> Fohlen, *loc. cit.*, p. 154.



### 3.2.1 L'opposition à la conscription

La guerre, pour une deuxième fois au XX<sup>e</sup> siècle, produit une onde de choc dans la culture traditionnelle. Dans son article, Lemieux discute de changements sociaux survenus au Québec à la suite de ce conflit. Il parle d'un « véritable choc culturel » causé par la mobilisation militaire, qui réaménage la production, plutôt rurale et communautaire, en une autre plus urbaine et concurrentielle<sup>139</sup>. De nombreux Québécois voient maintenant la guerre comme un danger potentiel pour leur identité. Par conséquent, ils se rapprochent de la vision de certains membres du clergé, ce qui génère un mouvement de valorisation de l'appartenance confessionnelle. Celle-ci, selon Lemieux, constitue pour les opposants à la guerre un refuge pour leur identité qu'ils jugent menacée<sup>140</sup>. Le roman projette une image semblable des problèmes d'identité occasionnés par la guerre. Les épineuses questions identitaires sont à nouveau soulevées, étant donné que le pays doit s'allier à l'Angleterre. Quelques mois auparavant, les Canadiens français accueillaient les souverains en grande pompe, mais ils ne se font plus aussi chaleureux envers les Anglais maintenant qu'ils doivent subir les conséquences d'un Canada en guerre. Le conflit, en même temps qu'il réveille les sentiments anti-impérialistes et antibritanniques des Canadiens français, réactive leur nationalisme<sup>141</sup>.

En situation de crise, le curé Folbèche se place maintenant ouvertement du côté de la majorité de la population, comme la plupart des membres du bas clergé, c'est-à-dire contre la conscription. *Les Plouffe* fait état de cet engagement généralisé parmi les représentants du bas clergé en signalant pendant la procession du Sacré-Cœur<sup>142</sup> la présence d'un « abbé au verbe enflammé, bien connu par ses violentes sorties antibritanniques et ses prêches nationalistes » (p. 367). Son discours affiche l'opinion d'une majorité de prêtres :

---

<sup>139</sup> Lemieux et Montminy, *op. cit.*, p. 42.

<sup>140</sup> Raymond Lemieux, « Le catholicisme québécois » [Dossier « Portrait religieux du Québec »], *Relations*, n° 654 (octobre 1999), p. 239.

<sup>141</sup> Robert Viau et Marcel Olscamp (dir. publ.) *Le mal d'Europe : La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, St-Nicolas (Québec) : MNH, [2002], p. 171.

<sup>142</sup> Voir appendice A, extrait 5, p. 130-137. Nous reviendrons en détail sur la procession du Sacré-Cœur à partir du point 3.2.2, p. 74.



Bien entendu, l'Europe est à feu et à sang. Nous la plaignons et nous prions le Sacré-Cœur de mettre fin à son supplice. Mais là doit se borner notre participation. Notre jeune race ne peut se permettre de s'exposer à mourir sur les champs de bataille. N'oublions pas que les forces politiques qui encouragent la conscription pour outre-mer sont celles mêmes qui veulent nous voir disparaître. (p. 367)

Ce discours établit une association claire entre la conscription et une atteinte à l'identité canadienne-française. Il montre en outre que certains personnages sentent, au milieu de ces bouleversements politiques, que le Canada tente d'assimiler la population francophone.

Le texte fait aussi concorder les transformations sociales comme la progression de la présence américaine et un événement comme la Seconde Guerre mondiale. Ce lien est renforcé quand on constate le parallèle entre les émotions que déclenche chez le curé Folbèche la présence d'un étranger, en l'occurrence Tom Brown, et la déclaration du conflit mondial<sup>143</sup>. La différence réside dans le fait que la guerre, par rapport à l'américanisme, décuple les sentiments négatifs de Folbèche et que, cette fois, une réaction semblable se produit aussi chez une bonne partie de la population. Comme le dénote Wyczynski, plusieurs romans de l'époque sont imprégnés d'une profonde inquiétude, car la guerre engendre nécessairement une crise de valeurs laissant derrière elle une population ébranlée, privée de repères<sup>144</sup>. Dans *Les Plouffe*, le curé personnalise tout à fait cette angoisse. Ses zones internes et externes présentaient des divergences lorsqu'il était question du nationalisme<sup>145</sup>. Par contre, en ce qui concerne la guerre, son intériorité et ses dialogues convergent à nouveau, comme lorsqu'il était question de Tom Brown. Par exemple, la narration décrivant le comportement du curé accentue le tourment infiltré dans ses pensées devant la menace d'un deuxième épisode de conscription : « M. le curé Folbèche [...] approchait d'un pas rapide, la figure pâle, le souffle court, les mains nerveuses. Pour la nation en danger, M. Folbèche oubliait son flegme et criait presque » (p. 252). Les références à la « figure pâle » de M. Folbèche et au « danger » qui court font un écho lexical aux événements passés concernant le pasteur : pour le curé qui veille sur sa paroisse et dont les valeurs sont foncièrement traditionnelles, une partie des

---

<sup>143</sup> Voir appendice A, extrait 4, p. 127-129.

<sup>144</sup> Wyczynski, *op. cit.*, p. 21.

<sup>145</sup> Voir chapitre 2, p. 39.

bouleversements engendrés par la guerre ressemblent à ceux de l'américanisme, par exemple l'essor économique, l'ouverture à d'autres cultures et l'émancipation spirituelle qu'elle provoque. En fait, la lutte que tente de mener le curé contre les changements socio-culturels se conclura par un échec parce que, comme nous l'indique Jones dans son article, la réalité historique montre bien que, tout compte fait, la guerre a permis aux influences économiques et culturelles américaines de s'intensifier et non de se résorber<sup>146</sup>.

L'américanisme génère aussi chez les Canadiens français deux manières différentes d'approcher la guerre. La première est celle adoptée par la majorité québécoise : plusieurs Canadiens français ne souhaitent pas d'association avec la France et encore moins avec l'Angleterre; Américains dans l'âme, ils estiment que les Européens devraient résoudre eux-mêmes leurs conflits<sup>147</sup>. À ce sujet, il est intéressant de constater que même les plus réticents à l'influence américaine subissent malgré eux l'influence englobante de leur continent. Le roman rend compte de ce résultat, puisque le curé Folbèche lui-même ne ressent pas la nécessité de sacrifier des Canadiens français pour épauler l'Angleterre ou même la France. La deuxième approche, en revanche, adopte le point de vue selon lequel l'influence américaine brise les convictions identitaires — voire spirituelles — des Canadiens français. Ce point de vue est également représenté dans le roman, cette fois par Denis Boucher<sup>148</sup>, puisqu'il tend à valoriser l'internationalisme et la nouveauté que produisent les bouleversements politiques mondiaux, quitte à rejeter les valeurs traditionnelles. Ce deuxième groupe semble plus conscient que le premier que la guerre augmente indubitablement le rythme des transformations sociales<sup>149</sup>. Hamelin et Gagnon affirment que la guerre, en remettant en question les coutumes, la morale et les valeurs d'une société, discrédite nécessairement les institutions qui en dépendent<sup>150</sup>. De toute évidence, les deux guerres ont agi de la sorte sur le Québec : après la Deuxième Guerre mondiale, l'économie québécoise est en plein essor pendant une période d'environ quinze ans<sup>151</sup>, et cette croissance est la conséquence, entre autres facteurs, d'investissements

---

<sup>146</sup> Jones, *op. cit.*, p. 153.

<sup>147</sup> Viau et Olscamp, *op. cit.*, p. 173.

<sup>148</sup> Nous reviendrons sur le personnage de Denis au point 3.3.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>150</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 12.

<sup>151</sup> Jones, *op. cit.*, p. 156.

étrangers, de la présence d'industries américaines et de l'urbanisation du Québec. Finalement, les traditionalistes ont échoué à retarder la venue de ces changements.

À cause de ce rapprochement entre les conséquences de l'américanisme et celles de la guerre, il résulte un effet de symétrie dans la structure textuelle des *Plouffe*. La structure symétrique est formée par deux conversations entre les mêmes personnages, soit Denis et le curé<sup>152</sup>. La deuxième de ces conversations est courte mais capitale parce qu'elle marque un tournant dans l'attitude de Folbèche en ce qui concerne le conflit mondial. Le curé, au début de la discussion, se laisse ronger par la peur, le désespoir et l'inquiétude. Mais on le verra passer de l'état passif à l'état actif quand il s'aperçoit que Denis emprunte une autre voie que la sienne. Il tente quand même de le rallier à lui : « Au nom de toute cette jeunesse, de notre population catholique et française, il faut se défendre contre les menées britanniques pour nous enrôler et nous exterminer. La guerre est un prétexte trop facile. C'est dès maintenant qu'il faut se grouper et crier nos droits. » (p. 253) Denis, au contraire du curé, n'est pas effrayé par la guerre et il voit l'affection « paternelle » du curé comme un obstacle à son émancipation, comme un « facteur d'étouffement<sup>153</sup> ». En revanche, le calme de Denis fait monter d'un cran l'angoisse du curé, ce dernier sentant le fossé se creuser entre ses propres aspirations et celles de son ancien élève : « Le vieux prêtre, raidi par une surprise teintée d'effroi, n'humectait pas sa grosse lèvre inférieure comme dans les conversations ordinaires et son œil qu'on disait de verre reflétait une supplication. » (p. 252-253) Le curé, même s'il a l'appui de la plupart des Canadiens français, est ébranlé de ne plus compter Denis parmi les siens. Au terme de la scène et maintenant seul, Folbèche réfléchit à voix haute sur la situation : « Ils ont laissé entrer des pasteurs protestants à l'Université, ils ont accueilli le roi d'Angleterre à bras ouverts, ils ont dîné avec lui. Ils se sont moqués des avis des bons vieux curés comme moi. Et voilà le résultat. La paroisse tombe en miettes, les jeunes désertent. J'avais raison, mon Dieu. » (p. 254) En l'espace d'un dialogue, le prêtre résume l'enchaînement des événements du roman dont le résultat est le contexte actuel : une paroisse dont la quiétude est sur le point d'être perturbée par la guerre. Encore une fois, l'attitude de Folbèche se compare à celle qu'il avait déjà lorsqu'il confrontait les premiers signes de l'américanisme. Malgré sa frayeur, il s'oblige à combattre ce qu'il juge néfaste pour sa paroisse. C'est pourquoi il

---

<sup>152</sup> Voir appendice A, extrait 1, p. 111-118, et extrait 4, p. 127-129.

<sup>153</sup> Racine, *op. cit.*, p. 38.

choisit de s'investir dans l'opposition à la conscription. Cette résolution est même évoquée par son attitude : « Son buste gonflé par le défi résistait aux assauts de la poussière tourbillonnante et, la tête haute, la mâchoire serrée, il regardait le soleil. » (p. 255)

Même si l'empressement du curé est louable, il n'empêche que son combat est perdu d'avance. Selon Racine, il échappe au curé Folbèche que la société évolue, ce qui expliquerait qu'il s'entête à vouloir asservir ses paroissiens à ses propres idéaux<sup>154</sup>. Selon nous, cette lecture du personnage est incomplète. Le curé déploie certainement une envie de contrôler les actions de ses ouailles, mais il le fait en ayant conscience de son incapacité à changer quoi que ce soit à la situation. Sa zone intérieure semble aller davantage dans ce sens : « La silhouette de M. Folbèche, miné dans son cœur et battu par les éléments, sembla fléchir un instant. » (p. 255) Et malgré tout, il déclare : « Eh bien! Je lutterai quand même! » (p. 255) Cette ténacité dont fait preuve le curé ne relève plus, comme auparavant, de l'incompréhension du contexte international. Elle s'apparente en fait à celle de la majorité des Canadiens français par rapport au plébiscite. Les nationalistes, tout comme le curé, comprennent que leur marche contre la conscription ne changera rien à leur situation, mais ils persistent dans leur contestation, par principe. Laurendeau explique que ce groupe dénonce l'injustice qu'une majorité déteste le gouvernement d'une promesse faite à une minorité, ce qui fausse la validité de la réponse canadienne<sup>155</sup>. Même si les nationalistes savent que leurs efforts seront vains, ils continuent de défendre leur point de vue. Le curé incarne finalement très bien, sur ce thème, la réaction de la majorité canadienne-française.

---

<sup>154</sup> *Id.*

<sup>155</sup> Laurendeau, *op. cit.*, p. 74.

### 3.2.2 L'approbation de la conscription

Peu d'espace narratif est consacré au discours conscriptionniste dans *Les Plouffe*. Nous avons mentionné à quelques reprises les pistes dans la narration nous permettant d'en identifier les tenants. Le chapitre de la procession va dans le même sens, c'est-à-dire que la narration évoque cette position — « les discours et les gouvernements favorables au service militaire » (p. 372) —, sans toutefois la développer. En contrepartie, l'approbation de la conscription est bien mieux véhiculée par les dialogues, une nouveauté par rapport au reste du roman : jusqu'à la procession, l'œuvre nous prive de l'accès aux discours directs du cardinal, mais ce chapitre nous permet maintenant de concrétiser son point de vue, c'est-à-dire sa décision d'appuyer la participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale<sup>156</sup>. Par le discours suivant, le roman confirme pour la première fois pendant la procession le parti pris du cardinal :

Potentat persécuteur et sacrilège, meurtrier des femmes et des enfants, Hitler représente la félonie et l'organisation du mal. [...] Il faut que l'on dise bien haut, à la face du monde et surtout à l'Adorable Sacrement du Divin Cœur, que le drapeau des armées alliées est notre drapeau. L'Église ne bénit pas la guerre, mais elle bénit le glaive de ceux qui savent l'employer au bien. Nos alliés, par les traités, par le sang et la langue, par la solidarité politique ont le droit de compter sur nos vœux, sur nos prières, **ET MÊME SUR NOS SACRIFICES POUR ASSURER LEUR VICTOIRE.** (p. 373)

Il va sans dire que ce discours pour la conscription se heurte aux autres déployés par la plupart des ecclésiastiques pendant la procession. Aussi, il matérialise les ruptures, engendrées par la guerre, entre l'Église et la gouvernance politique ou entre elle et une bonne partie de la population<sup>157</sup>. La narration, si elle ne développe pas vraiment le discours conscriptionniste, s'attarde toutefois, au moyen de l'oxymore, à exprimer la scission produite par le discours du cardinal : juste avant qu'il ne se prononce devant la foule, sa voix est décrite comme étant « tremblant[e] d'une fermeté farouche » (p. 373). On voit ainsi que la forme du texte nous permet d'anticiper la suite des événements. Avant même l'élocution du cardinal, le texte traduit le choix de l'autorité religieuse : le

<sup>156</sup> Le cardinal Villeneuve a réellement prêché l'obéissance à la loi dans ses communiqués publics. Pour lui, c'est un devoir de se soumettre aux décisions des autorités civiles. *Ibid.*, p. 58-59.

<sup>157</sup> Hamelin et Gagnon, *op. cit.*, p. 14. Ces historiens interprètent la portée politique de ce discours que le cardinal Villeneuve a réellement prononcé à l'été 1940.



cardinal décide d'afficher ses couleurs, et ce, au risque de laisser derrière lui une « foule abasourdie » (p. 373) et « des milliers d'hommes hébétés, résignés au désastre » (p. 373-374).

Dans le même ordre d'idées, la portée du discours cardinalice sur les Canadiens français avait été préparée par un autre élément formel signifiant : le temps tempétueux, orageux, qui s'inscrit dans le texte dans une métaphore filée. Ce procédé fait son apparition dès la déclaration de la guerre. En fait, nous le retrouvons déjà dans la conversation entre Denis et le curé. Abandonné par Denis, le prêtre se croit un instant vaincu par « les éléments » (p. 255). Le texte utilise la tempête pour transposer les effets de la guerre sur le curé : « Un coup de vent soudain balaya la poussière de la rue. Un pan de la soutane moula les jambes maigres du prêtre tandis qu'un autre pan claquait dans la brise comme un vieux drapeau que la tempête menace d'emporter. » (p. 254-255) Encore une fois, les vêtements sacerdotaux sont spécifiquement utilisés pour symboliser le clergé, et cette soutane subit elle-même la force du vent, qui dévoile à son tour la fragilité de l'Église, matérialisée par la maigreur des jambes de son représentant. De plus, la comparaison de son vêtement à un drapeau sonne clairement à l'esprit comme l'attachement « naturel » des prêtres à la cause nationaliste canadienne-française. Bref, ce sont deux aspects de la société québécoise que « la tempête menace d'emporter ».

Puis, dès le début du chapitre sur la procession, l'orage revient : « ... la ville, sous un lourd baldaquin de nuages, semblait condamnée à un orage certain auquel personne pourtant ne croyait à cause de la puissance du Sacré-Cœur. » (p. 364) Si les nuages n'éclatent finalement jamais sur les têtes des croyants, il se dégage tout de même de certains passages de la procession l'isotopie de la tempête :

Vers huit heures le vent s'éleva, poussant pêle-mêle vers le nord les nuages noirs qui menaçaient la ville. Les banderoles, les drapeaux, les habits, les robes, les cheveux, tout battait au rythme des cœurs. C'était trop beau, trop ardent, trop grandiose, Dieu ne pouvait plus rien refuser. Le volcan de la place Saint-Roch continuait toujours de répandre son inépuisable lave d'hommes, dont le flot roulait vers le reposoir dans un tumulte de chants et de prières. Au passage du dais, les rangées de femmes debout sur les trottoirs s'agenouillaient, et de loin, ces colonnes d'épis multicolores semblaient couchées au ras du sol par le passage d'un souffle surhumain. Une telle foi charriait ces milliers d'hommes qui portaient un Ostensor comme drapeau, qu'on se serait cru devant un ouragan de piété qui balayait les êtres comme des fétus.

.....  
 On [...] voyait [les curés], en surplis, marchant à reculons, exhortant leur régiment paroissial à prier, à chanter plus fort : « Sacré-Cœur de Jésus, épargnez-nous la conscription! » Alors un nouveau spasme de ferveur soulevait la Procession qui, avec le fracas d'un cataclysme, bondissait de pavé en pavé dans un grondement épouvantable. (p. 368)

Vers la fin de la procession, tout juste avant le discours du cardinal, les marcheurs sont finalement « éclairés par la lune qui maintenant se dégag[e] » (p. 371). Mais la tempête s'apprête à revenir, cette fois sous une forme politique :

... une détonation formidable retentit, faisant vibrer le sol et roulant jusqu'au bout de l'écho en bruit de tonnerre.

C'était le coup de canon de neuf heures et demie. (p. 372)

Ce coup de canon, associé lui aussi à l'orage, semble résonner jusque dans le discours pro-guerre du religieux. C'est pourquoi l'image de la tempête symbolise très bien la portée de ce discours sur les Canadiens français, qui doivent, une fois de plus, se soumettre à une volonté politique qui les représente mal<sup>158</sup>. Puis, après avoir avoué qu'il soutenait le gouvernement fédéral, le cardinal se met à « parl[er] en anglais » (p. 373), ce qui est une trahison supplémentaire pour la population francophone et nationaliste.

### 3.3 Le personnage de Denis Boucher

Nous nous intéresserons maintenant au personnage de Denis Boucher pour examiner les intentions cachées derrière ses paroles dans la conversation sur la guerre entre lui et le curé Folbèche<sup>159</sup>. En ce qui concerne le nationalisme, nos doutes seront confirmés : Denis, en le délaissant, change une fois de plus de bannière. Le personnage se montre maintenant sous un nouveau jour, ce qui pourrait présager une évolution personnelle. Par contre, le texte persiste à laisser planer la confusion autour du personnage.

---

<sup>158</sup> Viau et Olscamp, *op. cit.*, p. 35.

<sup>159</sup> Il s'agit de la même conversation qu'au point 3.2.1.



### 3.3.1 L'évolution vers l'enrôlement

Plus tôt, nous avons fait ressortir l'évolution que subissait le curé pendant la courte conversation entre lui et Denis, passant de la soumission aux événements internationaux à la décision de s'engager à lutter contre eux. Cette conversation provoque une réaction semblable chez Denis, puisqu'elle l'entraîne dans un processus décisionnel. Au début, il reste plutôt passif par rapport à la déclaration de la guerre. Devant le curé qui s'époumone, lui demeure calme :

— Tu sais la nouvelle? C'est épouvantable!

— Oui, monsieur le curé. Je m'y attendais. Mais il n'y a rien à faire. (p. 252)

Le curé essaie ensuite d'amener Denis de son côté, c'est-à-dire de le voir s'opposer à la guerre. Pourtant, le jeune homme ne lui répond pas et affiche un air distrait (p. 253). De plus, il manifeste de l'indifférence devant le curé qui cherche à réveiller son sentiment patriotique : « Denis Boucher regarda le sol et commença à siffler. » (p. 253) Il conserve en fait un souvenir amer de ses envolées nationalistes qui se sont finalement soldées par sa mise à pied à *L'Action Chrétienne*. Grâce à cette discussion, il devient de plus en plus clair que Denis et le curé n'emprunteront pas la même voie en ce qui concerne la guerre. Une nouvelle conception de la politique semble guider les choix du jeune homme. Toutefois, l'extrait suivant exprime bien que sa façon d'envisager le conflit paraît en elle-même contradictoire :

Puis [Denis] souleva une mèche de cheveux et découvrit la blessure cicatrisée qu'il avait attrapée au meeting de la grève<sup>160</sup>. Il souriait d'un air narquois :

— Regardez! Regardez! C'est pour la race que j'ai attrapé ça. Non seulement les nationalistes ne m'ont pas défendu, mais ils m'ont dénoncé, les lâches. *L'Action Chrétienne* m'a mis à la porte, et vous m'avez reproché mon audace quand vous la pensiez inutile. Eh bien! c'est fini. Mon parti politique maintenant, c'est moi. Ce qui m'intéresse, c'est de me tailler un avenir. Un monde nouveau commence et je serai avec les forts. (p. 253)

---

<sup>160</sup> Une grève a été déclenchée à *L'Action Chrétienne* pour défendre Théophile Plouffe qui a été renvoyé. Le journal n'avait pas toléré l'attitude anti-impérialiste de Théophile pendant la visite royale. Ironiquement, c'est Denis qui avait dévoilé cet événement dans son article du *Nationaliste*.

Désormais, Denis ne compte plus que sur lui-même. Il l'affirme en prétendant que son parti politique n'est maintenant que lui. Cette façon de réfléchir laisse à penser qu'il abandonne tout engagement politique pour ne se consacrer qu'à lui-même, qu'à son « avenir ». Ses projets romanesques auraient pu nous éclairer à ce sujet, mais Denis a décidé de les abandonner eux aussi : « ... l'ère terrible qui s'ouvrirait lui permettait aussi d'abandonner, sans s'accuser d'incompétence, le roman qu'il avait commencé. » (p. 254) Maintenant, Denis ne se voit plus comme un écrivain<sup>161</sup>, mais veut être « avec les forts ». Cela signifie qu'il se voit tout de même aux côtés d'un groupe. En fait, parce que cette conversation a pour point de départ la déclaration de la guerre, nous lisons entre les lignes que Denis envisage de plus en plus la guerre comme une occasion de se réaliser, de réussir l'ascension tant désirée. De ce point de vue, il se place encore à l'encontre des recommandations de M. Folbèche. Ses paroles suggèrent aussi qu'il rejoint de plus en plus la morale libérale. Comme le dénote Tassie dans son article, certains milieux, sous l'action de la libéralisation que provoque la guerre, délaissent leur appartenance spirituelle ou même se révoltent contre elle<sup>162</sup>. L'encouragement de son curé à participer au mouvement anticonscriptionniste ne modifie pas vraiment son point de vue. Shek considère en fait Denis comme la victime d'un réseau d'aliénations politiques, culturelles ou économiques<sup>163</sup>. Sa désillusion, à propos de son existence actuelle, le pousse à vouloir à tout prix en sortir. Contrairement au curé qui cultive encore un espoir dans la société traditionnelle, Denis se fait plus réaliste : « J'ai vu trop de chômage, j'ai vu trop de sacrifices aveugles et inutiles faits au nom d'un idéal truqué. On n'est pas assez et ils sont beaucoup trop. La lutte n'a réussi qu'à nous appauvrir. » (p. 254) Le passage suivant précise de plus en plus les intentions de Denis, soit son enrôlement. Nous voyons, une fois de plus, qu'il échoue à s'en tenir à une idée fixe :

---

<sup>161</sup> André Belleau souligne que l'échec de l'entreprise d'écriture de Denis s'accroît de roman en roman. (Denis poursuit son évolution dans les trois premiers romans de Lemelin, soit *Au pied de la pente douce*, *Les Plouffe* et *Pierre le magnifique*.) Belleau interprète cet échec potentiellement comme « la conscience chez Roger Lemelin des limites de la littérature dans son rapport à la vie. » *Le romancier fictif*, p. 17.

<sup>162</sup> J. S. Tassie, « La société à travers le roman canadien-français », in *Le roman canadien français*, sous la dir. de Paul Wyczynski, Montréal : Fides, 1977, p. 155.

<sup>163</sup> Ben-Zion Shek, « Lemelin sur film : entre réalisme et mélodrame », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 11 (hiver-printemps 1986), p. 45.

Denis Boucher s'en alla d'un pas nerveux, les yeux levés vers le Cap, vers les fortifications anciennes qui serraient dans leurs gueules des canons périmés. La catastrophe mondiale, au lieu de l'abattre, ouvrait de larges et mystérieuses avenues à son ambition. Son instinct pressentait la disparition de milliers d'hommes en place, un chambardement économique formidable, une moisson d'avantages dont il saurait bien cueillir sa part. Les barrières économiques et sociales qui l'avaient gardé prisonnier étaient ouvertes : les gardiens étaient occupés à se sauver ou à se tuer. Enfin la grande aventure lui ouvrait les bras. Denis Boucher frémissait de joie, car l'ère terrible qui s'ouvrait lui permettait aussi d'abandonner, sans s'accuser d'incompétence, le roman qu'il avait commencé. Il avait lu trop de beaux livres. (p. 254)

Alors qu'il vient tout juste d'exprimer que, politiquement, il ne croit plus en personne d'autre qu'en lui-même, on sent maintenant qu'un rêve en lien avec la guerre se forme dans l'esprit de Denis. Au terme de sa discussion avec le curé, Denis s'en va en levant justement les yeux vers les symboles guerriers de la ville de Québec, ses « fortifications » et ses « canons ». L'antithèse souligne en outre l'indétermination qui l'habite toujours et dont il fait preuve lorsqu'il « frémi[t] de joie » devant « l'ère terrible qui s'ouvr[e] ». Sa participation volontaire au conflit reviendrait pourtant à s'allier aux autorités gouvernementales canadiennes, mais cela n'empêche pas Denis d'envisager de plus en plus l'armée comme une possibilité d'avenir. Ce point de vue n'est pas le plus populaire chez les Canadiens français. Par contre, il n'est pas non plus excentrique, puisqu'il rejoint une catégorie de jeunes dont les ambitions dépassent les moyens. Gaulin voit Denis à la fois doté d'un talent, qui aurait pu le mener vers la réussite, et victime d'un manque de moyens financiers pour réaliser son plein potentiel. C'est pourquoi la participation à la guerre est l'occasion pour Denis de s'extirper de son milieu et d'acquérir un certain prestige<sup>164</sup>. Nous apprendrons plus loin dans le récit que Denis s'engage finalement comme correspondant de guerre. Sa brève incursion, à un moment inattendu, nous l'apprend<sup>165</sup> :

---

<sup>164</sup> Gaulin, *op. cit.*, p. 140-141.

<sup>165</sup> Nous sommes dans la quatrième partie du roman, à un moment de l'intrigue s'intéressant davantage à Ovide Plouffe, qui vient de se réconcilier avec Rita Toulouse.

Une longue silhouette bondit soudain sur le marche-pied [sic] et la tête de Denis Boucher se découpa dans le châssis de la porte.

— T'es bien nerveux, Ovide? Juste un mot. Je viens de m'enrôler. Versé dans le service de la propagande. Paye d'officier. Bonjour.

— Enrôlé? T'es fou?

Mais Denis avait quitté le marchepied. (p. 358)

Cet extrait, très compact, nous informe beaucoup sur l'avenir que Denis est en train de se tailler. En surgissant de la sorte, il donne la forte impression que, enrôlé, c'est comme s'il avait déjà quitté le quartier St-Sauveur. La construction du dialogue de Denis emprunte la structure saccadée et moderne du télégramme. Ce court dialogue montre également à quel point Denis n'arrive jamais à se libérer de sa confusion interne. La confirmation de son enrôlement est déjà signifiante, mais le service auquel il a été affecté l'est encore plus, car les activités de propagande sont diamétralement opposées à son engagement auprès des nationalistes radicaux, dont nous avons discuté plus tôt. Puis, la « [p]aye d'officier » nous aide à comprendre ce qui le pousse dans cette voie. Elle nous incite à croire que, une fois de plus, Denis ne croit pas vraiment à cette nouvelle cause qu'il a adoptée. Il répond simplement à sa soif de fuir et d'obtenir une meilleure situation financière. La narration indique aussi que Denis, fugace, disparaît aussi vite qu'il était apparu, laissant derrière lui l'impression que la guerre est responsable de l'absence de plusieurs jeunes hommes comme lui. Selon Arguin, le désir d'évasion, dont font preuve Denis et d'autres jeunes, entretient un lien indéniable avec l'aliénation dont souffre sa classe économique<sup>166</sup>. L'aliénation est en effet omniprésente dans *Les Plouffe*, étant donné le clivage économique entre les habitants de la basse-ville et ceux de la haute-ville. Denis, à cause de son origine sociale et de ses expériences passées, se butera toujours à l'exclusion des postes des secteurs religieux, politiques ou économiques qui, selon Falardeau, constituent les lieux d'autorité<sup>167</sup>. C'est pourquoi il cherche autre part la façon d'acquérir une reconnaissance, et la guerre devient pour lui le moyen de se soustraire à la soumission économique qu'il subit depuis toujours.

---

<sup>166</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 40.

<sup>167</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 140.

L'enrôlement de Denis confère au texte une fonction symbolique importante. Arguin, en étudiant les romans québécois de la période 1944-1965, a observé que le personnage « ambitieux » revenait à plusieurs reprises<sup>168</sup>. Selon lui, l'éveil de l'ambition provient de l'état de domination du personnage. Après les dominés rêveurs, dont Théophile fait partie, vient une deuxième génération de dominés, les ambitieux, catégorie à laquelle appartient Denis. Arguin croit que l'ambitieux, dans un état constant de transition, agit dans le but d'effacer le passé et qu'il ne veut plus éprouver de sentiments parce qu'il poursuit le but ultime de devenir un autre que lui-même. Dans le cas de Denis, cela se manifeste dans son choix de s'enrôler et d'ainsi se conformer aux principes du Canadien anglais sur la conscription. Falardeau reconnaît lui aussi de l'ambition sociale chez les jeunes personnages de romans, mais il en distingue deux types : les ambitieux qui aspirent à s'extraire de leur société, cherchant une reconnaissance au sein d'un autre milieu, et ceux dont la révolte attise un besoin de vengeance<sup>169</sup>. Quant à Denis Boucher, il semble vouloir osciller entre les deux et ce personnage apporte au roman la dimension sémantique sur laquelle nous centrons l'ensemble de notre réflexion dans ce mémoire. Denis véhicule la vague de renouveau qui ébranle le Québec en ces années de bouleversements sociaux et qui, bien sûr, se répercute dans la littérature. Nardout-Lafarge soutient dans son article que le revirement de Denis symbolise le tout aussi spectaculaire retournement, engendré par la guerre, des valeurs présentées dans l'œuvre, à commencer par le détachement d'avec la France<sup>170</sup>. Cette façon de voir le texte ajoute une dimension collective à la raison d'agir de Denis (qui pouvait au premier abord paraître individualiste), car ce personnage cultive en quelque sorte l'espoir de voir le Québec s'émanciper de sa relation filiale avec la mère patrie : le détachement permettrait au Québec de vivre son propre essor. Puis, son avenir comme correspondant de guerre incite Denis à croire que la classe sociale à laquelle il appartient peut se libérer de ses sources de domination. Bref, dans son cas, la guerre le libère plus qu'elle ne le contraint. On peut certainement y voir là aussi un parallèle avec la société québécoise puisque sa croissance a bénéficié, elle aussi, en bonne partie de ce conflit.

---

<sup>168</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 81. Par exemple, dans *Bonheur d'occasion*, l'ambitieux est incarné par Jean Lévesque.

<sup>169</sup> Falardeau, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 141.

<sup>170</sup> Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 50.



### 3.3.2 Le jugement de l'auteur

Le discours de l'auteur peut aussi nous aider à comprendre les agissements de Denis. Cette fois, il émet un jugement son personnage, mais de façon moins marquée que dans le chapitre précédent, alors qu'il se prétendait nationaliste. Aussi avons-nous vu précédemment la malhonnêteté occasionnelle de Denis<sup>171</sup>. Dans le cas de la conversion de Tom Brown au catholicisme, cette fabulation devait lui permettre d'arriver à ses fins, à une époque où il comptait encore réaliser son avenir à Québec en tant que journaliste. Mais l'approche de la guerre le transforme. Il renoue maintenant avec des idéologies moins conservatrices et plus près de celles qu'il défendait dans les péripéties reliées au pasteur Brown. Il cherche à s'ouvrir au monde, et cette évolution psychologique transparaît grâce à ses rapports avec Folbèche. Désormais, Denis ne ressent plus le besoin d'être appuyé par le curé. Il se détache de lui et même l'affronte :

— [...] *L'Action Chrétienne* m'a mis à la porte, et vous m'avez reproché mon audace quand vous la pensiez inutile. [...] Un monde nouveau commence et je serai avec les forts.

— Denis!

— Excusez-moi, monsieur le curé. Mais je pense comme ça. (p. 253-254)

Denis se fait plus transparent qu'auparavant, dévoilant du même coup ses ambitions à Folbèche. Nous avons vu également que, au début du roman, il ne ressentait aucune compassion pour son curé, qui vit difficilement la chute de la pratique religieuse dans sa paroisse. La guerre semble avoir aussi modifié le point de vue de Denis sur le désarroi du curé, car il fait maintenant preuve d'empathie :

— [...] On n'est pas assez et ils sont beaucoup trop. La lutte ne réussit qu'à nous appauvrir. Les seuls à en tirer un avantage sont...

Le jeune homme ne se sentit pas le courage d'infliger une dernière cruauté au vieux curé dont les yeux s'emplissaient de larmes. (p. 254)

---

<sup>171</sup> Nous avons analysé un passage dans lequel le curé était victime des mensonges de Denis, mais le récit comporte d'autres situations semblables, notamment avec Ovide Plouffe.

Au lieu d'aller au bout de son argumentation, comme il l'aurait fait sans scrupules par le passé, il décide d'épargner son curé. De plus, l'auteur nous prépare à la transition de Denis vers l'enrôlement en mentionnant que le jeune homme lui fait grâce d'une « dernière cruauté », comme si Denis, intérieurement, sentait déjà l'imminence de son départ.

Cette évolution chez Denis traduit sa complicité avec l'auteur, comme si ce dernier lui pardonnait ses maladresses, étant donné qu'il reconnaît en ce personnage l'élan d'ambition qu'il ressent lui-même. À ce sujet, Gaulin est d'avis que Denis joue le rôle de personnage « privilégié » de l'auteur, celui en qui il a investi un peu plus de lui-même, de ses aspirations<sup>172</sup>. Cela expliquerait la clémence de l'auteur envers Denis, le personnage se rapprochant sans doute le plus des visées sociales ou politiques auxquelles il tente d'ouvrir son lectorat. Arguin, en revanche, est convaincu que le narrateur est mieux placé que tout personnage pour prendre conscience de la situation sociale et économique, ce qui le rend peut-être plus compétent pour en dresser le portrait. Selon lui, les héros du roman de mœurs urbaines sont incapables de réaliser leur quête d'identité et de croissance économique<sup>173</sup>. Le narrateur expose en fait sa conscience de l'aliénation, mais la relie au comportement de ses personnages. C'est pourquoi les protagonistes, au terme de leur récit, n'arrivent guère souvent à se sortir de leur condition sociale<sup>174</sup>.

Peut-on voir là la raison pour laquelle l'auteur, même s'il fait évoluer Denis, ne le blanchit pas totalement? En effet, le texte est tout de même traversé par le jugement auctorial à son sujet. Par exemple, l'auteur admet lui-même que Denis appréhende la guerre de façon insolite : « La catastrophe mondiale, au lieu de l'abattre, ouvrait de larges et mystérieuses avenues à son ambition. Son instinct pressentait la disparition de milliers d'hommes en place; un chambardement économique formidable, une moisson d'avantages dont il saurait bien cueillir sa part. » (p. 254) Encore une fois, ce jugement émerge de la construction stylistique de l'extrait. La structure de la première phrase insère d'abord le jugement dans l'élément incident « au lieu de l'abattre », soulignant clairement que Denis n'est pas affecté par la tragédie de la guerre. De son point de vue, il peut, au contraire, tirer avantage de la mort d'autres Canadiens, par exemple. Par contre, nous ne sommes

---

<sup>172</sup> Gaulin, *op. cit.*, p.140

<sup>173</sup> Arguin, *op. cit.*, p. 66.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 98-99.



pas étonnée qu'il se réjouisse des perturbations économiques puisqu'il défendait un point de vue semblable en appuyant la présence américaine. Le jugement négatif de l'auteur se profile notamment dans l'extrait suivant : « ... l'ère terrible qui s'ouvrait lui permettait aussi d'abandonner, sans s'accuser d'incompétence, le roman qu'il avait commencé. » (p. 254) Dans ce cas-ci encore, la critique se lit à même la structure énonciative grâce à l'apposition « sans s'accuser d'incompétence », qui forme une motivation pseudo-objective, car, structurellement, la phrase aurait pu fonctionner sans cette précision. Le choix du verbe « accuser », qui suggère davantage le jugement d'autrui, sous-entend que ce commentaire peut provenir d'autre part — en l'occurrence de l'auteur — que de la zone interne de Denis. Bref, d'un côté, l'attitude de Denis envers la guerre est admise par l'auteur; de l'autre, son jugement persiste. Selon Nardout-Lafarge, *Les Plouffe* ne serait pas le seul roman traitant de la guerre à comporter ce type de contradictions, étant donné que le conflit mondial entraîne un déchirement collectif entre la liberté enfin accessible et la peur à laquelle cette liberté soumet cette collectivité. C'est pourquoi le conflit mondial agit dans l'œuvre comme une frontière, comme la cause d'un équilibre rompu. Selon elle, ces contradictions, dans les fictions s'intéressant à la guerre, traduisent une conscience dans la population qui se sait incluse dans l'irrévocable processus de modernisation sociale et culturelle.<sup>175</sup>

### 3.4 Les discours de l'auteur

Nous délaisserons maintenant le personnage de Denis Boucher pour nous concentrer sur la critique auctoriale qui concerne un autre aspect du texte, soit la procession du Sacré-Cœur. Comme le défilé royal, cet événement est narré de façon très subjective. Reliée de près à la question de la conscription, la procession est bel et bien teintée d'une opinion de l'auteur sur les réactions québécoises à la guerre. À ce sujet, Viau et Nardout-Lafarge, s'étant intéressés à la représentation de ce conflit dans la littérature québécoise, relèvent un aspect analogue du texte des *Plouffe*. Tous deux estiment que l'intérêt de la représentation de la guerre dans la littérature réside justement dans la part de subjectivité du texte et dans l'interprétation des faits historiques que se permet l'auteur. Cela engendre

---

<sup>175</sup> Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 60.

dans l'œuvre un « sens historico-didactique explicite ou implicite<sup>176</sup> ». Dans ce même ordre d'idées, le portrait de la procession du Sacré-Cœur dans *Les Plouffe* est déformé par le « discours social », si l'on se réfère à la vision de Narout-Lafarge. Selon elle, l'auteur ne ressent aucune obligation à intégrer à son roman des références au contexte réel. Cependant, la littérature est immergée dans un certain climat social et, par conséquent, elle tisse parfois des liens avec de vrais événements. Par contre, le texte littéraire communique les « faits » à l'aide de son propre système<sup>177</sup>, ce qui engendre inévitablement des glissements ou, en d'autres mots, des traces de la subjectivité de l'auteur dans la retranscription de l'histoire. De plus, l'écrivain fait nécessairement des choix qui le conduisent, autant que faire se peut, vers la meilleure possibilité littéraire pour refléter l'événement. Le texte des *Plouffe* semble assumer la présence de cette organisation formelle puisque son auteur qualifie lui-même la procession de « mise en scène » (p. 366). L'auteur choisit d'utiliser à nouveau le genre intercalaire, qui donne à la procession un ton épique. En outre, d'autres procédés, comme les constructions hybrides et l'insertion du jugement courant, s'amalgament aussi à la narration, ce qui éveille notre attention à ce « sens historico-didactique » apporté par l'auteur dans son roman.

#### 3.4.1 Les genres intercalaires : la parodie de l'épopée

La procession du Sacré-Cœur est décrite par l'auteur en l'espace d'un chapitre<sup>178</sup>. La narration s'approprie la majorité de cet espace, ce qui diffère du reste du roman, dans lequel les dialogues sont plus présents. De plus, ce chapitre se distingue dans sa façon d'utiliser les personnages du récit, soit la famille Plouffe, Denis Boucher et le curé Folbèche. Ils y sont évoqués, mais davantage pour représenter le groupe social auquel ils appartiennent. Ce ne sont plus Joséphine, Cécile, Rita Toulouse ou le curé Folbèche, mais « les Joséphines, les Céciles » (p. 370), « les jolies Rita Toulouse » (p. 369) et « les curés Folbèche » (p. 371). Nous n'avons plus accès à leurs zones respectives. En fait, les personnages de la procession se fondent dans la foule de croyants qui agit elle-même à titre de personnage. L'idée d'homogénéité est voulue — la « foule énorme, agglutinée en

---

<sup>176</sup> Viau et Olscamp, *op. cit.*, p. 15.

<sup>177</sup> Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 43.

<sup>178</sup> Voir appendice A, extrait 5, p. 130-137.

un seul tout mouvant » (p. 372) —, car elle affermit l'idée d'un bloc massif d'opposition à la politique de guerre imposée par le gouvernement de Mackenzie King.

En outre, cette absence d'intériorité individuelle des personnages pendant la procession a pour résultat la mise en relief des discours auctoriaux. Par exemple, cet événement grandiose intègre facilement le pastiche du style épique. Nous avons déjà mentionné l'utilisation du genre intercalaire lors du défilé des souverains et avons reconnu qu'il devenait pour l'auteur un lieu où émettre son jugement. Nous le détectons à nouveau dans la procession, notamment par le foisonnement des figures de style et par le lexique hésitant entre le majestueux et le pompeux. Comme pour la célébration royale, l'auteur introduit la procession par un ton cérémonieux : « Une intense atmosphère dominicale s'abattait sur cette soirée » (p. 364). L'auteur n'hésite pas à parler des rues « flamboyantes de drapeaux et de banderoles » (p. 364) et de la « population vibrante » (p. 364). La construction des phrases donne l'impression d'être en pleine épopée :

Pendant que ces rubans chatoyants continuaient de garnir les abords du parcours, des milliers d'hommes, tête nue, noircissaient les alentours du temple ébranlé par le tonnerre des voix, des orgues, et attendaient l'apparition de l'Ostensoir d'or pour s'enfiler à lui et le suivre dans sa course surnaturelle. (p. 365-366)

Puis, la procession du Sacré-Cœur se distingue des autres événements du roman par son usage du discours catholique : celui-ci y semble non seulement assumé, mais massivement prononcé par la même population qui remettait pourtant en doute, peu de temps auparavant, la pratique religieuse. La narration est parsemée d'expressions catholiques courantes, comme « le Dieu sauveur » (p. 366), « la foi qui transporte les montagnes » (p. 370), « la porte des miracles » (p. 371), « le Saint des Saints » (p. 371).

Qu'advient-il alors de cette remise en question spirituelle que l'on sentait de plus en plus profonde? En fait, la manifestation de foi est narrée comme si elle appartenait exclusivement aux participants — et non au discours auctorial. Le texte est plutôt orchestré pour se moquer du regain de ferveur religieuse au sein de la population. L'auteur joue sur l'intensité de la foi catholique pour mieux rire des Canadiens qui retournent aux valeurs traditionnelles seulement quand cela leur convient. Cet élan religieux généralisé est amplifié par l'insistance de l'auteur sur l'idée de la multitude, ce qui accentue aussi

l'envergure de la procession. Dès la première phrase du chapitre, ce sont déjà « cent mille personnes » (p. 364) qui s'apprêtent à parcourir « la multitude des chemins » (p. 364) de la ville. Puis, les croyants forment des « cohortes » (p. 364), une « masse houleuse » (p. 366), une « foule » (p. 366, 373), une « multitude » (p. 367, 371-372), une « avalanche d'hommes » (p. 367), un « corps interminable » (p. 368) ou « innombrable » (p. 373), des « nuées d'hommes » (p. 370), un « immense troupeau d'ouailles oppressées » (p. 372) et des « groupes d'hommes » (p. 369) traînant des « milliers de chapelets » (p. 368). Les marcheurs apparaissent tantôt comme des « milliers d'hommes » (p. 365, 368, 370, 373), tantôt comme « cinquante mille croyants » (p. 366) ou comme des « dizaines de milliers de voix angoissées » (p. 367). L'auteur s'approprie, comme précédemment, des procédés rabelaisiens. Cet emprunt s'inscrit aussi dans la longue énumération suivante, décrivant les participants à la marche :

La gigantesque croisade s'ébranlait, précédée des gendarmes à cheval. À l'avant-garde, comme pour faciliter la trouée au dais, marchaient les religieux de toutes les communautés : frères Maristes, frères des Écoles Chrétiennes, frères du Sacré-Cœur, frères de l'Instruction Chrétienne, etc., puis pères Eudistes, Capucins, Franciscains, Oblats, suivis de la croix de la Procession et des ecclésiastiques du Grand Séminaire, des prêtres et des curés de la ville. Le dais suivait, gravement soutenu par des marguilliers gantés de blanc, qui se relayaient en cours de route, par équipes. Marchaient ensuite des prélats, des chanoines et des ecclésiastiques de haut rang. Puis, c'étaient les notables, les personnalités politiques et l'énorme masse des laïques anonymes qui s'incorporaient au défilé dont les rangs s'allongeaient et se grossissaient comme un raz de marée formidable. (p. 367-368)

La première phrase de cet extrait, grâce à sa référence aux croisades, rappelle aussi l'époque moyenâgeuse dont Rabelais s'est lui-même beaucoup moqué. Quant à la dernière phrase, elle révèle à son tour, une réalité particulière à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale et évoquée par l'auteur tout au long de son roman : sa structure donne au laïc — précédé des politiciens — un pouvoir important. Les laïcs et les hommes politiques sont désormais assez puissants pour renverser, tel « un raz de marée formidable », les nombreux ordres religieux qui les ont devancés. Cela rappelle encore une fois Rabelais puisque la forme des romans de cet auteur dénonçait, elle aussi, les travers des systèmes en place.

Les figures de style contribuent également à donner un style épique à la procession. On le sent, par exemple, dans cette gradation : « Les banderoles, les drapeaux, les habits,

les robes, les cheveux, tout battait au rythme des cœurs. C'était trop beau, trop ardent, trop grandiose, Dieu ne pouvait plus rien refuser. » (p. 368) Évidemment, l'auteur se moque, encore une fois. Il crée un contraste en insérant une figure d'amplification, qui ira jusqu'à la divinité, tout de suite après une énumération de réalités bien terrestres, banales, comme des « banderoles », des « habits » et des « cheveux ». L'auteur utilise également des figures de ressemblance telles que la métaphore : « Le volcan de la place Saint-Roch continuait toujours de répandre son inépuisable lave d'hommes, dont le flot roulait vers le reposoir dans un tumulte de chants et de prières. » (p. 368) La structure comparative revient elle aussi très souvent pendant la procession pour rappeler le style épique : « Une telle foi charriait ces milliers d'hommes qui portaient un Ostensor comme drapeau, qu'on se serait cru devant un ouragan de piété qui balayait les êtres comme des fœtus. » (p. 368) Les figures de style créent des associations dont les sens se multiplient. Précédemment, nous avons vu la foi être métaphorisée par la tempête, puis par le volcan, des phénomènes naturels qui matérialisent la force, l'emportement mais aussi la destruction. Nous verrons maintenant une association entre le feu, une autre force naturelle, et la foi :

[Le père Lelièvre] faisait déjà résonner son cri de ralliement au-dedans du temple même où le cœur du défilé commençait à battre, et imprimait un élan précis aux flammes de foi couvrant encore entre quatre murs, mais qui tantôt, au sortir de l'église Saint-Roch, se transformeraient en un gigantesque feu grégeois dont l'incendie de ferveur dévorerait le parcours jusqu'à l'Hôtel de Ville. (p. 365)

Le lien avec le feu nous permet maintenant de constater que, une fois de plus, l'auteur associe la foi à une force destructrice. Les « flammes de foi » et l'« incendie de ferveur » établissent un lien direct entre ces deux idées. Et le « feu grégeois », lui, est doublement sémantisé. Il entre dans la métaphore du feu et se réfère simultanément à des guerres passées. Ces métaphores peuvent alors se traduire de deux façons. D'une part, sans la menace de la guerre, les Québécois n'auraient pas manifesté une telle ferveur religieuse pendant la procession. D'autre part, la guerre va tout de même contribuer à détruire le mode de vie traditionnel dans lequel étaient ancrés les Canadiens français, y compris leur pratique dominicale. Dans un même ordre d'idées, le texte imbrique les deux principales raisons qui amènent les Québécois à participer à la procession, c'est-à-dire leur appartenance religieuse et la déclaration de la guerre : « Les attitudes, les gestes importaient peu dans l'espèce de transport mystique qui soulevait les êtres, psychologie particulière aux foules et mise en branle par la soudaineté de la tragédie européenne... »

(p. 366) En fait, la procession synthétise trois des enjeux majeurs du roman, soit les questions de pratique religieuse, de politique canadienne — voire d'identité nationale — et de politique internationale. Nous avons vu, dans les analyses des deux chapitres précédents, que les deux premiers de ces enjeux sont en processus de transformation. La procession du Sacré-Cœur, en fin de récit, ramène le débat sur ces deux facettes de la société, mais apporte aussi l'idée que la guerre devient en grande partie responsable de l'accélération des bouleversements sociaux subis par le Québec. Le conflit mondial marque le Québec, et la procession en est le symbole : « ... de grands boulevards se transformaient en cul-de-sac et des ruelles devenaient des voies royales. » (p. 364) Ainsi, la guerre est non seulement inscrite dans le texte, mais elle est indissociable du discours catholique du roman. Grâce aux allusions récurrentes qui y sont faites, la relation entre ces deux éléments s'imprime dans l'esprit du lecteur.

Nardout-Lafarge insiste sur le fait que la guerre est un élément si capital de l'histoire qu'elle s'en trouve utilisée, dans les romans à la fois comme la base de l'articulation du récit et le point d'ancrage de multiples procédés métaphoriques<sup>179</sup>. C'est le cas dans cette œuvre de Lemelin, mais encore plus dans la narration de la procession, qui renferme un discours relié à la guerre, dont le lexique est fortement inspiré par l'armée. Par exemple, les prêtres « exhort[ent] leur régiment paroissial à prier » (p. 368). Un peu plus loin, on parle des « régiments de croisés » (p. 371). Ce sont aussi les « contingents de la Procession » (p. 371) qui s'approchent du reposoir. Puis, les pas des marcheurs rappellent ceux des soldats : « L'asphalte martelé rendait une longue plainte sourde sous les piétinements saccadés » (p. 370). Nous constatons également avec cet exemple que les références à la guerre sont souvent porteuses de souffrance, comme l'exprime la « longue plainte sourde », ou de mort : « Les ondulations de la multitude [...] dessinaient déjà le squelette du défilé... » (p. 367) L'extrait suivant est particulièrement riche sur le plan sémantique : « Ces formidables phalanges marchant d'un pas rapide offraient un aspect sublime. Armés de milliers de chapelets dont le balancement accéléré de pendule rythmait l'exaltation grandissante, les groupes d'hommes communiaient tous dans une même adoration du Sacré-Cœur de Jésus. » (p. 368-369) D'abord, les références à l'armée y sont très claires, car les groupes d'hommes « armés » de chapelets sont maintenant qualifiés de « phalanges ». Ensuite, le texte semble vouloir donner à la guerre un côté spectaculaire,

---

<sup>179</sup> Nardout-Lafarge, *loc. cit.*, p. 53.



avec les épithètes « formidables » et « sublime ». En outre, la référence au « pendule » intègre à la phrase la notion de temps, un temps qui s'accélère avant d'appeler ces hommes à la guerre. En même temps, ceux-ci continuent de prier à l'unisson, de préserver le lien spirituel qui les rattache à Dieu et entre eux. Enfin, plus on s'approche de la fin de la procession, marquée par le discours du cardinal, moins les allusions à la guerre sont dissimulées : « C'était le coup de canon de neuf heures et demie. » (p. 372), Puis, un peu plus loin : « La guerre déléguait sa menace symbolique à la Procession. La tragédie des champs de bataille agitait son spectre au-dessus du reposoir. » (p. 372) Désormais, le conflit mondial est nommé et il laisse place à la terreur de la conscription.

### 3.4.2 La confusion dans les discours de l'auteur

Comme la narration d'autres parties du texte, celle de la procession fait usage de différents niveaux de langage. Par exemple, le procédé du langage populaire revient, même s'il peut sembler surprenant qu'on le retrouve au milieu du style épique, qui lui-même fait appel à des procédés littéraires souvent opposés au langage courant. Pourtant, la langue courante parsème bel et bien cette partie de l'œuvre, car elle agit en contrepoint par rapport à l'épopée. Ce contraste survient même dès la première phrase du chapitre : « Une intense atmosphère dominicale s'abattait sur cette soirée de vendredi où cent mille personnes sortirent d'une table de semaine pour entrer dans un après-souper solennel... » (p. 364) Nous avons là une construction hybride, car l'expression familière « table de semaine » est isolée au milieu d'un niveau de langue soutenu. Un autre indice frappant de la présence du langage courant dans la narration est l'utilisation du style indirect libre. Par exemple, le cri de ralliement « Pas de conscription! » (p. 367) surgit dans la narration, dénué de guillemets. Dès lors, le lecteur est averti que le texte ne tient pas nécessairement compte des règles grammaticales habituelles pour introduire des paroles. Il se passe la même chose alors que les croyants attendent le discours du cardinal. « Qu'allait-il se produire? » (p. 371) est la question que tout le monde se pose, mais cette interrogation est intégrée directement à la narration.

Ce genre d'insertions éveille notre attention à la possibilité de la présence de différentes strates de sens et avant tout à celle du discours de l'auteur. Par exemple, on reconnaît la voix de l'auteur dans la phrase suivante, qui utilise la motivation pseudo-



objective : « Évidemment, quelques jeunes gens, ici et là, au lieu de porter leurs regards vers le ciel, examinaient les centaines de belles filles massées sur les trottoirs... » (p. 369) La structure de l'énoncé témoigne de la présence de cette voix auctoriale, d'abord parce que la phrase est initiée par l'adverbe « évidemment », lequel manifeste le procédé de la pseudo-objectivité. Ensuite, l'apposition encadre bien ce qu'il serait convenable de faire dans les circonstances, c'est-à-dire de regarder Dieu plutôt que les belles filles. Ainsi, l'auteur porte un jugement sur les garçons distraits de leurs prières. Cet autre énoncé a une structure analogue : « En effet, quel spectacle incomparable! Des nuées d'hommes à la fois! » (p. 370) La pseudo-objectivité ressort grâce au marqueur « en effet », en contraste avec les phrases exclamatives. Le « spectacle incomparable », quant à lui, participe du jugement courant, appartenant aux paroles des participants ou des organisateurs peut-être. Mais ce ne sont pas les paroles de l'auteur. En réalité, seule une résonance persifleuse peut lui être attribuée. Puis, de la même façon dont il l'a fait pour les garçons, l'auteur s'attaque ensuite aux femmes, mettant en évidence leur désinvolture pendant la procession :

Plusieurs d'entre elles réussissaient le prodigieux tour de force [d'examiner les hommes] un à un, et la vision pénétrait si profondément dans leurs yeux, que par une espèce d'illusion d'optique elles voyaient encore le défilé une heure après la cérémonie.

Et surtout, quelles physionomies hilarantes elles pouvaient découvrir! Certains hommes laids ont des mines si ridicules quand la foi qui transporte les montagnes déforme leurs traits et fait béer leurs bouches suppliantes. (p. 370)

Dans le premier paragraphe, la narration traduit le jugement de l'auteur sur les femmes : il décuple leurs capacités pour en accentuer le côté ridicule. Dans le second paragraphe, nous changeons de registre, car la structure des phrases fait passer le lecteur du discours de l'auteur à celui des femmes elles-mêmes. Après qu'on a ri d'elles, ce sont elles qui rient des autres. L'auteur montre ainsi que, dans l'ensemble des participants, plusieurs ne sont pas si transportés par la foi. Comme nous l'avons dit précédemment, la pratique catholique est parfois très extérieure, et ces passages nous permettent de le voir.

Par la suite, l'auteur pousse encore plus loin ce procédé que nous avons relevé, c'est-à-dire le camouflage de paroles courantes au sein de la narration. Voici un exemple dans

lequel nous voyons que le style indirect libre dépasse maintenant les limites de l'opinion courante :

On se croirait transporté, ce soir de 1940, dans une vallée de Josaphat sublime ou terrifiante, et les oreilles n'attendent plus que les trompettes de l'Apocalypse pour conclure à l'arrivée de la fin du monde. La terre va-t-elle s'entrouvrir, les édifices vont-ils s'écrouler?

Non. (p. 366)

La structure de ces questions peut laisser croire qu'elles sont tirées directement de l'esprit des croyants, mais en réalité, c'est le jugement de l'auteur qui intervient une fois de plus en caricaturant les inquiétudes des participants à la procession. La phrase précédant les interrogatives nous signale l'intention satirique de l'auteur en amenant la comparaison jusqu'à l'« Apocalypse », jusqu'à « la fin du monde », ce qui se veut exagéré dans les circonstances. Enfin, nous entendons sans équivoque la voix de l'auteur, qui prend la peine de répondre à ces questions : « Non ». Cette voix se combine aux diverses strates de sens de la narration. De plus, d'autres extraits confirment l'exagération intentionnelle de l'auteur : « [Les infatigables messieurs Folbèche] éperonnaient leurs paroissiens fringants de ferveurs en leur faisant crier des cantiques que les haut-parleurs emportaient jusqu'au ciel. Quand cinquante mille croyants se mettent ainsi à chanter, une ville n'est plus une ville. » (p. 366) Le rire de l'auteur résonne jusque dans l'essoufflement généralisé que cause la marche dans les rues ascendantes de Québec : « Des milliers d'hommes, la tête en avant, mis à bout de souffle par l'escalade des côtes, les yeux exorbités, obéissaient à l'appel de [la] voix d'illuminé [du père Lelièvre]. La psychose était complète. » (p. 370-371) Bien sûr, l'état des gens étant caractérisé de « psychose » montre que l'auteur non seulement déforme la réalité, mais refuse d'adhérer au mouvement collectif, et même s'en distancie. Puis, la caricature émerge de plus en plus, entretenant de surcroît un rapport étroit et répétitif avec les références à la foi, et même à la Bible : « Les Hébreux devant l'Arche d'Alliance qu'on leur découvrait aux moments tragiques de leur histoire, n'étaient pas plus transportés que les Québécois devant l'Ostensoir qui resplendissait de tous ses feux. » (p. 366) Ces allusions au jugement dernier et aux dix commandements, des moments capitaux de l'histoire judéo-chrétienne ici comparés à la procession du Sacré-Cœur de 1940, ne peuvent être interprétées autrement que comme une ironie de l'auteur.

Il importe maintenant de considérer les rapports d'opposition, présents en grand nombre dans le texte sur la procession, puisqu'ils créent l'impression d'une confrontation d'idées. Nous le verrons à l'aide d'un premier exemple : « Une atmosphère de catastrophe ou de miracle prenait lentement la place de la sourde tension générale. » (p. 367) Dans ce cas-ci, l'oxymore nous place tout de suite dans l'attente d'un événement grandiose, mais dont on ne connaît pas encore la teneur, catastrophique ou miraculeuse. Les rapports entre opposites ont aussi parfois une portée sociale non négligeable. Par exemple, ils peuvent établir un rapport d'opposition entre le désuet et le moderne : « le bourdonnement sourd [...] s'était métamorphosé en un immense murmure coupé de cantique et voilé par le brouillard d'encens coloré des réverbères et des enseignes au néon. » (p. 365) Grâce à la juxtaposition des « réverbères et des enseignes au néon », le vétuste et le récent se côtoient pendant cet événement. Les néons de la ville, en plus d'effectuer le lien avec la modernité technologique, portent également l'idée des commerces, de l'économie. Peu après, l'auteur s'applique justement à souligner l'aspect marchand de la procession : « La vente des insignes, qui d'habitude faisait réaliser aux organisateurs de cette Procession annuelle des revenus appréciables, perdait ce soir-là son aspect mercantile, tant elle passait inaperçue dans la masse houleuse qui payait et épinglait sans s'en rendre compte. » (p. 366) Encore une fois, l'ironie transparaît, puisque, d'une part, on précise que cette vente rapporte « des revenus appréciables » et, d'autre part, on insiste sur le développement de la société de consommation, la « masse » achetant maintenant « sans s'en rendre compte ». La remarque, au premier regard anodine, traduit pourtant l'infiltration progressive du capitalisme dans cette société changeante. L'auteur expose une situation bien réelle, c'est-à-dire une société de consommation qui atteint les croyants, malgré la manifestation de leur ferveur religieuse. On pourrait croire que l'auteur décrie ce comportement consommateur, voire l'influence américaine, mais, selon Shek, ce n'est pas le cas. La satire, au contraire, deviendrait pour lui une façon d'annoncer qu'une ère moderne, séculière et libérale, est aux portes de la société canadienne-française<sup>180</sup>. Les références à la consommation, pendant la procession, font plutôt valoir que les Canadiens français vivent une période de transition. C'est également l'avis d'O'Leary, qui considère que la population canadienne-française de l'époque est fin prête à effectuer le saut dans la modernité, et qu'on la retient d'y accéder par des moyens trop artificiels pour être efficaces à long terme<sup>181</sup>.

<sup>180</sup> Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 152.

<sup>181</sup> O'Leary, *op. cit.*, p. 112.

Par l'entremise de la procession du Sacré-Cœur, l'auteur dénonce finalement davantage l'emprisonnement populaire dans le carcan du catholicisme, ce qui explique sa caricature des éléments reliés à la religion, et notamment d'un membre du bas clergé, le père Lelièvre<sup>182</sup>. Il est question de ce vicaire à plusieurs reprises, mais nous remarquons que sa présentation dans la narration se dégrade progressivement. Au départ, on le caractérise comme « un saint dont l'immense amour pour le Sacré-Cœur égale l'intuition qu'il a des inquiétudes du peuple » (p. 365). En revanche, l'extrait suivant, qu'on retrouve quelques pages plus loin, est moins flatteur :

... les haut-parleurs, déchirés par les éclats de la voix enrouée du père Lelièvre, semblaient près d'étouffer dans une crise d'asthme. Car le saint promoteur de cette Procession [...] était agité jusqu'au paroxysme par un enthousiasme religieux qui frôlait l'extase à mesure que le mouvement final de la symphonie du Sacré-Cœur approchait. Une telle adoration, une telle confiance en Dieu se dégageaient de ses cris, que les plus baroques supplications revêtaient un aspect de sublimité. La procession était sa chose. Des milliers d'hommes, la tête en avant, mis à bout de souffle par l'escalade des côtes, les yeux exorbités, obéissaient à l'appel de sa voix d'illuminé. (p. 370-371)

En plus de rendre son emportement ridicule, la « voie enrouée » et la « crise d'asthme » suggèrent encore une fois la faiblesse ou la maladie dont le catholicisme est atteint au Québec. L'auteur utilise sans retenue des constructions hyperboliques pour accentuer le côté risible du spectacle offert par le père Lelièvre. Puis, celui-ci passe du « saint » à l'« illuminé », un terme résolument péjoratif. Mais pour l'auteur, ce n'est pas encore suffisant. Selon lui, le père Lelièvre est si emporté que son jugement en est altéré : « Des acolytes de bonne volonté suggéraient des invocations passionnées au père Lelièvre qui, dans la candeur de sa sainteté jubilante, les répétait au microphone avant d'en avoir saisi la portée. » (p. 372) Ce traitement discrédite ses paroles en plus de renvoyer une triste image du bas clergé. Enfin, avant de céder le microphone au cardinal Villeneuve, le père Lelièvre montre un dernier signe de faiblesse : « ... la voix brisée du père Lelièvre fit passer son souffle de déférence défaillante par les haut-parleurs. » (p. 372) L'auteur, par le biais de cette formulation, fait entendre haut et fort la fragilité du vicaire.

---

<sup>182</sup> Le père Victor Lelièvre est un personnage du roman inspiré d'une personnalité véridique. Vicaire de la paroisse St-Joseph dans le quartier St-Sauveur, il a été l'instigateur des grandes processions du Sacré-Cœur de la ville de Québec.

De plus, la question du nationalisme, abordée dans le deuxième chapitre de ce mémoire, rebondit dans l'événement de la procession, et le bas clergé est en grande partie responsable de la présence de cet enjeu : si le père Lelièvre et les curés manifestent autant d'ardeur pendant la procession, c'est par esprit de conservation pour l'identité canadienne-française. N'oublions pas que les prières sont dirigées contre l'imposition d'une deuxième conscription en ce temps de conflit mondial. Cela explique le fait que les discours catholiques et nationalistes, allant de pair dans ces circonstances, soient autant caricaturés les uns que les autres. D'ailleurs, à l'idée de la foi est souvent reliée celle du nationalisme dans un même énoncé : « ... quelques apôtres farouches [...], les poings serrés, se préparaient à la lutte pour "la race". » (p. 374) La même association se répète dans cet autre exemple : « ... ce n'était pas le Dieu des dimanches ordinaires qui se montrait à eux ce soir, c'était le Dieu de 1837, de 1917 et de 1940, le Dieu du nationalisme, le Dieu de la Laurentie, le Dieu des grands moments historiques où la patrie est menacée. » (p. 366-367) Grâce à cette répétition du mot « Dieu », l'auteur insiste sur l'association entre le catholicisme et ce qui a forgé l'identité canadienne-française : ses guerres, sa politique, ses richesses naturelles et son histoire. Il suggère de cette façon la dominance sociohistorique de l'Église québécoise.

Après avoir ridiculisé le père Lelièvre, les curés et les nationalistes — qui forment en quelque sorte un tout —, l'auteur fait maintenant apparaître le cardinal Villeneuve. L'image qu'il renvoie de ce personnage semble plus positive que celle des autres membres du clergé pendant la procession : « Le brillant homme d'Église se levait de son prie-Dieu et s'avavançait vers le microphone. Petit de taille, il émanait cependant de sa personne une noblesse et une impression de grandeur qui imposaient même aux grands hommes d'État. » (p. 372) La répétition laisse entendre que le cardinal, malgré sa petite taille, est tout de même encore plus grand d'esprit que les politiciens importants. L'auteur réitère ensuite les éloges :

Les éclats nickelés du microphone jouaient dans ses lunettes, et au-dessus de sa tête battaient le drapeau tricolore, le drapeau de Carillon « Croisé à quatre fleurs de lys » et le drapeau Blanc et Or du Vatican. Le Cardinal croisa ses mains et, de sa voix forte, douce, il commença à parler du Sacré-Cœur avec une dignité que la pureté de son langage transformait en un acte de foi artistique. Ses paroles, véhiculées par les haut-parleurs, planaient dans un vol serein au-dessus des têtes immobiles. (p. 372-373)

Le cardinal conjugue mieux que le vicaire son statut religieux aux éléments de modernité. Au contraire du père Lelièvre, dont les haut-parleurs n'arrivent pas à mettre en valeur la voix, les paroles du cardinal, « plan[ant] dans un vol serein au-dessus des têtes immobiles », reçoivent un meilleur traitement. Le lecteur peut se montrer perplexe devant la présentation élogieuse de cette autorité catholique, que le bas clergé ne parvient pas à obtenir. Ce contraste accentue l'ambiguïté de la représentation de l'Église dans *Les Plouffe*, et porte à croire que l'auteur hésite lui-même en ce qui concerne l'image qu'il veut transmettre de l'Église. Shek est d'avis que le style de Lemelin balance entre plusieurs procédés, parfois contradictoires, qu'il oscille entre le réalisme social et critique et le mélodrame<sup>183</sup>. Selon nous, ces contradictions expriment justement l'appartenance de l'œuvre au courant du réalisme social. En fait, l'auteur est aux prises avec le problème de devoir conjuguer les faits à son point de vue personnel. Le réalisme social en littérature commande à l'auteur de se servir de morceaux de l'histoire pour bâtir son œuvre. Or, selon Fournier, l'utilisation de la toile sociale requiert un travail outrepassant sa traduction. Il convient même que l'auteur trahisse les faits, pour mieux les critiquer ou les remettre en question. Dans ce sens, la société apporte, au roman, de la matière et, à son auteur, la difficulté de devoir contourner la réalité. L'auteur doit transgresser le réel pour concevoir une œuvre à part entière, de laquelle se dégage sa vision propre<sup>184</sup>. Mais, il n'est pas aisé pour l'auteur d'émettre un point de vue critique sur un monde qui est le sien. Comme l'énonce Racine, le combat de l'auteur s'effectue contre des réalités sociales dépassées, certes, mais tout de même ancrées depuis des siècles dans les mentalités, et constitutives de sa propre personne : « On ne s'arrache pas la peau sans sentir quelque souffrance.<sup>185</sup> » Cette dualité s'exprime concrètement dans l'extrait suivant, où nous observons un paradoxe, celui de l'auteur qui cherche à se dissocier d'une situation socio-politique à laquelle il reste pourtant assujéti :

---

<sup>183</sup> Shek, « Lemelin sur film », p. 47.

<sup>184</sup> Marcel Fournier, « Littérature et sociologie au Québec », *Études françaises*, vol. 19, n° 3 (1983), p. 7.

<sup>185</sup> Racine, *op. cit.*, p. 135.



Là, c'étaient les atterrés de la populace, dont les inquiétudes et les espérances, transplantées dans cette fièvre collective, se métamorphosaient en questions de vie ou de mort, selon que la Procession s'avérerait une réussite ou un échec. C'était la partie du peuple pétri par les politiques brandissant depuis tant d'années, pour obtenir des votes, l'épouvantail de la conscription. Cette menace, comme celle de l'enfer, de la tuberculose et du cancer, faisait partie, pour ces effrayés, du patrimoine intime de sentiments primordiaux légué par nos valeureux pères. Et cette crainte qui, en temps ordinaire, cédait la place à des préoccupations d'ordre secondaire, passait de l'état chronique à l'affection aiguë, une fois plongée dans l'atmosphère d'étuve qui dévorait la Procession. (p. 369)

Dès la première phrase, l'auteur se distancie beaucoup de la « populace » dont il est question. En revanche, il énumère des inquiétudes qui, en fait, reflètent bien les inquiétudes de la majorité des Canadiens français, et il l'admet lui-même en parlant de la « fièvre collective » qui les atteint pendant la procession. L'idée de collectivité implique déjà un sens plus englobant, ce qui rapproche l'auteur des inquiétudes nommées. Mais, la caricature n'est jamais bien loin. Plusieurs expressions utilisent l'exagération. Notamment, la menace de la conscription est comparée à « l'enfer, la tuberculose et le cancer »; la crainte, elle, passe « de l'état chronique à l'affection aiguë ». Comme nous le voyons, le texte de la procession contient un grand nombre de contradictions. On ne sait jamais de quel côté se place l'auteur. Shek explique cette indétermination de la manière suivante : les romans de Lemelin s'inspirent beaucoup de ses observations et de ses expériences personnelles. Il devient difficile de départir l'auteur du narrateur. Il en résulte que ce « narrateur-auteur » exprime des sentiments ambivalents à l'égard des personnages, notamment l'empathie, la honte et le déni d'appartenir au même groupe qu'eux<sup>186</sup>. Nous pouvons effectuer un rapprochement entre cette interprétation de Shek et celle d'O'Leary sur cet aspect du texte. O'Leary explique l'ambivalence comme une façon pour l'auteur d'exprimer, d'une part, son affection pour ses concitoyens et, d'autre part, sa frustration de les voir agir (en partie à cause du poids des différentes autorités) à l'encontre de ses aspirations pour eux<sup>187</sup>.

Un peu plus loin, l'auteur énumère, sérieusement cette fois, les raisons qui poussent les hommes à s'enrôler : « ... par amour pour la France, [...] par goût de l'aventure, [...] pour refaire des muscles atrophiés par le chômage, [...] par un étrange et admirable besoin du

---

<sup>186</sup> Shek, « The World of Roger Lemelin », p. 156.

<sup>187</sup> O'Leary, *op. cit.*, p. 110.

don de soi. » (p. 369) Ces raisons sont dépeintes avec compréhension et même respect, ce qui se produit rarement dans le texte. Ainsi, malgré le portrait dressé de l'attitude des Canadiens français, où l'on retrouve une bonne part de caricature, l'auteur accorde encore un regard bienveillant à certains d'entre eux, ceux qui se plient à l'inévitable. Mais le texte des *Plouffe* et son chapitre sur la conscription ne défendent pas non plus la guerre. À preuve, nous avons auparavant décelé le jugement de l'auteur envers Denis qui s'enrôlait. Plutôt, le texte porte l'injustice dont sont victimes les Canadiens français, prisonniers des décisions fédérales. Il persiste donc une indétermination dans le discours de l'auteur, ce qui nous ramène à nos réflexions sur le personnage de Denis Boucher, car un lien très fort existe entre le message de l'écrivain, parfois ambivalent et contradictoire, et l'attitude de Denis. L'auteur partage également avec ce personnage la conscience de son statut dans la société et le sentiment de honte qui s'y rattache. Cette conscience se répercute entre autres dans les procédés littéraires, par exemple les multiples constructions hybrides. André Belleau a réfléchi à la fonction de l'indétermination dans la littérature. Elle est selon lui nécessaire pour que les personnages ne s'arrêtent jamais de parler. Le roman a la faculté d'embrouiller les idéologies et de poser des questions ouvertes. Selon lui, les imprécisions sont bénéfiques dans une œuvre puisqu'elles favorisent la multiplicité et la diversité des discours.<sup>188</sup> Dans *Les Plouffe*, les procédés littéraires symbolisent l'indécision de l'auteur quant aux questions sociales et politiques issues de l'évolution de son milieu. L'enrôlement est un bon exemple de sujet sur lequel l'auteur ne se statue finalement jamais. Dans une perspective plus large, il ne tranche pas non plus sur la progression d'une pensée libérale « moderne », par opposition au conservatisme.

---

<sup>188</sup> Belleau, « Du dialogisme bakhtinien à la narratologie », p. 14.

## CONCLUSION

Peu d'études récentes portent sur l'œuvre romanesque des *Plouffe*. Elle est pourtant la source d'adaptations radiophonique, télévisuelle et cinématographique, qui ont toutes connu un succès populaire, et même international dans le cas du film. En contrepartie, l'absence de critique littéraire actuelle sur le roman nous a appelée à poser un regard neuf sur l'œuvre. Désormais, Lemelin ne se présente plus à nous comme un auteur visionnaire, mais plutôt comme un romancier bien ancré dans une réalité avec laquelle il a dû conjuguer dans son activité d'écriture. Le contexte social dans lequel est née l'œuvre, c'est-à-dire un Québec secoué par la Deuxième Guerre mondiale, fait de l'interaction entre l'Église et l'État une préoccupation sociale majeure. Notre angle de recherche s'est avéré très riche parce qu'il nous a donné la possibilité d'aborder d'autres thématiques sociales et politiques connexes à ces rapports entre les domaines catholique et politique.

### Rappel du parcours

L'influence américaine contribue aux changements sociaux vécus par le Québec, et davantage dans les périodes de bouleversements comme les guerres. Cette influence s'est d'abord manifestée chez le personnage de Denis Boucher par son opposition aux principes du curé Folbèche. Dès lors, le jeune Denis et le prêtre ont été identifiés comme les défenseurs d'idéologies adverses dans le roman. La zone intérieure de Denis porte en elle un discours critique du traditionalisme catholique. L'auteur condamne lui aussi cet aspect de l'Église, entre autres incarné par la rigidité des prêtres et leur contrôle de la population. Le texte montre en général que l'auteur admet le processus de transformation dans lequel se place le versant traditionnel du catholicisme, mais l'esprit de protestation contre ce système prédomine tout de même. Les analyses du premier chapitre conduisent à ce constat : l'auteur trouve dans l'écriture romanesque un lieu où critiquer la tradition, mais il ne propose encore rien pour l'avenir, probablement parce que le futur social relève encore de l'abstraction. Il souhaite l'éclosion d'une société moderne, mais se la figure avec peine.

Quand nous nous sommes intéressée au nationalisme canadien-français, il a été question de la cérémonie d'accueil des souverains britanniques. Tous les personnages observés à ce propos soutenaient l'idéologie nationaliste. Théophile Plouffe et le curé Folbèche, d'une même génération, sont fondamentalement nationalistes et préconisent la tradition. Étonnamment, dans cette partie du texte, Denis Boucher s'identifie aussi à ce groupe. Son revirement confirme qu'il se positionne invariablement à contre-courant de la masse, car, même s'il s'accorde à la vision conservatrice de Théophile et du curé, il va tout de même à l'encontre de la plupart des Canadiens français qui considèrent la visite royale comme un honneur. De plus, la question de l'identité nationale est omniprésente dans *Les Plouffe*, et le deuxième chapitre nous a permis de voir qu'il était délicat de départager clairement, dans les années concernées par notre analyse, les attitudes anglophobes — envers les Canadiens anglais ou les Britanniques — de celles qui sont xénophobes ou anti-impérialistes, puisque les personnages manifestent ces comportements à divers degrés selon les raisons qui les motivent. Par exemple, Théophile agit avec une liberté totale parce que son patriotisme l'emporte sur son travail, qu'il perdra d'ailleurs. Quant au curé, il se conduit avec plus de retenue parce qu'il doit obéissance aux autorités catholiques. Pour l'instant, il demeure fidèle à l'Église, avant de l'être à la patrie. Enfin, le comportement de Denis Boucher est entièrement guidé par ses ambitions personnelles, d'où son inconstance sur tous les plans. Par contre, son instabilité perpétuelle, plus évidente dans la péripétie du défilé royal, établit une distinction entre ses discours et ceux de l'auteur. Quand Denis s'affiche nationaliste, l'auteur lui en fait grief, et ce, sans équivoque. En outre, il n'est pas fortuit que le défilé royal mette en évidence des comportements ultranationalistes comme ceux de Denis Boucher ou de Théophile, car cela relie la disparition du nationalisme conservateur à un événement politique majeur comme la guerre. En d'autres mots, l'auteur sent déjà que la guerre affecte cette tendance politique de droite.

Enfin, il a été question de la Deuxième Guerre mondiale. À mesure que cet événement crucial s'impose à l'attention, il devient un espace de rassemblement des thématiques sociales et politiques traitées dans le roman, surtout parce que la question de la conscription y occupe une place substantielle. Nous avons tout de même abordé la guerre sous deux angles. Il a d'abord été question de l'évolution de Denis et du curé Folbèche par rapport à ce conflit. Un parallèle existe d'ailleurs entre les deux conversations du curé et de Denis Boucher, construites dans l'œuvre pour générer un affrontement entre deux

pensées adverses. Ces discussions arrivent à des moments charnières, et le curé y progresse de façon semblable : dans ces deux contextes, il ressent le besoin d'intervenir contre les conséquences de l'internationalisation, en conflit avec ses valeurs traditionnelles. Il a ensuite été question de la conscription, qui suscite l'appréhension des Canadiens français. Dans le roman, elle est associée à la célébration religieuse de la procession du Sacré-Cœur. À nouveau, le texte produit des échos entre les événements passés et ce grand rassemblement et il insiste sur les changements attribuables à la guerre et ses contrecoups : la fête du Sacré-Cœur se montre comme la contrepartie du défilé royal, puisque toutes les situations se retrouvent inversées. Théophile, maintenant paralysé, ne peut plus manifester son patriotisme<sup>189</sup>. Le curé, qui auparavant se gardait d'afficher ouvertement son nationalisme, s'engage activement aux côtés de la population pour contester l'éventuelle conscription. Enfin, Denis Boucher, par rapport au défilé royal, effectue un revirement majeur en s'enrôlant. Bref, tout est sens dessus dessous, et l'on voit bien par là le pouvoir de la guerre.

### Synthèse

La multiplicité des discours est une dimension importante de ce roman. Les nombreuses strates de sens et les différents discours idéologiques ont été identifiés entre autres à l'aide des lexiques propres au nationalisme, au catholicisme et au militarisme. Un des problèmes du texte réside aussi dans le décodage de la narration, puisque celle-ci regorge en plus de discours subjectifs. Nous y rencontrons les zones intérieures et extérieures des personnages, mais aussi le jugement de l'auteur. Également, la pluralité discursive existe au sein même des dialogues des personnages. C'est pourquoi le texte exige un travail de décodage des discours. En outre, comparé aux autres personnages, Denis Boucher manifeste une complexité supplémentaire, et sa façon de réagir, selon les circonstances, nous a éveillée à la possibilité d'une résonance entre ses discours et ceux de l'auteur. Déterminer ce rapport entre Denis et l'auteur constituait un objectif fixé dès le départ. Pour distinguer leurs discours respectifs, il nous a fallu comprendre les mécanismes servant exclusivement à celui auctorial, ceux qui l'amenaient à se démarquer indubitablement à l'intérieur de la narration. Il était ensuite possible d'appréhender la

---

<sup>189</sup> Théophile subit une crise cardiaque alors que, pendant la grève à *L'Action chrétienne*, il manifeste dans l'espoir de récupérer son emploi.



portée du personnage de Denis Boucher. Tout compte fait, les discours de l'auteur et ceux de Denis sont davantage dans une relation dialogique que dans une adéquation totale. Par conséquent, un lien entre le comportement de Denis Boucher et le message global que nous envoie l'auteur subsiste. Par exemple, nous assistons à des épisodes où Denis ment aux autres personnages, ce qui vient appuyer l'état de confusion inhérent à sa zone interne. Cela ressort encore plus lorsqu'on observe son comportement sur l'ensemble du roman. C'est justement l'inconstance chronique de Denis sur les plans personnel et politique qui établit la correspondance avec les discours auctoriaux, eux-mêmes ambivalents.

En effet, le personnage de Denis a plusieurs défauts, mais, quand on les observe, on s'aperçoit qu'ils se retrouvent aussi dans les discours de l'auteur. Par exemple, Lemelin peut toujours être remis en doute, puisqu'il utilise des procédés comme l'ironie et la caricature, qui dédoublent le sens de ses discours. Au cours de la lecture, les procédés formels empruntés au roman humoristique nous éveillent à cette ironie et nous incluent dans le jeu de l'auteur. L'observation de l'ensemble du roman permet d'établir le lien entre les attitudes de l'auteur et celles de Denis Boucher. Tous deux à la recherche d'une évolution sociale, c'est surtout dans la dimension collective de leur quête qu'ils se rapprochent. Aussi, Denis tente de se réaliser par l'entremise de la guerre, abandonnant ses projets littéraires, et cela crée une difficulté d'interprétation supplémentaire, étant donné que le roman lui-même semble un moyen choisi par l'auteur pour accomplir ses propres aspirations. Cette ambiguïté reflète sans doute l'incertitude de l'auteur quant à l'avenir de sa société, voire celui de la portée de l'écriture. Les multiples constructions hybrides sont en outre symptomatiques de cette indétermination, justifiée, puisque l'auteur fait le point sur une situation sociale qu'il vit lui-même, et cela l'empêche de critiquer de façon tranchée. Nous avons vu également que, devant sa société, l'auteur ressent à la fois de la sympathie et de l'embarras, ce qui montre bien qu'il ne peut s'en dissocier totalement. Par exemple, nous ne saurons jamais précisément l'opinion de l'auteur sur l'enrôlement de Denis ou sur la guerre. Le message lancé est plutôt son opposition au cadre trop restrictif que propose la société traditionnelle, entre autres à cause de la prise en charge de la population par l'Église catholique. En revanche, il ne critique pas autant l'armée, qui engendre pourtant elle aussi nécessairement une perte de liberté. Falardeau interprète lui aussi cette institution dans le roman comme un frein aux



impulsions d'auto-affirmation<sup>190</sup>. Sous cet angle, la vision de l'auteur sur les conséquences de la guerre et l'enrôlement est contradictoire. Mais cette incohérence, et les autres, n'empêchent pas le roman de détenir un point de vue social. Seulement, celui-ci reste dissocié de la vision propre à l'auteur. Bref, il ne statue pas, mais son roman nous parle quand même, grâce à sa prise de position indirecte. En fait, une des principales causes de l'indécision de l'auteur est la guerre, car non seulement active-t-elle le mouvement de remise en question de la société traditionnelle, mais elle-même le déclenche.

Nous avons examiné les discours dominants de chaque grand thème du mémoire, soit l'influence américaine, le nationalisme et la Deuxième Guerre mondiale, et les réflexions de Bakhtine ont dirigé notre lecture. Ce théoricien a observé des rapprochements entre différents romans. Les parallèles qu'il a identifiés l'ont porté à croire que les textes romanesques sont complexifiés par les diverses stratégies formelles qu'ils comportent. Selon lui, le décodage de la forme mène à la mise en relief des multiples discours contenus dans ces textes. Dans *Les Plouffe*, les procédés de dialogisme sont repérables grâce aux analyses formelles, puisqu'ils sont judicieusement agencés pour créer un réseau de sens particulier, d'où la « mise en scène » de l'auteur. Celui-ci régit le texte, entre autres en s'effaçant ou en se prononçant. Dans notre cas, l'analyse ciblait la recherche d'indices du processus de modernisation de la société, et nous avons gardé à l'esprit que ce processus découlait d'une situation historique réelle.

Finalement, même si l'auteur ne se positionne pas de façon absolue par rapport aux sujets abordés, il arrive tout de même à subvertir les discours traditionnels par les procédés qu'il utilise. Par exemple, à l'aide de la construction hybride, il insère le jugement courant au sein de la narration et crée une ironie autour de l'opinion publique. De plus, les genres intercalaires permettent à Lemelin de caricaturer les structures en place. Stratégiquement, il se sert du genre épique pour parodier les deux cérémonies du roman, soit le défilé royal et la procession du Sacré-Cœur, ce qui confirme qu'il ne statue pas : un style semblable est utilisé pour décrire ces deux événements, lesquels valorisent pourtant des politiques opposées. Cela signifie que, pour l'auteur, il existe tout de même une concordance entre ces deux cérémonies et que la même population est raillée, peu importe de quel côté elle

---

<sup>190</sup> « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », p. 134.

se place. Puis, la religion catholique est reliée aux prises de position politiques — changeantes — des Canadiens français. Selon le contexte politique, ils adoptent le point de vue du cardinal ou du curé. Gaulin a soulevé un point intéressant en ce qui a trait à la religion. Selon lui, l'attitude religieuse des gens de la paroisse St-Joseph dans *Les Plouffe* peut se résumer à une seule idée : le formalisme : « La religion de ces gens est quelque chose de tout extérieur.<sup>191</sup> » Dans cette perspective, on comprend pourquoi la religion est si critiquée par Lemelin, puisque les Canadiens français présentent une duplicité dans leur discours. Ainsi, l'auteur dépeint, grâce à l'utilisation de procédés stylistiques précis, qu'il désire un changement au sein des mentalités, même s'il est astreint lui aussi à appartenir à ce milieu. De cette façon, nous constatons son appartenance sociale puisqu'il montre lui-même par l'écriture l'ambiguïté de son discours.

Les recherches que nous venons d'effectuer sur le roman auraient pu être approfondies puisque *Les Plouffe* est une œuvre très dense sur le plan du contexte social. Aussi aurait-on pu creuser davantage un des principaux aspects du texte que nous avons relevé : l'indécision de l'auteur, ou son indétermination, qui se manifeste beaucoup sur le plan formel. Il est intéressant de remarquer que le long vécu des *Plouffe* dans l'imaginaire québécois a tout de même permis à Lemelin de retravailler son œuvre avec un certain recul, et cette fois sous une autre forme. Dans les années 1980, il a en effet collaboré à la scénarisation des *Plouffe*<sup>192</sup> aux côtés de Gilles Carle<sup>193</sup>. À ce moment, le romancier et le cinéaste ont eu la possibilité de récupérer les mêmes thèmes et les mêmes enjeux sociaux, dans un contexte de création toutefois bien différent. Les analyses des trois chapitres de ce mémoire ont montré la nécessité d'évaluer la forme romanesque pour parvenir à extraire des réseaux de sens supplémentaires, mais, étant donné que la dimension formelle

---

<sup>191</sup> Gaulin, *op. cit.*, p. 137.

<sup>192</sup> Gilles Carle, *Les Plouffe*, scénario de Gilles Carle et Roger Lemelin, film 16 mm, son, coul., 198 min 11 s, Montréal : International Cinema Corporation, 1981.

<sup>193</sup> L'introduction du deuxième chapitre de ce mémoire attirait l'attention sur un élément de forme spécifique, c'est-à-dire un changement soudain de tonalité par rapport au reste de la narration : le recours de l'auteur aux petits « bulletins » d'actualités politiques dont sont prémunies chacune des parties des *Plouffe*, à l'exception de la première. Se concentrant sur l'évolution du conflit mondial, ces informations internationales sont dissociées de la diégèse de la famille Plouffe et des autres personnages fictifs. Comme une introduction au récit, elles exposent en vrac les faits saillants concernant la guerre. La forme que prennent ces informations ressemble aux bandes d'actualités cinématographiques qu'on visionnait jadis avant les longs métrages au cinéma. (Voir Vincent Pinel, *Le siècle du cinéma*, Paris : Larousse, 2006, p. 328.) Cette presse filmée avait justement coutume d'exposer l'évolution de conflits internationaux. Cela porte à croire que les médias plus récents, un autre élément moderne, exerçaient aussi une certaine influence dans le processus créateur de l'auteur.

est responsable d'une bonne partie de la densité sémantique du roman, tirerait-on les mêmes conclusions d'une analyse formelle de l'adaptation cinématographique des *Plouffe*? Le film lui-même suscite une réflexion différente quant au contexte social et particulièrement quant à la Révolution tranquille. Cette œuvre, plus récente, peut entraîner un nouveau questionnement : de quelle manière la transition, maintenant achevée, du Québec dans l'ère moderne a-t-elle agi sur l'œuvre adaptée? Nous avons analysé dans le premier chapitre la conversation entre le curé Folbèche et Denis Boucher à propos de la présence de Tom Brown dans la paroisse<sup>194</sup>. Le contenu de cet extrait, mais aussi sa forme textuelle, nous permettaient de sentir l'inscription des prémices de la Révolution tranquille, à la fois dans la façon dont cette modernité attirait Denis et dans l'attitude du curé, réfractaire au changement. Mais qu'arrive-t-il de cette conversation, lourde de sens d'un point de vue formel, lorsqu'elle évolue vers le médium filmique? Dénué des possibilités propres à la littérature et né dans un tout autre contexte, le film se retrouve dans l'impossibilité de transmettre un sens identique à celui de l'œuvre originale. Le processus de réécriture qu'implique le travail d'adaptation soulève d'autres possibilités d'interprétation. Pour tirer des conclusions globales de nos analyses littéraires, il a fallu d'abord porter une attention aux détails formels. Dans la perspective où une autre réflexion peut être entamée, cette fois à propos de la forme cinématographique, l'attention aux détails du langage filmique est tout aussi nécessaire. C'est pourquoi, avant d'achever ce mémoire, et afin de suggérer ce que pourrait donner une analyse comparative du roman et du film, nous nous prêterons une dernière fois à l'exercice d'une microanalyse, en prenant pour objet la scène du film des *Plouffe*, où l'on observe la même discussion entre Denis Boucher et le curé Folbèche à propos de Tom Brown. Nous donnerons ainsi un aperçu de la façon dont une œuvre romanesque, lorsque sa forme est retravaillée, peut divulguer un autre message, qui dépend précisément de cette nouvelle forme.

---

<sup>194</sup> Voir chapitre 1, p. 13. L'extrait littéraire correspond à l'appendice A, extrait 1, p. 111-118.

## Une esquisse d'analyse de l'adaptation cinématographique des *Plouffe*

Chez Carle, la discussion entre Folbèche et Denis, à propos de l'influence américaine et de la présence de Tom Brown, se divise en trois temps, en trois scènes<sup>195</sup>. Dans la première, l'action ne se passe plus dans la rue, mais au presbytère, dans le bureau du curé Folbèche. Globalement, les procédés cinématographiques mettent en valeur le prêtre au détriment de Denis Boucher. D'abord, les mouvements de caméra suivent essentiellement le curé, qui est le maître du lieu, alors que les plans sur Denis restent fixes. Ensuite, le curé est debout la plupart du temps, alors que Denis reste assis pendant toute la scène. Enfin, lorsque les deux personnages sont cadrés dans le même plan, le curé se situe toujours au haut de l'écran par rapport à Denis. Cette mise en scène, favorisant l'ascendant du curé sur son paroissien, devient de plus en plus évidente au neuvième plan alors que le curé prononce ce dialogue à propos des pasteurs protestants : « Ces gens-là sèment le doute. Pourquoi penses-tu qu'ils apprennent notre langue, qu'ils fréquentent nos universités? Je vais te le dire, moi. C'est pour mieux nous influencer, nous assimiler.<sup>196</sup> » Le langage suggérant l'ascendant du curé sera cependant de courte durée. Déjà dans le roman, on sentait que l'influence de Denis s'accroissait de plus en plus au cours de cette discussion : « Parce qu'il contint son sourire, Denis Boucher se sentit devenir le plus fort... » (p. 63-64) Dans le film, ce détail a été conservé. Au moment précis où Denis sourit, presque imperceptiblement, pour la première fois de la scène, le plan rapproché (poitrine) sur Denis Boucher est en mouvement, comme si la caméra adhéraient enfin aux idées du jeune homme. De plus, ce plan laisse voir dans son regard le triomphe du renversement de la situation.

La deuxième scène a la forme d'un plan-séquence. Les deux personnages sortent du presbytère et s'éloignent progressivement de ce lieu catholique. La caméra, en mouvement continu, suit le cheminement des personnages sur le trottoir. À mesure que le curé et Denis s'éloignent du presbytère, Denis convainc de plus en plus le curé d'accepter la pratique du baseball dans la paroisse. On peut dès lors établir un lien entre les lieux de la scène et la pensée des personnages, qui s'éloignent, symboliquement, de la pensée

---

<sup>195</sup> Dans le film, ces trois scènes sont entrecoupées par une autre partie de l'intrigue, soit la soirée d'opéra « Paillasse ». Par souci de concision, nous nous concentrerons sur la discussion entre le curé et Denis.

<sup>196</sup> Carle, *op. cit.*

catholique. Aussi, cette scène transpose une réflexion du curé qui se trouve dans la narration du roman. Le prêtre, par l'entremise d'un discours intérieur, reproche à sa famille (l'ensemble de ses paroissiens) de se servir de son savoir pour interpréter l'actualité politique : « Elle avait lu les journaux, interprétait à sa façon la guerre d'Espagne et discutait les sermons... » (p. 60) Dans la scène du film, ce reproche bascule sur le plan externe, dans un dialogue, alors que Folbèche assène sa frustration sur le personnage de Denis Boucher : « Tais-toi, Denis, tais-toi! Tes séjours en France ont tendance à te pervertir l'esprit. Tu lis des livres que ta formation ne te permet pas d'interpréter correctement.<sup>197</sup> » Grâce à cette réplique, Folbèche rend concret un des résultats de la Révolution tranquille, c'est-à-dire l'émancipation idéologique, et Denis devient alors le représentant officiel des idées nouvelles et de la génération suivante constituée de gens plus instruits et moins soumis aux idées de l'Église.

Dans la troisième scène, les personnages se retrouvent dans un casse-croûte du quartier qui affiche plusieurs éléments de culture américaine. Déjà, l'ouverture de la scène est révélatrice, car elle montre en gros plan un magazine américain, feuilleté par le curé Folbèche. À ce stade de la conversation, Denis Boucher s'approprie la plus grande part des dialogues, amenant toujours plus l'idée de l'influence des États-Unis sur le Québec. Dans le roman, Lemelin insiste sur l'inquiétude qui s'empare du curé. Mais les dialogues de Denis Boucher, comparés au langage de l'extrait littéraire où l'américanisme reste au stade de la métaphorisation<sup>198</sup>, sont beaucoup plus concrets dans la scène du film : « C'est là l'image de l'Amérique : des actrices, Shirley Temple, des athlètes, Joe Louis. Vos paroissiens ne sont pas différents, Monsieur le curé.<sup>199</sup> » Les éléments de décor du casse-croûte renforcent en outre les propos de Denis et, de façon générale, l'enjeu de cet échange : le comptoir, le long duquel sont installés des tabourets, rappelle instantanément le restaurant américain typique des années 1940-1950<sup>200</sup>. La musique intradiégétique, provenant du

---

<sup>197</sup> Carle, *op. cit.* Dans le film, Denis vit à Québec, mais il est d'origine française, ce qui explique ses séjours en France.

<sup>198</sup> Dans le roman : « ... un ennemi qu'on sent immense parce qu'il se tient en arrêt, et que ses dimensions se dessinent encore dans la brume... » (p. 59)

<sup>199</sup> Carle, *op. cit.*

<sup>200</sup> La toile *Nighthawks* d'Edward Hopper (1942) représente une image semblable d'un tel restaurant américain.

juke-box, est une chanson populaire américaine, *Once in a While*<sup>201</sup>. Cette même chanson sera justement reprise plus tard dans le film par la chanteuse de l'orchestre du Château Frontenac, un lieu couru par les touristes américains. Et le curé ne manque pas de reprocher au serveur l'absence de chansons françaises dans son juke-box. Cela marque, encore une fois, son opposition à la modernité et son attachement à la France.

Bref, pendant cette conversation, on fait habilement évoluer les personnages d'un lieu à l'autre en passant du presbytère (un lieu catholique), à la rue (un lieu neutre), au restaurant (un lieu américain). Le film traduit un mouvement de progression, qui sous-entend que, en comparaison avec le roman, il est dorénavant possible de faire ressortir les éléments de l'influence américaine avec plus de détermination. Évidemment, l'adaptation bénéficie d'un recul d'une trentaine d'années, ce qui lui procure sans doute une lucidité supplémentaire par rapport au contexte social traité dans l'œuvre. Mais il n'y a pas que cela. Deux spécialistes de l'analyse sociocritique de l'adaptation cinématographique, Carcaud-Macaire et Clerc, soutiennent que, parce qu'elle s'adresse à un public large, l'adaptation cinématographique arrive souvent, encore plus efficacement que le texte d'origine, à exposer les grandes structures mythiques qui aménagent l'imaginaire social<sup>202</sup>. Par exemple, dans le cas de l'image de l'Église catholique dans *Les Plouffe*, une première entité, issue de l'univers littéraire de Lemelin, est déjà imprimée dans l'esprit du public. L'œuvre cinématographique vient superposer à cette conception une deuxième impression. Et même si le film adapte le roman — c'est-à-dire qu'il doit tenir compte de certaines restrictions en comparaison avec une œuvre originale —, la spécificité de son médium fait en sorte que l'image de l'Église paraîtra différente. Toujours selon Carcaud-Macaire et Clerc, tout l'intérêt de l'étude de l'adaptation se trouve non pas dans l'écart entre l'image et le texte produit par l'adaptation, mais dans l'apport original du film. Ce qui est parfois vu comme un ajout n'est souvent rien d'autre que la concrétisation de la contribution de la forme cinématographique. Le scénariste joue un peu le rôle de médiateur entre les deux œuvres<sup>203</sup>. En d'autres mots, il oriente sa lecture en fonction des différentes possibilités que lui offrent le scénario et le film, puis il cherche des équivalents

---

<sup>201</sup> Musique de Michæl Edwards et paroles de Bud Green, 1937.

<sup>202</sup> Monique Carcaud-Macaire et Jeanne-Marie Clerc, *Pour une lecture sociocritique de l'adaptation cinématographique*, Montpellier (France) : L'Institut de sociocritique (ISM), 1995, p. 90-91.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 79-80.



cinématographiques à la forme littéraire. Cependant, au même titre que le romancier, le scénariste et le réalisateur ne peuvent tenir compte consciemment de leurs propres références culturelles ancrées dans leur vision. Aussi l'auteur n'est-il pas toujours conscient de l'interprétation qu'on peut faire de son œuvre, même en se basant sur les éléments qu'il y a insérés lui-même. Cela explique également que Carle ait fait une lecture subjective du curé de paroisse. En effet, le film propose un Folbèche revisité<sup>204</sup>, et cela reflète sa propre perception de l'avenir du catholicisme dans la société québécoise : l'influence de cette religion étant très affaiblie en 1981 au Québec, à quoi bon en dénigrer les représentants?

Lemelin, quant à lui, exprime déjà en 1948 son pressentiment de la chute de la pratique religieuse. Son roman manifeste toutefois aussi que le sort du catholicisme québécois n'est pas encore joué. Puisque le romancier se doute que le déclin puisse se produire, mais que celui-ci n'est pas encore arrivé, il oppose fréquemment la solidité et la fragilité lorsqu'il est question de l'Église<sup>205</sup>. Plusieurs fois, le texte oscille par rapport à la représentation du prêtre. Dans le film, ces deux extrêmes, soit la force et le déclin du catholicisme, existent aussi, mais plutôt dans un mouvement de progression que de vacillement, traduisant ainsi l'évolution réelle et maintenant connue de l'Église, c'est-à-dire sa chute. De cette manière, le langage cinématographique agit lui aussi comme un facteur de multiplication de sens. L'adaptation, plus qu'un simple travail de réécriture, est une pratique ancrée, tout autant que l'œuvre originale, dans la société qui lui est contemporaine et celle-ci est inévitablement responsable de certains choix de contenu et de forme<sup>206</sup>. De cette façon, la modernisation de la société ou, si l'on veut, le passage de la Révolution tranquille, a agi comme un filtre sur l'adaptation.

---

<sup>204</sup> Interprété par Gérard Poirier, le curé est une figure distinguée et intellectuelle, s'exprimant dans un français international impeccable, alors que Folbèche, dans le roman, a peu de culture et de manières.

<sup>205</sup> Ce statut incertain du catholicisme se répercute entre autres dans les descriptions physiques associées au curé Folbèche. Nous en avons déjà parlé dans le premier chapitre (voir p. 34), le curé est décrit à la fois par ses « épaules [...] plutôt tombantes » et par son « socle [qui] rassur[e] par sa solidité » (p. 59), puisqu'il est question de ses bottines aux semelles épaisses.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 44-45.

*Les Plouffe* et l'avènement de la modernité québécoise

Dans son roman, Lemelin traitait de problèmes contemporains à son époque tels que la présence envahissante du bas clergé catholique. Les procédés littéraires qu'il utilisait, comme l'insertion du langage commun et l'utilisation parodiée du style épique, lui permettaient de connoter son style d'ironie et de caricature et l'aidaient à conscientiser le lecteur des années 1940 à l'ascendant clérical qu'il jugeait néfaste. Le film, en comparaison avec le roman, a pour le public des années 1980 une fonction bien plus historique que politique et ne vise pas à éveiller les gens sur leur condition sociale. L'incursion que nous avons faite dans le langage cinématographique nous permet de reconsidérer l'hypothèse générale de ce mémoire. Ainsi, le contexte social contemporain à la création du film a réussi à marquer l'œuvre jusque dans la forme, et cela porte à croire que les indices de la Révolution tranquille dans *Les Plouffe* de Lemelin ont eux aussi une origine sociale. Par exemple, Lemelin s'applique à ce que Tom Brown, le représentant américain du roman, fasse miroiter l'image de la vie américaine et des États-Unis, mais il reste prudent par rapport aux bienfaits de cette influence. Par la suite, quand le débat concerne le nationalisme, les attaques envers cette idéologie politique de droite restent suffisamment dosées pour que plane le doute ou l'indécision de l'auteur quant à l'avenir. Bien sûr, il amorce un discours libéral, moderne pour l'époque, mais reste discret quant au parti politique qui porterait le Québec sur la voie de son idéal moderne. En ce qui concerne l'incidence de la guerre, elle se répercute dans le roman de façon semblable puisque le déséquilibre que cause le conflit dans le récit est à la fois la cause et le symbole de la disparition de certaines bases traditionnelles et, partant, d'une évolution sociale. En définitive, il est indéniable que le texte porte une dimension moderne alimentée par les traits sociaux de son contexte de création. L'indétermination de l'auteur est même au cœur de la preuve que *Les Plouffe* renferme cet aspect moderne. Les procédés littéraires du roman signalent la fragilité des opinions sociales et politiques d'un personnage central et « privilégié » dans sa relation avec l'auteur, soit Denis Boucher. Puis, la forme textuelle, empreinte d'hésitation, suscite une réflexion sur le discours de l'auteur lui-même quant à l'avenir de la société. Le vacillement instauré par le style littéraire reflète finalement un contexte de création en conformité avec l'amorce de la modernisation sociale.

## APPENDICE A

### EXTRAIT 1

Le lendemain soir, vers six heures, Denis Boucher sortit de chez lui d'un pas rapide. La vie lui paraissait belle. Tous ses projets réussissaient. Hier soir Stan Labrie avait accepté la demande du pasteur et déjà le club paroissial était formé au complet. Tom Brown ne tarissait pas d'éloges sur le pittoresque des Plouffe et sur le bel esprit sportif des Québécois. Denis sourit. Il ne lui restait qu'à obtenir sa place de reporter à *L'Action Chrétienne*.

Il s'était à peine engagé sur le trottoir de bois qui conduisait chez les Plouffe qu'il s'arrêta net et pâlit sous son hâle, comme si le choc produit par son arrêt trop subit eût reversé sur sa figure une nappe de l'inquiétude dont la tête d'un adolescent est pleine.

— M. le curé chez les Plouffe!

Le prêtre, un pied dehors et l'autre sur le pas de la porte qu'il repoussait d'une main prête au départ, semblait répéter à Mme Plouffe des instructions importantes qu'elle enregistrerait à grands coups de tête. Denis pensa immédiatement au pasteur Brown. Il eut un geste de retrait. Mais Mme Plouffe l'avait aperçu et le pointait du doigt à son visiteur. Le prêtre se retourna en direction du jeune homme et leva le bras avec vivacité pour lui faire signe de l'attendre.

— Faites donc ce que je vous dis, madame Plouffe. Nous courons un danger grave.

— Craignez pas, monsieur le curé, je vas y voir. Vous me connaissez. Je suis de religion. Prenez attention de pas vous accrocher, c'est à pic.

Quand M. le curé Folbèche se fut assuré que Denis Boucher l'attendait sur le trottoir, il baissa la tête, releva légèrement sa soutane par le devant et entreprit de descendre l'escalier, pendant que sur son visage se superposait le souci de ne pas perdre pied au souci bien plus important qui avait motivé sa visite alarmée chez les Plouffe.

Enfin, M. le curé mit le pied dans la cour, sur laquelle il jeta le regard machinal et distrait du grand seigneur terrien qui fait semblant d'inventorier par habitude jusqu'aux

coins les plus reculés de son domaine. Puis, il atteignit le trottoir. Peut-être qu'un autre curé, en constatant que Denis Boucher, au lieu de venir à sa rencontre, restait figé à l'attendre trente pieds plus loin, eût écrasé toute la rue d'un regard dominateur. Mais la vertu d'humilité semblait avoir tué chez ce digne prêtre les réflexes que l'amour-propre garde en réserve chez les hommes ordinaires. Les défauts mêmes dont on se corrige afin d'honorer le Seigneur sont parfois comme les furoncles les plus sournois et finissent par trouver un point où aboutir. L'indignation chez M. le curé Folbèche ne mettait point le feu dans ses yeux, ne pinçait point son nez bourgeonné par l'habitude de priser, ne contractait point ses lèvres fortement ourlées. Au contraire, lorsqu'il était étonné ou que sa susceptibilité était chatouillée, il fermait les yeux, gonflait ses joues à la façon d'un joueur de trombone et poussait un souffle qui épaississait encore ses lèvres dociles au caprice du vent.

Joues gonflées et lèvres à doubles ourlets, M. le curé Folbèche se dirigea vers Denis Boucher. M. Folbèche n'était pas content. Il était même inquiet, avait l'air presque malheureux. Il avançait vers Denis, la main droite sur la poitrine, où ses doigts tournaient et retournaient la petite croix d'argent suspendue à son cou. Il ne se faisait pas remarquer par ce traditionnel gros ventre que les anticléricaux se plaisent à reprocher aux membres du clergé. Ses épaules étaient plutôt tombantes, comme tirées vers le bas par la soutane sobre et propre, mais qui, pour le prêtre, semblait devenue trop lourde. Le socle, heureusement, rassurait par sa solidité. Les bottines de M. Folbèche excitaient l'envie des amateurs de semelles épaisses et les marguilliers même les plus courtisans n'avaient jamais pu convaincre le cordonnier de leur poser des semelles semblables à celles de M. Folbèche. Ceux qui avaient tenté l'exploit établissaient, des yeux, en présence de leur pasteur, de discrètes comparaisons de pieds. Les semelles du curé battaient toujours les leurs par deux lignes au moins.

Denis Boucher voyait avec inquiétude le prêtre qui approchait. Il était à dix pas de Denis et sa tête, renversée, imposante, grave, si pâle au-dessus de la robe noire, n'avait jamais paru si préoccupée par les grandeurs du sacerdoce, si tourmentée par l'inquiétude. Cette inquiétude profonde qu'on éprouve devant un ennemi qu'on sent immense parce qu'il se tient en arrêt, et que ses dimensions se dessinent encore dans la brume.

Depuis quelque temps, sa paroisse lui causait des soucis. L'épidémie qui déferlait sur le christianisme depuis vingt ans avait-elle contaminé la famille unie de ses ouailles du microbe si redouté du communisme?

Sa paroisse! C'était une famille de plusieurs milliers d'enfants, à la mesure de son rêve

de prêtre, et dont il avait pris charge vingt-cinq ans auparavant. Il lui semblait les avoir adoptés et tenus tous au berceau, même les vieillards. Et il les avait élevés avec la poigne solide d'un vrai père, leur appliquant du haut de la chaire de magistrales fessées et au besoin leur racontant des histoires de croquemitaines pour venir à bout de leurs caprices de gamins, ou pour les punir de n'avoir point obéi à leur mère la Sainte Église. Lentement, la famille s'était formée, unie. L'enfance de sa paroisse, si elle lui avait fait passer des nuits blanches, avait aussi été bien douce à son amour paternel. Cette durable enfance n'avait pas, à son avis, empêché la famille de prospérer, de se bâtir une belle église, un beau presbytère, de fières écoles. Mais la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre. Comment l'empêcher de surgir! La famille ne se rebiffait-elle pas aujourd'hui que le père voulait se reposer? Elle le traitait de vieux démodé et prétendait user de sa formation et de l'esprit catholiques pour se conduire elle-même. Elle avait lu les journaux, interprétait à sa façon la guerre d'Espagne et discutait les sermons, critiquait les prélevés sur les revenus que le père exigeait d'elle. Jusqu'aux marguilliers qui voulaient prendre des décisions!

Voilà maintenant qu'un pasteur protestant venait former une équipe de baseball dans sa paroisse! C'était le bouquet! M. Folbèche, les épaules affaissées par le poids de ces problèmes, s'immobilisa devant Denis Boucher. Il s'approcha si près que Denis recula d'un pas. De peur de paraître coupable, il se rangea aux côtés du prêtre et marcha lourdement, faisant craquer les planches du trottoir afin d'atténuer l'embarras du silence.

— Il fait chaud, monsieur le curé. Trouvez pas?

Le vieux curé jeta des yeux mornes sur les bras nus, le col entrouvert du jeune homme. Denis Boucher surveillait la bouche épaisse du prêtre responsable de son éducation, religieuse ou autre. Il avait lancé sa phrase comme un hameçon et s'attendait que la réponse, cordiale ou autoritaire, vînt alléger ou contracter son cœur.

— Tu prends ta paroisse pour une plage, je pense! Habille-toi et tu verras que tu seras mieux protégé contre le feu.

Denis Boucher se raidit les lèvres contre l'ironie qui soudain venait les chatouiller. Tout le respect, toute la crainte dont l'autorité religieuse avait imprégné son enfance, cette première phrase de M. Folbèche les avait comme supprimés. Maintenant il était prêt à se battre à armes égales, à feindre l'innocence, à berner ce vieux sermonneur afin de mieux servir ses fins. Il éclata d'un rire candide.

— C'est la jeunesse, monsieur le curé. C'est la jeunesse. On se sent léger. Le soleil nous brûle les bras, le cou, la face. Puis on a l'impression d'être meilleur. Aujourd'hui, il

me semble que je donnerais tout ce que j'ai.

Le curé le glaça encore une fois de son regard presque méprisant.

— T'as pas grand-chose.

Un court instant, son oeil bleu s'anima. Il pensait à sa belle église consacrée, qui formait tout un carré de rue, à son spacieux presbytère, à ses écoles, à toute sa paroisse. Puis, son regard redevint morne comme lorsqu'il traquait le diable quand celui-ci osait le tenter ou menaçait l'unité de sa famille. Alors, implacable, M. Folbèche le pourchassait dans tous les coins. Cette fois, le malin s'était réfugié à l'Université.

— Tu suis encore les cours d'été? fit-il, indifférent.

Le soupir de soulagement que Denis Boucher commençait d'exhaler fut interrompu par un contre-courant d'inquiétude. Il jeta un coup d'oeil furtif sur le profil de son compagnon de route. Ah! non, il n'allait pas se laisser prendre au dépourvu par l'ennemi qui voulait paraître paternel, ennemi imaginaire. Il fallait rester sur ses gardes, continuer prudemment le jeu d'escrime, l'oeil au guet. Pour faire oublier sa lenteur à répondre, il releva d'une main nonchalante la mèche qui lui chatouillait les cils.

— Les cours? Je n'en manque pas un, Monsieur le Curé. Je travaille d'arrache-pied. Et franchement, je suis parmi les meilleurs.

Il dévisagea le prêtre, puis ouvrit la trappe à une bouffée de l'enthousiasme dont son cœur était assez plein pour qu'il pût le gaspiller, même par comédie. Sa figure était radieuse et ses yeux brillaient d'une confiance naïve.

— Et vous savez, j'ai hâte que vous me donniez la lettre. Je suis mûr pour le journalisme. Donnez-la-moi. Et vous verrez de quelle plume je balafrerai la face de nos ennemis les Anglais.

Le jeune homme leva un bras vengeur. M. le curé gonfla ses joues et l'on entendit le bruit habituel de ses lèvres agitées par un souffle. Ce bruit prit de l'ampleur, puis dessina clairement :

— Tut, tut, mon garçon. On ne devient pas journaliste comme ça. On devient reporter d'abord. Et puis, même pour être reporter, il faut plus que des études commerciales et quelques cours de lettres par-ci par-là.

Une stupeur désespérée figeait les traits du jeune ambitieux.

— Mais, monsieur le curé, vous m'aviez dit...

La voix du prêtre trancha :

— Je ne t'avais surtout pas dit de t'acoquiner avec des pasteurs protestants et de les amener dans ma paroisse semer le germe du schisme. C'est pour ça, mon garçon, que je



veux te parler!

Denis Boucher ferma les yeux, afin de mieux regarder en lui-même et ramasser toutes ses forces pour faire face à l'attaque. Quoi répondre? Comment s'excuser? L'idée qu'il était perdu l'effleura à peine. Les paupières ainsi baissées, il voyait presque la ronde infernale d'une recherche angoissée tourner dans son cerveau. Le curé vibrait d'une trop sainte colère pour qu'elle pût être adoucie par n'importe quelle excuse.

— Tu sais, mon garçon, tout se sait. Heureusement, j'y ai vu à temps. M<sup>me</sup> Plouffe a des ordres de ne plus laisser entrer cet homme dans sa maison. (Sa bouche s'affaissa dans une moue méprisante.) Révérend Tom Brown! Et un Anglais, encore! Ça se faufile d'un petit air innocent dans de bonnes familles catholiques et ça leur met le doute au coeur. Ensuite, c'est le désordre. Et c'est toi, un gars qui veut être reporter à *L'Action chrétienne*, qui te fais ami d'un pasteur protestant et qui l'emmènes dans ma paroisse organiser un club de baseball! Et tu viens me demander une lettre de recommandation! Ou bien t'es un hypocrite qui m'a trompé ou bien t'es un imbécile!

Tous les muscles du jeune homme se raidirent sous l'insulte. Ses dents crissaient comme si elles avaient écrasé du sable. Son orgueil bouillonnait en une tempête d'injures qu'il comprimait entre ses mâchoires crispées. « L'imbécile » du curé avait crevé la coquille d'où s'agitaient les menues indignations qu'il avait accumulées depuis l'éveil de son esprit devant les hiérarchies de l'uniforme et les injustices qui en découlent. Le prêtre prononça alors pour lui-même une phrase qui aida Denis à se contenir.

— Je me demande à quoi pense le Cardinal pour laisser entrer ceux qui ne sont pas catholiques à l'Université?

Effrayé de cette réflexion devant le jeune homme, il lui jeta un regard à la dérobée afin de s'assurer que celui-ci ne l'avait pas saisie. Mais la rage d'invectives à laquelle Denis était en proie venait de découvrir, avec l'aide de cette phrase du prêtre, la grande excuse tant cherchée. Denis rayonnait d'un bonheur subit. Il était un de ces esprits que la trouvaille d'une bonne blague remplit tant de joie qu'elle leur fait oublier toute colère. Il tourna vers M. Folbèche un visage respectueux dans lequel les yeux seuls triomphaient.

— Monsieur le curé, dites-moi tout ce que vous avez à me dire. Je mérite peut-être vos reproches, mais je vous assure que je pense avoir bien agi.

Il donna au prêtre le temps de s'étonner et continua :

— Si je vous disais que je ne suis pas le seul, à l'Université, à fréquenter le révérend Tom Brown?

Le curé haussa les épaules et le toisa avec pitié.

— C'est entendu. Le cardinal a bien rencontré Mackenzie King. Mais il ne l'a pas emmené dans ma paroisse fonder un club.

Parce qu'il contint son sourire, Denis Boucher se sentit devenir le plus fort, quoiqu'il comprît bien que, pour l'instant, M. Folbèche ne lui croyait pas le jugement nécessaire à un reporter. Sournois, il épia la réaction du curé.

— Et si j'ajoutais que ces amis-là sont des prêtres, et parmi les plus brillants de l'Université!

M. Folbèche parvint mal à cacher son ébahissement. Puis, il scruta le visage de Denis comme si celui-ci eût tendu un piège. Le jeune homme offrait toujours son regard candide. M. Folbèche se prit le menton d'une main soucieuse.

— Des prêtres? Qu'est-ce qu'ils...?

Il s'interrompit à temps et ne dit pas une nouvelle remarque dans le genre de celle qu'il venait de faire à propos du Cardinal et du Premier Ministre. Il préféra additionner cette réflexion à la pile d'arguments qui lui servaient lorsqu'il disait aux jeunes prêtres sa réprobation de leur conduite toujours trop libre, toujours trop moderne. En attendant, il sembla couvrir de sa soutane la faute dont il croyait coupables ses condisciples de l'Université.

— Un prêtre, très bien, ça ne se laisse pas influencer, mais des pauvres ouvriers, des pauvres joueurs de baseball...

Denis Boucher l'interrompit du même index craintif qu'il levait, une dizaine d'années auparavant, pour demander une explication de catéchisme.

— Mais voici quelque chose que vous ignorez (il prit un air mystérieux) : le révérend Tom Brown est en voie de se convertir.

— Une conversion?

— Oui. Le travail se fait lentement. Ça va venir bientôt, je crois. Il m'a laissé entendre que la religion catholique l'attirait de plus en plus. Alors, vous comprenez, je fais mon possible. C'est pour ça que je pensais avoir bien agi.

Tout le corps du curé se raidit dans une attitude défensive, tandis que les plis de sa soutane semblaient se figer dans une rigidité de statue. L'apparition du pasteur Tom Brown dans la paroisse ayant pris aux yeux du curé les proportions d'une catastrophe, tout ce que pouvait dire et faire ce protestant pour minimiser les conséquences de ses visites, fût-ce laisser croire à sa prochaine conversion, semblait au prudent curé une ruse machiavélique propre à tromper sa vigilance. D'ailleurs, il croyait peu à ces conversions d'hommes instruits, déformé qu'il était par l'habitude de prêcher et de quêter en faveur de

l'évangélisation de lointains païens ignorants et miséreux. Quand, dans une hiérarchie religieuse, on atteint le poste de curé ou de pasteur, on ne se convertit plus, pensait M. Folbèche sans malice. Il éclata du petit rire moqueur de l'homme expérimenté.

— Tu as cru ça, toi, qu'il voulait se convertir? Je connais le tabac. (S'interrompant, il sortit sa tabatière et déposa une pincée de tabac sur le bord de ses narines, où un reniflement vint le cueillir.) Oui, on les connaît, ces gars-là. Vous autres, on peut faire croire n'importe quoi. Prends ma parole, fit-il, en lui tapant sur l'épaule, ils ont toutes les ruses, vous approuvent, vous disent qu'ils vont changer de religion. C'est pour mieux se mêler à nous autres, pour mieux nous étudier, afin d'aller ensuite se moquer de nous aux États-Unis. D'ailleurs, la visite, c'est comme ça. C'est tout miel et tout sucre pour être bien dans votre maison.

Denis Boucher l'écoutait avec attention, fronçait parfois les sourcils ou faisait de la tête des signes de dénégation.

— Je vous répète qu'il est sincère. Il ne se contente pas seulement de faire allusion à ce projet devant ses intimes. S'il ne faisait que ça, je serais sur mes gardes, mais il passe de longues soirées à étudier et à méditer sur nos dogmes, et il a d'importantes consultations avec nos experts en théologie du Grand Séminaire.

M. le curé s'engageait si rarement dans de longues discussions que, chaque fois qu'il se voyait prêt à se laisser emporter dans une telle aventure sans y être préparé, il semblait soudain entendre l'appel urgent d'un de ses nombreux devoirs et s'en allait. C'était un bon prêtre, un vrai célibataire, à qui il fallait quarante-huit heures pour préparer un voyage d'une demi-journée. Au temps où il ne doutait pas de son autorité absolue sur les membres de sa grande famille paroissiale, réduire Denis à un humiliant silence lui eût été un jeu. Mais depuis l'apparition de certains symptômes de désobéissance, son infailibilité lui paraissait moins certaine. Il sortit une énorme montre du fond d'une poche profonde et, nerveusement, en démêla la chaîne d'avec son chapelet.

— Six heures! Je suis pressé. En tous les cas, pour ton pasteur, je ne veux plus le voir ici, converti ou non.

Denis Boucher perdait pied.

— Dites-moi que je n'ai pas mal agi, dites.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas le voir dans ma paroisse.

Le curé s'en allait, bercé par le tangage auquel le soumettaient ses énormes semelles. Denis Boucher ouvrit la bouche, puis cria presque :

— De toute façon, le pasteur part de Québec samedi prochain. Je ne peux tout de

même pas l'empêcher de venir s'il le veut.

Le prêtre se retourna à peine.

— Alors tant pis pour toi<sup>203</sup>.

---

<sup>203</sup> *Les Plouffe*, Montréal : Stanké, 1999 p. 57-66.

## EXTRAIT 2

Étonné de la véhémence de Joséphine, le curé la toisa jusqu'aux pieds puis, sans un mot, pénétra dans la maison et s'assit en faisant tourner son chapeau entre ses doigts. Inquiète de ce silence, Joséphine s'affaira, fébrile, à la recherche d'une immense marque de respect. Théophile, sur ses gardes, s'était levé et flattait sa barbe. Guillaume sortit précipitamment, car il était embarrassé en présence de ses parents et du curé à cause de certains péchés qu'il lui confessait. Le regard de M. Folbèche inventoriait la pièce.

— Ovide s'arrange toujours bien au monastère?

— Ah! oui, abonda Joséphine. Si vous le voyiez! C'est lui qui rouvre la porte. Il a une belle barbe noire. Les pères l'appellent « frère Ovide » gros comme le bras. Il parle bien, c'est toute beauté. On dirait un vrai prêtre.

M. Folbèche semblait connaître cette réponse depuis longtemps car, pendant que Joséphine parlait, il fixait Théophile avec des yeux pétillants de malice. D'un ton naïf, il demanda :

— Qu'attendez-vous donc? Vous ne posez pas vos banderoles?

Joséphine, inquiète, attendit la réplique de son mari. Théophile avait aperçu la lueur malicieuse qui brillait dans le regard du curé. Il s'assit en empoignant le bras de sa chaise.

— Non, monsieur le curé. Quand je dis que je suis contre les Anglais, je le suis pour tout le temps. Le roi comme les autres.

Le curé, intérieurement ravi de cette réponse, camoufla son approbation en continuant de jouer la naïveté.

— Mais le roi n'est pas un Anglais de l'Ontario. Et pensez, un roi, une reine, quel honneur pour notre paroisse! Ça n'arrive pas tous les jours.

— Je te l'avais bien dit, mon mari, dit doucement Joséphine.

Théophile lui jeta un regard furibond, puis cligna de l'œil en direction du curé.

— Monsieur le curé, voyons, vous le savez bien mieux que moi. Les Anglais sont tous pareils. Ils viennent au Canada quand ils sont dans le besoin, quand tout est défriché. Tout le monde se fend en quatre, les pompiers arrosent le dépotoir de la Pente Douce depuis trois jours parce que le défilé passe par là. Pis nous autres, pauvres quêteux, on respire ça

depuis vingt ans sans pompiers. Le monde devient fou, je pense.

Le curé toussa avec une sévérité bonhomme.

— Moi j'ai mis quelques pavillons dans mes arbres. Je ne me suis pas forcé.

— Non, vous c'est pas pareil. Il faut que vous obéissiez aux ordres de Son Éminence, ajouta rapidement Théophile, embarrassé.

— Pis son Éminence calcule toujours bien son affaire, ajouta Joséphine.

— Vous avez raison, madame Plouffe. Il arrive que nous ne comprenions pas toujours les subtiles tactiques de nos évêques. Fermons les yeux. Ils conduisent notre barque à bon port.

M. Folbèche n'avait pas fermé les yeux et son regard avait longuement croisé celui de M. Plouffe. Théophile était radieux. Il comprenait. M. le curé lié par ses responsabilités, ne pouvait dire sa pensée et il venait à lui, Théophile, pour lui faire crier les paroles qu'un curé, en la circonstance, devait taire. Théophile approcha sa chaise du prêtre et prit un ton conciliant, familial.

— Monsieur le curé, regardez-moi dans les yeux. On est du même âge, on peut se parler. Son Éminence à part, vous êtes un vrai Canayen. Un vrai de vrai, hein?

M. Folbèche s'amollit et un sourire de protestation lui faisait baisser les paupières. Théophile tira encore sa chaise.

— Pensez-vous qu'un bon Canayen comme vous, un fils de cultivateur de chez nous, tous vous autres, les bons curés qui nous avez appris comment les Anglais nous ont envahis, comment ils ont essayé de nous faire perdre la Foi, notre Langue, comment vous les avez combattus, comment vous nous avez conservés tels qu'on était, pensez-vous qu'un bon Canayen comme vous va me faire accroire qu'il est pour le roi des Anglais? Voyons! voyons! fit Théophile, bourru, clignant de l'œil. Vous devez obéir, c'est entendu. Et je vous respecte quand je sais ce que vous pensez.

M. Folbèche, attendri par une inspiration patriotique, soupira :

— En effet, nous avons lutté et nous luttons encore. L'obéissance est parfois dure aux cœurs bien nés. Il faut cependant se sacrifier au but à atteindre et nos évêques savent quels moyens prendre pour réussir.

Théophile cligna de l'œil. Il se sentait entré dans le cœur de M. Folbèche et croyait y lire ses pensées les plus secrètes. Ébloui par cette intimité, il se voyait prenant le curé par le bras et s'élevant avec lui dans un vol majestueux au-dessus d'immenses champs d'épis canadiens-français. Joséphine contemplait les deux hommes avec extase. Théophile appuya sa main sur le genou de M. Folbèche.



— Cher monsieur le curé. C'est un homme prêt à se faire tuer pour vous qui vous parle. Vous autres, nos bons curés, vous nous avez conservés et vous n'avez jamais changé de moyens. C'est simple : on a été contre, pis on sera toujours contre les Anglais. Avec les évêques, c'est toujours plus compliqué. Vous savez l'histoire du Canada par cœur. Rappelez-vous 1837. Les troubles. Vous autres, les curés, vous étiez avec le peuple, vous nous cachiez dans les églises, vous vous battiez pour l'indépendance du Canada. Pis, tout d'un coup, bang! les évêques décident qu'on était mieux de rester fidèle à l'Empire britannique. Ça a été la même chose contre les Américains. J'me demande pourquoi. Peut-être que les évêques ont pensé, parce que les Anglais restent l'autre bord de l'eau, qu'ils avaient moins de chance que les Américains de venir se mêler des affaires de la province de Québec? Ça se pourrait bien.

M. Folbèche étendit un bras sévère :

— Tut, tut, tut, monsieur Plouffe. Ne risquez jamais de telles insinuations. Apprenez que l'Église est Une. Vous voyez, madame Plouffe, quel microbe germe dans l'esprit de votre mari! Vous savez d'où il vient? De ce pasteur américain que j'ai sorti de la paroisse, de ce freluquet de trente-cinq ans qui se prétendait bon joueur de baseball.

— Voyons, monsieur le curé, protestait Théophile. Lui, m'influencer? Il était contre le cyclisme!

— Le démon s'occupe de tous les sports, monsieur Plouffe. Que ça vous serve de mise en garde. Et laissez faire nos évêques. Allons, je dois partir. Bonsoir.

Il sortit d'un pas raide.

— Tu vois! dit Joséphine à son mari.

Théophile eut un rire confiant.

— Voyons, ma vieille. Tu vois pas qu'il pense comme moi, dans le fond?

Joséphine courut à la galerie et tenta de deviner l'état d'esprit du curé par sa démarche. Il posait prudemment les pieds sur les planches du trottoir comme un homme qui pense à des problèmes épineux. M. Folbèche n'avait pas la démarche agitée par la colère. Joséphine eût poussé un soupir de soulagement plus décisif si elle eût aperçu le sourire qui amincissait les lèvres du prêtre.

M. Folbèche était content. Le peuple se ralliait donc à eux, les modestes curés qui n'enseignaient pas à l'Université et ne deviendraient jamais évêques? Les ouailles s'étonnaient de voir l'Archevêché différer d'opinion d'avec le bas clergé en matière de politique. Le vieux curé s'inquiéta un instant de cette division apparente dans la hiérarchie cléricale, mais le plaisir d'avoir l'opinion publique de son côté facilitait à son esprit les

rapports les plus ardu. L'unité de l'Église était sauve, puisque l'Épiscopat n'insistait jamais auprès de ses curés pour leur faire suivre la ligne de conduite adoptée en haut lieu sur les relations de Québec et de l'Angleterre. L'Unité dans la division : c'était ça la puissance de l'Église. M. Folbèche examina les rares pavillons accrochés à ses arbres et haussa les épaules. Bien entendu, il n'aimait pas les Anglais ni leurs souverains en tant qu'Anglo-Saxons, mais ces banderoles rendaient surtout hommage à la race des saint Louis, à toute cette royauté qui avait connu ses plus florissantes époques grâce au christianisme<sup>204</sup>.

---

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 138-142.

### EXTRAIT 3

Le cortège royal allait arriver dans quelques minutes. Un murmure de foule cérémonieuse qui attend de la grande visite endimanchait l'atmosphère déjà parée par la magnificence de la légende impériale. On verrait des couronnes, des sceptres, un défilé d'une envergure qui défie l'imagination. Des gerbes de têtes, engorgées dans les fenêtres, se tournaient vers l'horizon. Les maisons favorisées de balcons tendaient à la parade des plats de badauds sagement réjouis. Quelques cyclistes audacieux, qui avaient faufile des banderoles de papier crêpé bleu blanc rouge entre les raies de leurs roues, zigzaguaient sur l'asphalte de la rue devenue un interminable tapis de cérémonie aux yeux des spectateurs impatients.

Les Canadiens français ne sont pas tous comme M. Plouffe anglophobes ou farouchement nationalistes. En temps d'élection, cependant, il leur plaît qu'on attaque les Anglais sur la tribune, parce que c'est la tradition politique et qu'en rouspétant contre les anciens conquérants, ils se sentent des fiers-à-bras qui ont la réputation de ne pas se laisser marcher sur les pieds. Mais vienne une belle parade, 1760 n'existe plus, et hurra pour la procession! Élevés dans une province où l'on dépense des sommes folles pour la pompe et le décorum, il n'est rien qui les charme plus que les cirques et les confetti. Romains par le cœur, Normands par la tête, ils ont tout pour déconcerter les étrangers qui veulent les comprendre. Ils sont à la fois Français et Américains, ils sont simples et compliqués, ça leur fait plaisir et, l'œil ouvert, ils se laissent emporter dans les cercles vicieux avec un sourire malin.

Un jeune homme, cartable à la main, fit soudain irruption dans la rue Montmagny. C'était Denis Boucher. Élégamment vêtu, la figure préoccupée, il avait l'air du jeune reporter qui regarde distraitemment les choses et les gens comme des cobayes. À brûle-pourpoint il demanda au groupe de badauds qu'il avait percé :

— Il n'arrive donc pas, ce pantin royal?

Il n'écouta pas la réponse. Depuis un an, Denis Boucher avait évolué. Parti alors que son adolescence flottait à la dérive, sans carrière à espérer d'un internationalisme dans lequel sa province jouait le rôle du pittoresque, il avait, depuis qu'il était devenu secrétaire

d'une section de la Saint-Jean-Baptiste, vogué vers l'îlot même qu'il avait fui alors qu'il était encore une épave : le nationalisme étroit. Autant il avait méprisé l'esprit de clocher et admiré le reste du monde, autant, maintenant qu'il avait le pied à l'étrier, il portait aux nues sa paroisse et sa ville natales et considérait le reste de l'univers comme du menu fretin. Son métier lui avait permis de rencontrer des jeunes intellectuels qui publiaient un journal patriotique à tendances fascistes : *Le Nationaliste*. Ils avaient accueilli sa fougue à bras ouverts, et Denis, flatté d'être ainsi reçu par des universitaires, s'était emparé de leur étendard. Dans leurs parolotes et dans leur journal, ces jeunes gens réglaient les questions économiques, sociales et politiques en les supprimant, en arrachant la province de Québec à la Confédération et en la plantant dans le plus borné des corporatismes. Aussi Denis, fatigué du ton mielleux que le rédacteur en chef de *L'Action Chrétienne* imposait à ses reportages, collaborait-il sous un pseudonyme au *Nationaliste*, par des articles virulents.

Soucieux, il promena quelques instants un œil de clinicien sur les gerbes de têtes, les galeries bondées, les cyclistes et les banderoles, puis esquissa un sourire de satisfaction en constatant la nudité de la maison des Plouffe. Il consulta l'horizon, son bracelet-montre, et grimpa rapidement l'escalier.

— Votre galerie vaut cher aujourd'hui, madame Plouffe!

Joséphine sourit d'importance. Elle se pencha sur la rue et marmotta :

— Napoléon l'amène pas vite, sa Duplessis.

— Vous dites?

— Oh! rien.

Elle avança ses deux dents, serra la mâchoire et fit claquer sa gomme en s'asseyant sur une des chaises rangées au bout de la galerie. Après avoir regardé Guillaume qui, en bas, lançait nonchalamment la balle à un partenaire posté de l'autre côté de la rue, elle se tourna vers la porte grillagée derrière laquelle la silhouette rigide de Cécile se découpait.

— Viens donc t'asseoir, Cécile. Envoie, viens, je te dis. Prends une bonne place avant que la visite arrive.

— Non, non et non, fit la vieille fille avec obstination.

À l'intérieur de la maison, le plancher gémissait sous le tassage d'une chaise berçante. Denis s'étira le cou et aperçut le père Théophile. Il entra.

— Bonjour, monsieur Plouffe! Vous ne regardez pas passer le roi?

Théophile le fixa d'un air excédé.

— Non. J'ai pas besoin de te le dire. Tu sais pourquoi.

Denis, la mâchoire serrée par une indignation soudaine, baissa la tête et poussa un long

soupir.

— Ouais, c'est une belle chipoterie. Vous savez que je suis chargé du compte-rendu de la parade dans le quartier?

— Je sais, fit Théophile en haussant les épaules. Tu vas parler des applaudissements, des drapeaux, de la police montée, du roi et de la reine avec des mots qui sentent les fleurs. C'est à mourir de honte.

Denis grinça des dents.

— Faut bien. Vous connaissez le mot d'ordre à *L'Action Chrétienne* : sujets les plus fidèles des souverains. On sait d'où il vient, ce mot d'ordre. Mais je me reprends ailleurs! ajouta-t-il farouchement.

Théophile attendit une explication, puis bougonna :

— Tout le monde dit ça « on va se reprendre ». Ça prend du temps. Moi j'attends pas. T'as vu ça, hein, pas un pavillon?

Denis ne pouvait contenir son secret plus longtemps. Il jeta un œil furtif sur la galerie puis, dans une sorte de cri chuchoté, dit à Théophile :

— J'écris deux comptes rendus sur cette parade honteuse. Vous lirez *Le Nationaliste* demain, un article signé « L'Indou ». C'est moi « L'Indou ». Vous comprenez? triompha-t-il. Ça va barder.

Théophile avait cessé de se bercer et regardait le jeune homme avec une joie mêlée d'incrédulité.

— Es-tu sérieux?

— Certain! Content?

— Comment content? Donne-leur ça au coton, les maudits. Ah! que tu me fais plaisir!

Denis cueillait en ce moment tous les éloges adressés depuis quelque temps à son pseudonyme.

— Et si ce n'était que ça, monsieur Plouffe! Vous avez entendu parler des affiches de l'Armée Républicaine Irlandaise qu'on a trouvées un peu partout dans la ville? C'est nous autres, la gang du journal. L'autorité a la frousse, et on rigole. Vous savez que sur le passage des souverains, il est défendu aux spectateurs de lancer des bouquets de fleurs ou de tenir une caméra. Ils ont peur des bombes, comme Hitler. Et la limousine royale aura des vitres à l'épreuve des balles. C'est tordant. Voyez-vous Napoléon ou Guillaume lançant une bombe?

Théophile, bouche bée, contemplait le jeune reporter avec admiration.

— C'est vous autres qui avez fait ça, c'est vous autres! Vous êtes bons.

Denis riait aux éclats et se tapait les cuisses.

— Avez-vous lu l'article d'un journal londonien disant que les gens de Saint-Sauveur, pour se moquer de la Couronne britannique, mettaient le Union Jack à l'envers et le faisaient flotter au milieu d'innombrables emblèmes religieux incompatibles avec la religion du roi?

— Et les as-tu vus au journal? exulta le père Plouffe. Ça proteste à grands cris que c'est faux, qu'on est des sujets soumis, qu'on aime le roi comme un père! Pouah<sup>205</sup> !

---

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 147-151



#### EXTRAIT 4

— Denis, Denis Boucher!...

Le jeune homme, qui arpentait le trottoir de bois, se retourna avec brusquerie. Il marcha lentement à la rencontre de M. le curé Folbèche qui approchait d'un pas rapide, la figure pâle, le souffle court, les mains nerveuses. Pour la nation en danger, M. Folbèche oubliait son flegme et criait presque :

— Tu sais la nouvelle? C'est épouvantable!

— Oui, monsieur le curé. Je m'y attendais. Mais il n'y a rien à faire.

— Comment, rien à faire? Mais Denis! Et nous?

Le vieux prêtre, raidi par une surprise teintée d'effroi, n'humectait pas sa grosse lèvre inférieure comme dans les conversations ordinaires et son œil qu'on disait de verre reflétait une supplication. Denis Boucher ne répondait pas et gardait un air distrait. Le curé se méprit et un sourire affectueux détendit son visage.

— Voyons, je te connais mieux que tu penses. Ouvre-toi sans crainte. Tu sais, je ne te l'ai jamais dit, je lisais tes articles dans *Le Nationaliste* et je les trouvais bien.

Denis Boucher regarda le sol et commença à siffler. De jeunes gens passaient, les mains aux poches, pensant aux lendemains tragiques que l'époque leur offrait en pâture. Ils avaient l'air boudeur et s'ils parlaient, c'étaient des « Quelle vie! Chômer ou se faire tuer. » Ces gars-là ne pensaient plus à flirter, même si les filles n'avaient jamais été aussi aimables. Le curé, le visage attendri, les regarda s'éloigner. Il avait le même sentiment paternel pour Denis qu'il avait toujours considéré, sans le lui dire, comme un fils préféré.

— Écoute, Denis, il faut les protéger. Au nom de toute cette jeunesse, de notre population catholique et française, il faut se défendre contre les menées britanniques pour nous enrôler et nous exterminer. La guerre est un prétexte trop facile. C'est dès maintenant qu'il faut se grouper et crier nos droits. Voyons, tu es toujours avec nous, n'est-ce pas?

— Non!

Denis Boucher fixait le prêtre atterré de ses yeux farouches. Puis il souleva une mèche de cheveux et découvrit la blessure cicatrisée qu'il avait attrapée au meeting de la grève. Il

souriait d'un air narquois :

— Regardez! Regardez! C'est pour la race que j'ai attrapé ça. Non seulement les nationalistes ne m'ont pas défendu, mais ils m'ont dénoncé, les lâches. *L'Action Chrétienne* m'a mis à la porte, et vous m'avez reproché mon audace quand vous la pensiez inutile. Eh bien! c'est fini. Mon parti politique maintenant, c'est moi. Ce qui m'intéresse, c'est de me tailler un avenir. Un monde nouveau commence et je serai avec les forts.

— Denis!

— Excusez-moi, monsieur le curé. Mais je pense comme ça. J'ai vu trop de chômage, j'ai vu trop de sacrifices aveugles et inutiles faits au nom d'un idéal truqué. On n'est pas assez et ils sont beaucoup trop. La lutte ne réussit qu'à nous appauvrir. Les seuls à en tirer un avantage sont...

Le jeune homme de se sentit pas le courage d'infliger une dernière cruauté au vieux curé dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Bonjour, monsieur le curé.

Denis Boucher s'en alla d'un pas nerveux, les yeux levés vers le Cap, vers les fortifications anciennes qui serraient dans leurs gueules des canons périmés. La catastrophe mondiale, au lieu de l'abattre, ouvrait de larges et mystérieuses avenues à son ambition. Son instinct pressentait la disparition de milliers d'hommes en place, un chambardement économique formidable, une moisson d'avantages dont il saurait bien cueillir sa part. Les barrières économiques et sociales qui l'avaient gardé prisonnier étaient ouvertes : les gardiens étaient occupés à se sauver ou à se tuer. Enfin la grande aventure lui ouvrait les bras. Denis Boucher frémissait de joie, car l'ère terrible qui s'ouvrait lui permettait aussi d'abandonner, sans s'accuser d'incompétence, le roman qu'il avait commencé. Il avait lu trop de beaux livres.

— Ils ont laissé entrer des pasteurs protestants à l'Université, ils ont accueilli le roi d'Angleterre à bras ouverts, ils ont dîné avec lui. Ils se sont moqués des avis des bons vieux curés comme moi. Et voilà le résultat. La paroisse tombe en miettes, les jeunes désertent. J'avais raison, mon Dieu.

Un coup de vent soudain balaya la poussière de la rue. Un pan de la soutane moula les jambes maigres du prêtre tandis qu'un autre pan claquait dans la brise comme un vieux drapeau que la tempête menace d'emporter. La silhouette de M. Folbèche, miné dans son cœur et battu par les éléments, sembla fléchir un instant. Mais sa ténacité de Normand reprit le dessus. Il retint son chapeau d'une main nerveuse. Son buste gonflé par le défi

résistait aux assauts de la poussière tourbillonnante et, la tête haute, la mâchoire serrée, il regardait le soleil.

— Eh bien! Je lutterai quand même<sup>206</sup> !

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 252-255.

## EXTRAIT 5

Une intense atmosphère dominicale s'abattait sur cette soirée de vendredi où cent mille personnes sortirent d'une table de semaine pour entrer dans un après-souper solennel.

Il faisait une chaleur humide, amortissante, et la ville, sous un lourd baldaquin de nuages, semblait condamnée à un orage certain auquel personne ne croyait pourtant à cause de la puissance du Sacré-Cœur.

À mesure que l'heure de la cérémonie approchait, la ville subissait une curieuse transformation. La circulation cessa, ou presque, et les quelques voitures ou tramways qui avançaient encore avaient l'air de véhicules sacrilèges égarés sur des pavés inutiles.

Car une nouvelle hiérarchie des rues s'installait. La Foi déjouait les règles de la topographie : de grands boulevards se transformaient en cul-de-sac et des ruelles devenaient des voies royales. Les rues élues par le défilé serpentaient triomphalement de l'église Saint-Roch à l'Hôtel de Ville, flamboyantes de drapeaux et de banderoles, laissant dans l'ombre la multitude des chemins qui drainaient jusqu'à elles la population vibrante.

À sept heures les cloches sonnèrent la mobilisation des croyants et des patriotes, et l'exode vers le point de départ du défilé, l'église Saint-Roch, commença. Les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants surgissaient de partout, grossissant les cohortes attirées par le tracé lumineux. On s'étonnait même qu'il y eût tant de monde dans cette cité paisible, comme on est surpris de constater la multitude de papillons qui peuplent les nuits d'été quand une lumière s'allume soudain. Seuls des malades, des infirmes et des vieillards semblaient encore habiter quelques maisons, où des radios transmettaient les premières rumeurs de la cérémonie. Même le bourdonnement sourd qui, à l'ordinaire, monte de la ville, et que l'on perçoit mieux le soir quand les rues et les édifices s'enluminent, s'était métamorphosé en un immense murmure coupé de cantique et voilé par le brouillard d'encens coloré des réverbères et des enseignes au néon. La ville s'agenouillait et commençait à prier pour empêcher le fléau de l'atteindre.

Les haut-parleurs installés aux points stratégiques du parcours, les radios lançaient avec des sifflements et des craquements de mécanique blessée, deux cris tragiques qui

zébraient comme des éclairs la complainte qui débordait les rues par-dessus les toits : « Vive le Sacré-Cœur! », « Sacré-Cœur, sauvez l'Europe, éloignez de nous le spectre de la guerre! »

La procession prenait forme, répondait à l'appel de son apôtre attiré, le père Lelièvre, un saint dont l'immense amour pour le Sacré-Cœur égale l'intuition qu'il a des inquiétudes du peuple. Il faisait déjà résonner son cri de ralliement au-dedans du temple même où le cœur du défilé commençait à battre, et imprimait un élan précis aux flammes de foi couvrant encore entre quatre murs, mais qui tantôt, au sortir de l'église Saint-Roch, se transformeraient en un gigantesque feu grégeois dont l'incendie de ferveur dévorerait le parcours jusqu'à l'Hôtel de Ville. Les populations que les rues charriaient pêle-mêle vers les lieux de la cérémonie, semblaient obéir, dès qu'elles approchaient du centre de la ville, à une discipline mystérieuse. Les hommes, la mine grave soudain, se séparaient des femmes et marchaient vers l'église Saint-Roch, tandis que celles-ci, tout en jetant un dernier coup d'œil à leur toilette, couraient se tasser sur les trottoirs. Les femmes des pacifistes applaudissent aux exhibitions de leurs hommes avec autant de zèle que les femmes des militaristes acclament les parades de soldats.

Pendant que ces rubans chatoyants continuaient de garnir les abords du parcours, des milliers d'hommes, tête nue, noircissaient les alentours du temple ébranlé par le tonnerre des voix et des orgues, et attendaient l'apparition de l'Ostensoir d'or pour s'enfiler à lui et le suivre dans sa course surnaturelle.

La vente des insignes, qui d'habitude faisait réaliser aux organisateurs de cette Procession annuelle des revenus appréciables, perdait ce soir-là son aspect mercantile, tant elle passait inaperçue dans la masse houleuse qui payait et épinglait sans s'en rendre compte. Les attitudes, les gestes importaient peu dans l'espèce de transport mystique qui soulevait les êtres, psychologie particulière aux foules et mise en branle pas la soudaineté de la tragédie européenne, attisée par la récente neuvaine et par la grandiose mise en scène de la Procession, puis excitée par les infatigables messieurs Folbèche. Ceux-ci éperonnaient leurs paroissiens fringants de ferveurs en leur faisant crier des cantiques que les haut-parleurs emportaient jusqu'au ciel. Quand cinquante mille croyants se mettent ainsi à chanter, une ville n'est plus une ville. On se croirait transporté, ce soir de 1940, dans une vallée de Josaphat sublime ou terrifiante, et les oreilles n'attendent plus que les trompettes de l'Apocalypse pour conclure à l'arrivée de la fin du monde. La terre va-t-elle s'entrouvrir, les édifices vont-ils s'écrouler?

Non. Dans le grand portail de l'église Saint-Roch, le dais chamarré d'or, étreint du célèbre Congrès Eucharistique de 1938, s'encadrait, abritant le vicaire apostolique de la Baie James, dont la tête et les épaules disparaissaient derrière l'Ostensoir d'or aux raies de soleil.

La foule fascinée, immobile, contemplait cet astre symbolique qui contenait le Dieu sauveur. Les Hébreux devant l'Arche d'Alliance qu'on leur découvrait aux moments tragiques de leur histoire, n'étaient pas plus transportés que les Québécois devant l'Ostensoir qui resplendissait de tous ses feux. Car ce n'était pas le Dieu des dimanches ordinaires qui se montrait à eux ce soir, c'était le Dieu de 1837, de 1917 et de 1940, le Dieu du nationalisme, le Dieu de la Laurentie, le Dieu des grands moments historiques où la patrie est menacée.

Pendant que la tête de la Procession se constituait et que les ondulations de la multitude, soumises à un ordre mystérieux, dessinaient déjà le squelette du défilé, un abbé au verbe enflammé, bien connu par ses violentes sorties antibritanniques et ses prêches nationalistes, s'empara du microphone laissé libre par le père Lelièvre. Celui-ci était en route vers le reposoir de l'Hôtel de Ville pour accueillir la Procession.

L'abbé clama en substance : « Bien entendu, l'Europe est à feu et à sang. Nous la plaignons et nous prions le Sacré-Cœur de mettre fin à son supplice. Mais là doit se borner notre participation. Notre jeune race ne peut se permettre de s'exposer à mourir sur les champs de bataille. N'oublions pas que les forces politiques qui encouragent la conscription pour outre-mer [sic] sont celles mêmes qui veulent nous voir disparaître. Dieu leur pardonne! Allons, jeunes gens, prions! Le Sacré-Cœur nous écoute. Chantons! Tous ensemble, d'une voix forte... »

Un souffle de frénésie gonfla les poitrines. « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. » Le chant de ces dizaines de milliers de voix angoissées montait, d'une force telle que l'oreille ne pouvait en évaluer l'intensité. Il semblait que la ville, soulevée dans une éruption de cratère sacré, tentât de trouer le ciel de ses cris. Une atmosphère de catastrophe ou de miracle prenait lentement la place de la sourde tension générale. La clameur née à l'église Saint-Roch se communiqua à tout le parcours jusqu'au reposoir de l'Hôtel de Ville, comme une tornade qui soulève tout sur son passage.

Pas de conscription! Ce mot d'ordre marqua le départ de l'avalanche d'hommes. La gigantesque croisade s'ébranlait, précédée des gendarmes à cheval. À l'avant-garde, comme pour faciliter la trouée au dais, marchaient les religieux de toutes les communautés : frères Maristes, frères des Écoles Chrétiennes, frères du Sacré-Cœur, frères

de l'Instruction Chrétienne, etc., puis pères Eudistes, Capucins, Franciscains, Oblats, suivis de la croix de la Procession et des ecclésiastiques du Grand Séminaire, des prêtres et des curés de la ville. Le dais suivait, gravement soutenu par des marguilliers gantés de blanc, qui se relayaient en cours de route, par équipes. Marchaient ensuite des prélats, des chanoines et des ecclésiastiques de haut rang. Puis, c'étaient les notables, les personnalités politiques et l'énorme masse des laïques anonymes qui s'incorporaient au défilé dont les rangs s'allongeaient et se grossissaient comme un raz de marée formidable.

Vers huit heures le vent s'éleva, poussant pêle-mêle vers le nord les nuages noirs qui menaçaient la ville. Les banderoles, les drapeaux, les habits, les robes, les cheveux, tout battait au rythme des cœurs. C'était trop beau, trop ardent, trop grandiose, Dieu ne pouvait plus rien refuser. Le volcan de la place Saint-Roch continuait toujours de répandre son inépuisable lave d'hommes, dont le flot roulait vers le reposoir dans un tumulte de chants et de prières. Au passage du dais, les rangées de femmes debout sur les trottoirs s'agenouillaient, et de loin, ces colonnes d'épis multicolores semblaient couchées au ras du sol par le passage d'un souffle surhumain. Une telle foi charriait ces milliers d'hommes qui portaient un Ostensor comme drapeau, qu'on se serait cru devant un ouragan de piété qui balayait les êtres comme des fétus.

Si des centaines d'ecclésiastiques précédaient le dais, quelques prêtres plus ardents le suivaient, échelonnés sur le corps interminable du défilé, jusqu'à la place Saint-Roch. On les voyait, en surplis, marchant à reculons, exhortant leur régiment paroissial à prier, à chanter plus fort, toujours plus fort : « Sacré-Cœur de Jésus, épargnez-nous la conscription ! » Alors un nouveau spasme de ferveur soulevait la Procession qui, avec le fracas d'un cataclysme, bondissait de pavé en pavé dans un grondement épouvantable.

Ces formidables phalanges marchant d'un pas rapide offraient un aspect sublime. Armés de milliers de chapelets dont le balancement accéléré de pendule rythmait l'exaltation grandissante, les groupes d'hommes communiaient tous dans une même adoration du Sacré-Cœur de Jésus.

Ici, c'étaient des farouches anglophones qui marmonnaient avec ferveur.

Là, c'étaient les atterrés de la populace, dont les inquiétudes et les espérances, transplantées dans cette fièvre collective, se métamorphosaient en questions de vie ou de mort, selon que la Procession s'avérait une réussite ou un échec. C'était la partie du peuple pétri par les politiques brandissant depuis tant d'années, pour obtenir des votes, l'épouvantail de la conscription. Cette menace, comme celle de l'enfer, de la tuberculose et du cancer, faisait partie, pour ces effrayés, du patrimoine intime de sentiments



primordiaux légué par nos valeureux pères. Et cette crainte qui, en temps ordinaire, cédait la place à des préoccupations d'ordre secondaire, passait de l'état chronique à l'affection aiguë, une fois plongée dans l'atmosphère d'éstuve qui dévorait la Procession.

Puis c'étaient les indifférents aux luttes raciales, et qui songeaient avec terreur aux malheurs de l'Europe. Larmes aux yeux, ils suppliaient le Sacré-Cœur de guérir le monde.

Enfin venaient ceux qui, tenant distraitement leur chapelet, se préparaient dans la méditation à leur holocauste de demain. C'étaient les innombrables jeunes hommes qui bientôt iraient grossir les rangs du 22<sup>e</sup> Régiment, du Régiment de la Chaudière, soit par amour pour la France, soit par goût de l'aventure, soit pour refaire des muscles atrophiés par le chômage, soit par un étrange et admirable besoin du don de soi.

Évidemment, quelques jeunes gens, ici et là, au lieu de porter leurs regards vers le ciel, examinaient les centaines de belles filles massées sur les trottoirs, les jolies Rita Toulouse dont Québec n'est pas en disette, et que la menace d'une conscription remplissait d'un émoi dramatique d'où le prestige des beaux hommes sortait fort rehaussé. Une fois le dais passé, les coquettes s'en donnaient à cœur joie et n'avaient pas assez d'yeux pour répondre aux œillades. Presque toutes les femmes, les Joséphines, les Céciles, même si elles participaient aux chants et aux prières des hommes, satisfaisaient leur curiosité sans négliger leur ferveur. En effet, quel spectacle incomparable! Des nuées d'hommes à la fois! Plusieurs d'entre elles réussissaient le prodigieux tour de force de les examiner un à un, et la vision pénétrait si profondément dans leurs yeux, que par une espèce d'illusion d'optique elles voyaient encore le défilé une heure après la cérémonie.

Et surtout, quelles physionomies hilarantes elles pouvaient découvrir! Certains hommes laids ont des mines si ridicules quand la foi qui transporte les montagnes déforme leurs traits et fait béer leurs bouches suppliantes! Mais la majorité des manifestants, dégagés des soucis ordinaires de l'apparence, ne s'occupaient pas du spectacle qu'ils offraient. Les oreilles bourdonnantes, le sang battant aux tempes, les yeux levés vers le Sacré-Cœur, ils participaient à l'avalanche avec frénésie. Trapus ou efflanqués, maigres ou gras, blêmes ou rougeauds, ils accomplissaient leur marche à l'étoile.

Et le flot de lave humaine roulait vers le reposoir dans une presse toujours croissante. L'asphalte martelé rendait une longue plainte sourde sous les piétinements saccadés; les haut-parleurs, déchirés par les éclats de la voie enrouée du père Lelièvre, semblaient près d'étouffer dans une crise d'asthme. Car le saint promoteur de cette Procession, qui dirigeait maintenant de la place de l'Hôtel de Ville cet immense orchestre de prières, était agité jusqu'au paroxysme par un enthousiasme religieux qui frôlait l'extase à mesure que le

mouvement final de la symphonie du Sacré-Cœur approchait. Une telle adoration, une telle confiance en Dieu se dégageait de ses cris, que les plus baroques supplications revêtaient un aspect de sublimité. La Procession était sa chose. Des milliers d'hommes, la tête en avant, mis à bout de souffle par l'escalade des côtes, les yeux exorbités, obéissaient à l'appel de sa voix d'illuminé. La psychose était complète. Qu'allait-il se produire?

Soudain le père Lelièvre fit entendre un cri étouffé par une sainte jubilation. « Les premiers contingents de la Procession atteignent le reposoir et, à la place Saint-Roch, la foule continue d'alimenter le défilé. Vive le Sacré-Cœur! Sacré-Cœur de Jésus, pitié pour nos jeunes gens! »

Un vent d'exaltation secoua les marcheurs électrisés. La porte des miracles s'ouvrait enfin. La ville, qui avait maintenant pour pôles l'église Saint-Roch et l'Hôtel de Ville, était cousue dans sa longueur par un seul cordon humain!

Dès ce moment, le défilé prit un nouveau visage. Son mouvement s'accéléra, car tous brûlaient d'entrer au plus vite dans le sein de l'apothéose. Les rangs pressés s'élargissaient pour se fondre enfin dans le golfe illuminé de la place du reposoir. Au bout d'une demi-heure, une masse houleuse de têtes noircissait le parc de l'Hôtel de Ville, ses abords et les rues environnantes; le fleuve du défilé continuait toujours de verser son débit inépuisable dans le golfe débordant. Ces multitudes d'hommes et de femmes, éclairés par la lune qui maintenant se dégageait et par les feux des réflecteurs, continuaient de clamer prières et cantiques dans l'attente du cardinal Villeneuve qui devait adresser la parole.

Discours désiré avec émoi par ces régiments de croisés vibrants d'exaltation devant le Saint des Saints qu'ils avaient enfin rejoint, car leurs poitrines et leurs gorges contractées ne guettaient plus que l'assentiment du grand chef de la chrétienté canadienne-française pour laisser échapper les cris de victoire qui les oppressaient. Le discours était attendu avec anxiété par les curés Folbèche, les abbés nationalistes qui, exténués, couverts de sueurs, allaient de groupe en groupe, stimulant toujours les ferveurs, augmentant la tension générale par des exclamations fébriles, comme pour déclencher un raz de marée triomphal qui roulerait jusqu'aux pieds du Sacré-Cœur en balayant sur son passage les discours et les gouvernements favorables au service militaire.

La foule énorme, agglutinée en un seul tout mouvant, semblait maintenant dominée par une force hypnotique. Figée au sommet de la gamme des ferveurs, elle faisait monter vers le ciel, à un rythme exténuant, les détonations suppliantes déclenchées par le père Lelièvre. La masse n'était plus qu'un immense médium en transe. Des acolytes de bonne volonté suggéraient des invocations passionnées au père Lelièvre qui, dans la candeur de sa

sainteté jubilante, les répétait au microphone avant d'en avoir saisi la portée.

Soudain une détonation formidable retentit, faisant vibrer le sol et roulant jusqu'au bout de l'écho en bruit de tonnerre.

C'était le coup de canon de neuf heures et demie.

Un silence étouffant figea la multitude. La guerre déléguait sa menace symbolique à la Procession. La tragédie des champs de bataille agitait son spectre au-dessus du reposoir.

À ce moment, la voix brisée du père Lelièvre fit passer son souffle de déférence défaillante par les haut-parleurs. « Mes frères, Son Éminence. »

Le brillant homme d'Église se levait de son prie-Dieu et s'avancait vers le microphone. Petit de taille, il émanait cependant de sa personne une noblesse et une impression de grandeur qui imposaient même aux grands hommes d'État. Pendant d'interminables secondes, il contempla gravement l'immense troupeau d'ouailles opprimées qui attendait un signe de sa main pour clamer son allégresse.

Les éclats nickelés du microphone jouaient dans ses lunettes, et au-dessus de sa tête battaient le drapeau tricolore, le drapeau de Carillon « Croisé à quatre fleurs de lys » et le drapeau Blanc et Or du Vatican. Le Cardinal croisa ses mains et, de sa voix forte, douce, il commença à parler du Sacré-Cœur avec une dignité que la pureté de son langage transformait en un acte de foi artistique. Ses paroles, véhiculées par les haut-parleurs, planaient dans un vol serein au-dessus des têtes immobiles. Puis sa voix s'enfla lentement, tremblant d'une fermeté farouche. L'instant suprême était venu. La foule ne respirait plus.

« Nous devons tous profiter de ces prières solennelles, proclamait le Cardinal, pour demander au Sacré-Cœur d'allumer en nous et de spiritualiser les sentiments du plus pur patriotisme, qui nous fassent ressentir les maux dont sont accablées les nations amies, et les dangers qui menacent toute la chrétienté. Le monde a besoin des richesses du Cœur de Jésus, surtout en ces jours où les idées les plus abstraites se font une lutte confuse. Il convient de condamner les esprits légers qui affaiblissent le sentiment chrétien du droit et d'une juste victoire, par leurs déclamations inconsidérées ou malveillantes à l'endroit des nations justes. »

D'ardents apôtres, dans la foule, serrèrent les poings. Le Cardinal continuait :

« Potentat persécuteur et sacrilège, meurtrier des femmes et des enfants, Hitler représente la félonie et l'organisation du mal. Ses adversaires et ses victimes représentent le patriotisme et le droit. Le Pape, avec prudence, mais aussi avec une indomptable énergie, s'est prononcé publiquement contre l'audace barbare d'un homme qui ne respecte

plus rien dans l'humanité. Il faut que l'on dise bien haut, à la face du monde et surtout à l'Adorable Sacrement du Divin Cœur, que le drapeau des armées alliées est notre drapeau. L'Église ne bénit pas la guerre, mais elle bénit le glaive de ceux qui savent l'employer au bien. Nos alliés, par les traités, par le sang et la langue, par la solidarité politique ont le droit de compter sur nos vœux, sur nos prières, ET MÊME SUR NOS SACRIFICES POUR ASSURER LEUR VICTOIRE. »

Le coup terrible était assené. Le corps innombrable vacilla en laissant échapper un souffle de désespoir stupéfait.

Ensuite le Cardinal parla en anglais, mais la foule abasourdie ne comprenait plus. Quand l'Ostensoir étoilé fut brandi dans le soir, il brilla sur des milliers d'hommes hébétés, résignés au désastre, et sur quelques apôtres farouches qui, les poings serrés, se préparaient à la lutte pour « la race »<sup>207</sup>.

---

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 364-374.

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres de Roger Lemelin

Lemelin, Roger. *Au pied de la pente douce* (roman). Montréal : L'Arbre, 1944, 332 p.

----- . *Les Plouffe* (roman). Québec : Bélisle, 1948, 470 p.

----- . *Les Plouffe* (roman). Éd. d'Alain Stanké. Nouv. éd. Coll. « 10/10 », n<sup>o</sup> 97. Montréal : Stanké, 1999, 405 p. [Édition utilisée pour ce mémoire.]

----- . *Fantaisies sur les péchés capitaux* (nouvelles). Montréal : Beauchemin, 1949, 188 p.

----- . *Pierre le magnifique* (roman). Québec : Institut littéraire du Québec, 1952, 277 p.

----- . *Les voies de l'espérance* (recueil d'articles). Montréal : La Presse, 1979, 363 p.

----- . *Le crime d'Ovide Plouffe* (roman). Québec : ETR, 1982, 500 p.

----- . *Abraki, abraka, abrakam ou Le sac magique* (conte jeunesse). [Beauport] : Beffroi, 1989, 62 p.

### Collaborations

Devlin, Bernard et Jean Palardy. *L'homme aux oiseaux*. Scénario de Roger Lemelin. Film 16 mm, n. & b., 29 min 37 s. Montréal : ONF, 1952.

*La famille Plouffe*. Radio-feuilleton. Texte de Roger Lemelin. Réalisation de Guy Beaulne. Montréal : Société Radio-Canada, 1952-1956.

*La Famille Plouffe*. Téléroman. Texte de Roger Lemelin. Réalisation de Jean-Paul Fugère. Montréal : Société Radio-Canada, 1953-1956. Jean Dumas

*La Famille Plouffe*. Téléroman. Texte de Roger Lemelin. Réalisation de Guy Beaulne. Montréal : Société Radio-Canada, 1956-1963.

*En haut de la pente douce*. Téléroman. Texte de Roger Lemelin. Réalisation de Jean Dumas et Guy Leduc. Montréal : Société Radio-Canada, 1959-1961.

*Le petit monde du père Gédéon*. Téléroman. Texte de Roger Lemelin. Réalisation de Claude Désorcy. Montréal : Société Radio-Canada, 1962.

Carle, Gilles. *Les Plouffe*. Scénario de Gilles Carle et Roger Lemelin. Film 16 mm, son, coul., 198 min 11 s. Montréal : International Cinema Corporation, 1981.

Arcand, Denys. *Le crime d'Ovide Plouffe*. Scénario de Denys Arcand et Roger Lemelin. Film 16 mm, son, coul., 106 min 57 s. Montréal : International Cinema Corporation, 1984.

#### Biographies de Roger Lemelin

Bertrand, Daniel. *Roger Lemelin l'enchanteur*. Préf. d'Henri Tranquille. Montréal : Stanké, 2000, 332 p.

Bertrand, Réal. *Roger Lemelin le magnifique*. Coll. « Gens de chez nous ». Laval (Québec) : FM, 1989, 160 p.

Lemelin, Roger. *La culotte en or*. Montréal : La Presse, 1980, 355 p.

-----, *Autopsie d'un fumeur*. Montréal : Stanké, 1988, 168 p.

Roy, Jean. *Les raconteurs, 100 Québécois qui ont fait le XX<sup>e</sup> siècle*, n<sup>o</sup> 11. Prod. Eurêka! Montréal : Télé-Québec. Vidéocassette VHS, 51 min, son, couleur, 2003.

Royer, Julie. *Roger Lemelin : des bonds vers les étoiles*. Coll. « Les grandes figures », n<sup>o</sup> 35. Montréal : XYZ, 2002, 185 p.

#### Entrevues avec Roger Lemelin

Bergeron, Raymonde. « Avec *Les Plouffe*, Roger Lemelin se reprend au jeu de la création : Écrire pour moi, c'est de la gaminerie, de l'espièglerie ». *Perspectives*, vol. 22, n<sup>o</sup> 45 (8 novembre 1980), p. 16-18.

Lemelin, Roger et Victor-Lévy Beaulieu. *Pour faire une longue histoire courte*. Préf. d'Alain Stanké. Coll. « Entretien ». Montréal : Stanké, 1991, 206 p.

Martel, Réginald. « Les quatre écritures de Roger Lemelin ». *La Presse* (4 avril 1981), p. C1 et C3.

Wilson, Marguerite. « Son quartier est son univers ». *La revue moderne Montréal*, vol. 30, n° 11 (mars 1949), p. 10-11-27-28-30.

#### Études sur l'œuvre de Roger Lemelin

Barbeau, Victor. « Lemelin, Roger ». Chap. in *La face et l'envers*, p. 110-114. Montréal : Académie canadienne-française, 1966.

Belleau, André. *Le romancier fictif: essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*. Coll. « Visées critiques », n° 1 Québec (Québec) : Nota Bene, 1999, 132 p.

Bertrand, Théophile. « Les Plouffe ». *Lectures*, vol. 5, n° 4 (décembre 1948), p. 205-209.

Charbonneau, Robert. « Roger Lemelin ». Chap. in *Romanciers canadiens*, p. 71-77, Québec : Presses de l'Université de Laval, 1972.

Cliche, Anne Élane. « Un romancier de carnaval? », *Études françaises*, vol. 23, n° 3, 1987, p. 43-54.

Gaulin, Michel-Lucien. « Le monde romanesque de Roger Lemelin et de Gabrielle Roy ». In *Le roman canadien-français: Évolution, témoignages, bibliographie*. T. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, 3<sup>e</sup> éd., sous la dir. de Paul Wyczynski, p. 133-151, Montréal : Fides, 1977.

Houle, Jean-Pierre. « Un nouveau roman, *Les Plouffe* de Roger Lemelin ». *Le Devoir* (Montréal), 6 novembre 1948, p. 6.

Shek, Ben-Zion. « The World of Roger Lemelin ». Chap. in *Social Realism in the French-Canadian Novel*, p. 112-156. Montréal : Harvest, 1977.

----- . « Lemelin sur film : entre réalisme et mélodrame ». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 11 (hiver-printemps 1986), p. 43-56.

Weiss, Jonathan. « *Les Plouffe* et l'Américanisme au Québec ». *Revue canadienne des études sur le nationalisme*, vol. 3, n° 2 (printemps 1976) p. 226-230.



## Études sur le contexte littéraire

Arguin, Maurice. *Le roman québécois de 1944 à 1965 : Symptômes du colonialisme et signes de libération*. Préf. de Maurice Lemire. Coll. « Centre de recherche en littérature québécoise », n° 1. Montréal : L'Hexagone, 1989, 284 p.

Belleau, André. « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, n° 111, vol. 19, n° 3 (mai-juin 1977), p. 31-36.

Falardeau, Jean-Charles. « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain ». *Recherches sociographiques*, vol. 5, n°s 1-2 (1964), p. 123-144.

-----, *Notre société et son roman*. Coll. « Mythologies romanesques au Canada français ». Montréal : HMH, 1967, 234 p.

-----, *Imaginaire social et littérature*. Coll. « Reconnaissances ». Lasalle (Québec) : Hurtubise HMH, 1974, 152 p.

Légaré, Romain. « Le prêtre dans le roman canadien-français ». In *Le roman canadien-français : Évolution, témoignages, bibliographie*. T. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, 3<sup>e</sup> éd., sous la dir. de Paul Wyczynski, p. 165-182. Montréal : Fides, 1977.

Michaud, Ginette. « Mille plateaux : topographie et typographie d'un quartier ». *Voix et images*, vol. 42, n° 3 (printemps 1989), p. 482-462.

Nardout-Lafarge, Élisabeth. « Stratégie d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois ». *Études françaises*, vol. 27, n° 2 (1991), p. 43-60.

O'Leary, Dostaler. « Romans de mœurs et romans sociaux ». Chap. in *Le roman canadien-français : Étude historique et critique*. Ottawa : Le cercle du livre de France, 1954, 195 p.

Racine, Claude. *L'anticléricalisme dans le roman québécois (1940-1965)*. Coll. « Cahiers du Québec », n° 6. Montréal : Hurtubise HMH, 1972, 233 p.

Sirois, Antoine. « L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois », *Recherches sociographiques*, vol. 23, n°s 1-2 (janvier-août 1982), p. 187-204.

Tassie, J. S. « La société à travers le roman canadien-français ». In *Le roman canadien français : Évolution, témoignages, bibliographie*. T. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, 3<sup>e</sup> éd., sous la dir. de Paul Wyczynski, p. 153-164. Montréal : Fides, 1977.

Viau, Robert et Marcel Olscamp (dir. publ.) *Le mal d'Europe : La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*. Coll. « Écrits de la francité », n° 6. St-Nicolas (Québec) : MNH, [2002], 191 p.

Wyczynski, Paul. « Panorama du roman canadien-français ». Chap. in *Le roman canadien-français : Évolution, témoignages, bibliographie*. T. 3 d'*Archives des lettres canadiennes*, 3<sup>e</sup> éd, p. 11-35. Montréal : Fides, 1977.

#### Ouvrages généraux

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Préf. de Michel Aucouturier. Coll. « Tel », n° 120. Paris : Gallimard, 1978, 491 p.

Belleau, André. « Conditions d'une sociocritique ». *Liberté*, n° 111, vol. 19, n° 3 (mai-juin 1977), p. 111-117.

-----, « Du dialogisme bakhtinien à la narratologie ». *Études françaises*, vol. 23, n° 3 (hiver 1988), p. 9-17.

Blair Neatby, H. « King, William Lyon Mackenzie ». *L'Encyclopédie canadienne*. En ligne, s. d. < [www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCESearch&Params=f1](http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCESearch&Params=f1) >. Consulté le 11 avril 2010.

Bouchard, Gérard. « L'imaginaire social de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec ». *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3 (septembre-décembre 2005), p. 411-436.

Carcaud-Macaire, Monique et Jeanne-Marie Clerc. *Pour une lecture sociocritique de l'adaptation cinématographique : Propositions méthodologiques*. Préf. d'Edmond Cros. Coll. « Études sociocritiques », Montpellier (France) : L'Institut de sociocritique (ISM), 1995, 278 p.

Chabot, Paul-Eugène. « Le catholicisme québécois ». *RDN : revue Notre-Dame*, vol. 101, n° 1 (janvier 2003), p. 1-13, 16-28.

Cros, Edmond. *La sociocritique*. Coll. « Pour comprendre », Paris : L'Harmattan, 2003, 206 p.

Dickinson, John A. et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Nouv. éd. Sillery : Septentrion, 2003, 455 p.

Dupuis, Jean-Claude. « Nationalisme et catholicisme ». *Action nationale*, vol. 82, n° 4 (avril 1992), p. 526-532.

- Fohlen, Claude. « L'« américanisation » du catholicisme canadien ». *Revue internationale d'études canadiennes*, n° 19 (printemps 1999), p. 151-165.
- Fournier, Marcel. « Littérature et sociologie au Québec ». *Études françaises*, vol. 19, n° 3 (1983), p. 5-18.
- Garant, Élisabeth, Raymond Lemieux et Alain Bouchard. « Portrait religieux du Québec » [Dossier]. *Relations*, n° 654 (octobre 1999), p. 231-242.
- Gauvreau, Michæl. *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*. Montréal : Fides, 2008, 460 p.
- Hamelin, Jean et Nicole Gagnon. *Le XX<sup>e</sup> siècle : De 1940 à nos jours*. T. 2 d'*Histoire du catholicisme québécois*. Montréal : Boréal Express, 1984, 426 p.
- Jones, Richard A. « Le spectre de l'américanisation ». In *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, sous la dir. de Claude Savary, p. 147-166. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1984.
- Laforest, Guy. « Le sculpteur collectif et l'État pastoral ». *Recherches sociographiques*, vol. 27, n° 1 (1986), p. 133-152.
- Lamonde, Yvan. *Ni avec eux ni sans eux : Le Québec et les États-Unis*. Québec : Nuit blanche, [1996], 120 p.
- Lamonde, Yvan et Esther Trépanier. *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 320 p.
- Lamonde, Yvan et Gérard Bouchard. *Québécois et Américains : La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Montréal : Fides, 1995, 421 p.
- Lamonde, Yvan et Claude Corbo. *Le rouge et le bleu : Une anthologie de la pensée politique au Québec de la Conquête à la Révolution tranquille*. Coll. « Corpus ». Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, 581 p.
- Laurendeau, André. *La crise de la conscription : 1942*. Montréal : Jour, 1962, 160 p.
- Lemieux, Raymond. « Le catholicisme québécois : une question de culture ». *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 2 (1990), p. 145-164.
- Lemieux, Raymond et Jean-Paul Montminy. *Le catholicisme québécois*. Coll. « Diagnostic », n° 28. Sainte-Foy (Québec) : IQRC, 2000, 144 p.

- Létourneau, Jocelyn. *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal : Boréal, 2000, 194 p.
- Mann, Susan. *The Dream of Nation : A Social and Intellectual History of Quebec*. Coll. « Carleton Library », n° 198. Montréal : McGill-Queen's University Press, 1982, 344 p.
- Meunier, E.-Martin et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande noirceur » : L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*. Préf. d'Éric Bédard. Coll. « Les cahiers du septentrion », n° 22. Sillery : Septentrion, 2002, 212 p.
- Orr, Royal, Marie Gratton Boucher, Hubert Guindon, Jack Jedwab et Guy Laperrière. « Dossier : Catholicisme et société distincte ». *Présence*, vol. 1, n° 5 (octobre 1992), p. 11-23.
- Pinel, Vincent. *Le siècle du cinéma*, Paris : Larousse, 2006, 567 p.
- Roy, Marie-Andrée. « Le changement de la situation des femmes dans le catholicisme québécois ». *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 2 (1990), p. 95-114.
- Savary, Claude (dir. publ.) *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*. Québec (Québec) : Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 353 p.
- Stamp, Robert M. et Jean-Paul Roy. « Visites royales ». *L'Encyclopédie canadienne*. En ligne, s. d. <[www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=flARTf0006992](http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=flARTf0006992)>. Consulté le 2 janvier 2010.
- Villeneuve, Jean-Marie-Rodrigue. *Le clergé et la politique : deux lettres de S. É. le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec*. Coll. « Le document », n° 21. Montréal : L'imprimerie populaire, 1936, 15 p.
- Warren, Jean-Philippe. « Petite typologie philologique du “ moderne ” au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3 (septembre-décembre 2005), p. 495-525.
- Zima, Pierre V. *Manuel de sociocritique*, Coll. « Logiques sociales ». Montréal : L'Harmattan, 2000, 275 p.